V. J. 18.
00081698

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

291.1
Moustier
81698
81698

LETTRES A ÉMILIE, SUR LA MYTHOLOGIE,

PAR M. DE MOUSTIER.

TOME CINQUIÉME.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant ! TÉLÉMAQUE, liv. II.

A PARIS.

1796.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

00081698

A ÉMILIE.

TOUT passe, mon aimable amie,
Tout s'évanouit sous les cieux ;
Chaque instant varie à nos yeux
Le tableau mouvant de la vie.

Les Êtres sur qui notre cœur
Avoit concentré sa tendresse,
Et fondé pour jamais l'espoir de son bonheur,
Nous sont ravis dès leur jeunesse;
Et le Temps jaloux ne nous laisse
Que les regrets et la douleur.

Mais quel homme sensible peut se persuader qu'il ne survit rien de l'être qui lui fut cher ? Notre cœur se refuse à l'idée désespérante de ne retrouver jamais nos amis. Nous nous persuadons, avec com-

plaisance, qu'ils ne sont qu'en voyage. Notre imagination seme de fleurs le chemin qu'elle leur fait parcourir; puis elle les fait repasser dans un séjour riant et champêtre, où, sous des ombrages paisibles, ils boivent à longs traits l'oubli de leurs peines passées, & nous attendent pour jouir avec eux d'un bonheur aussi pur que le jour qui les éclaire. Ainsi, c'est à l'Amitié peut-être que nous devons le premier sentiment de notre immortalité.

Heureux les vrais amis que l'Éternité rassemble! Plus heureux encore ceux qui, par une vie innocente et une tendre intimité, anticipent sur le bonheur de l'Élysée! Ils jouissent, dans cette vie, des délices que l'on nous promet dans l'autre, et n'ont pas besoin de mourir pour arriver à la félicité.

Je sens que ce tableau charmant
Me ramène insensiblement
A mon illusion chérie :

Un jour, du fruit de mes travaux,
J'acheterai cette prairie ;
J'y planterai de jeunes arbrisseaux,
J'enlacerai leurs têtes en berceaux,
Pour ombrager le front de mon amie.

J'éleverai, vers le midi,
A peu de frais, ma simple maisonnette
Pour Emilie et son ami.
De notre paisible retraite,
Nous verrons nos jeunes agneaux,
Avec les fleurs épars sur la verdure,
Se poursuivre, bondir et franchir les ruisseaux,
Dont nous entendrons le murmure.

Riches de vertus et d'amour,
Nos enfants viendront tour-à-tour
Accroître encor notre opulence.

Les doux loisirs de leur enfance
De notre âge viril embelliront le cours ;
Les jours brillants de leur adolescence
Répandront leur éclat sur le soir de nos jours.
Contents de leur sort et du nôtre,
Sous notre toit paisible, en rendant grace aux Dieux,
Nous nous endormirons dans les bras l'un de l'autre,
Et d'innocentes mains nous fermeront les yeux.

Ainsi, par une route aisée,
Au vrai bonheur nous parviendrons ;
Et chez les morts quand nous arriverons,
Nous n'aurons fait que changer d'Elisée.

LETTRES A ÉMILIE, *SUR LA MYTHOLOGIE.*

LETTRE LVIII.

JE vous préviens, Emilie, que nous allons faire ensemble le tour des Enfers.

Toute autre que vous, en partant pour ce voyage, auroit besoin de se munir d'un rameau d'or (1) pour fléchir la reine des morts, ou d'un gâteau pour endormir Cerbère; mais ces précautions vous sont

(1) Enéide, Livre VI.

inutiles : montrez-vous, voilà votre passe-port.

Cependant, avant de partir, couvrez-vous d'un voile léger ; la prudence l'exige plus encore que la modestie. En effet,

Si Pluton, dans son palais noir,
Voyoit à découvert votre peau blanche et fine,
En arrivant là-bas, nous pourrions bien avoir
Quelqu'affaire avec Proserpine.

Or, c'est ce qu'il faut éviter. Voilà donc vos attraits voilés, et nous partons.

CES champs et ces bois qui se découvrent à votre vûe, sont les terres de la Campanie. Au delà, près de cette montagne, voyez-vous, du milieu de ce lac bordé de cyprès, sortir par intervalles une fumée noire mêlée d'etincelles ? Ce lac est le lac d'Averne ; et l'ouverture qui

vomit ces flots de fumée, est le soupirail par lequel on descend aux enfers.

Remarquez ces arbres dépouillés de verdure, et ces oiseaux morts ou mourants, épars sur ces rives brûlantes. Tel est l'effet des exhalaisons du noir Tartare. L'être qui les respire, respire la mort; et les arbres qui en sont atteints, couvrent la terre de leurs feuilles desséchées;

Mais de cette sombre vapeur
Les atteintes pour vous ne seront point mortelles.
Ne craignez rien; la Vertu, la Pudeur
Épurent l'air qui circule autour d'elles.

Eh bien! ne vous l'avois-je pas dit? A votre approche, la vapeur infernale se dissipe; le gouffre cesse de vomir des flammes, et vous présente un chemin facile, quoiqu'un peu sombre.

Dans ce chemin l'on n'y voit goutte;
Et nous allons voyager sans témoins.
Soyez tranquille néanmoins:
Nous ne trouverons pas de voleurs sur la route.

Ne remarquez-vous pas, en descendant, que le chemin tourne sur lui-même, et qu'il devient insensiblement plus incliné? Entrelacez votre bras avec le mien, et approchez-vous si près de moi, que nous ne fassions qu'un pour mieux résister à la rapidité de la pente. Je sens votre haleine qui se précipite, votre sein qui se soulève, et votre cœur qui bat contre ma poitrine..... Arrêtons-nous un moment. Votre courage a besoin du mien; et, pour m'encourager, je sens qu'un baiser de voyage seroit un excellent spécifique. A cette demande, votre rigueur se met sur la défensive; mais quel prétexte raisonnable peut-elle alléguer pour me refuser?

D'abord on n'y voit point; et, si dans son chemin,
Entre nous deux placé, quelqu'esprit féminin
Interceptoit ce doux larcin;
Malgré sa fureur de médire,
Il faudroit qu'il fût bien malin,
S'il rémontoit là-haut pour l'aller dire.

.... Ah! ah! voilà, je crois, le premier qui ait été accordé à cette place, à moins qu'Hercule n'en ait été gratifié de quelques-uns par Alceste, quand il la rendit à son époux, ou qu'Orphée n'ait profité de cette obscurité pour embrasser sa chère Euridice qu'il lui étoit défendu de regarder. Je vous parlerai bientôt de l'une et de l'autre, mais avançons.

J'entrevois là-bas un jour foible et lugubre, et déjà je crois distinguer les rivages de l'Achéron bordé de peupliers. Hercule, avant de descendre aux enfers,

se ceignit le front d'une branche de peuplier blanc. Mais la fumée du Tartare noircit l'extérieur des feuilles ; et le héros, après avoir repassé le Styx, ayant planté cette branche sur les bords de l'Achéron, elle produisit ces peupliers dont les feuilles, blanches d'un côté, offrent de l'autre un verd sombre et noirâtre.

L'Achéron n'a pas toujours coulé dans le séjour des morts. Fils du Soleil et de la Terre, il promenoit le cristal de ses ondes au milieu des bois et des prairies. Éclairé des regards paternels, il parcouroit les plus riants domaines de sa mère ; mais il abusa de ces avantages, et désaltéra les Titans lorsqu'ils escaladèrent le ciel. Pour le punir de cette perfidie, les Dieux le précipiterent aux enfers, où il ne roule plus que des eaux fangeuses, qui vont se perdre dans le Styx.

Ce fleuve environne neuf fois les enfers. Ses eaux sont si âcres et si mordantes, qu'elles rongent les plus durs métaux, et qu'aucun vase ne peut les contenir. Styx fut, dit-on, fille de l'Océan et de Thétis. Elle eut de l'Achéron une fille célèbre que l'on nomme la Victoire, et qui, depuis la naissance du monde, a fait la conquête de tous les pays et de tous les héros. Ses amans lui élevèrent plusieurs temples dans la Grece et dans l'Italie. Voici les traits et les attributs qu'ils lui donnèrent, et avec lesquels on la représente encore aujourd'hui.

Le front brillant d'une noble gaieté,
Le bout du pied posé sur un globe mobile,
La Déesse, d'une aîle agile,
Vole vers l'immortalité.
D'une main, elle inscrit au temple de Mémoire
Le nom de ses amants; l'autre offre le laurier

Et la palme entrelacée au paisible olivier,
Pour nous prouver que la solide gloire
Est le fruit de la Paix comme de la Victoire.

La foudre ayant brisé les aîles de la statue qu'on lui avoit élevée à Rome, Pompée, afin de rassûrer le peuple sur cet événement, s'écria : » Romains, les Dieux » ont coupé les aîles à la Victoire ; elle ne » peut plus nous échapper «. Mais revenons à sa mere.

Styx découvrit à Jupiter la conjuration des Titans réunis pour le détrôner. Le roi du ciel prévint leur complot, et la Victoire le séconda si bien, que les Titans furent terrassés. Jupiter, pour récompenser le service de Styx et celui de sa fille, décréta éternellement que les Dieux jureroient par son nom, et que ceux qui violeroient ce serment, seroient exilés dix ans de la cour céleste, et privés du nec-

tar

tar et de l'ambroisie. Il paroît qu'il existe une exception pour les serments amoureux, à cause du grand usage qu'en font les Dieux, et même les mortels.

En tête-à-tête, les serments
Donnent un maintien aux amants
Qui ne sçauroient parler et n'oseroient se taire.
Rien n'est plus commun à la cour
Que d'entendre jurer l'Amour,
Sur-tout quand il n'a rien à faire.
Près de Junon Jupiter s'endormant,
Jure, en bâillant, d'être fidèle.
Le vieux Saturne galamment
Fait chaque soir à sa vieille Cybèle,
Par manière d'acquit, le même compliment.
Mars à la reine d'Idalie,
Pour nourrir l'entretien, jure de l'adorer.
Pour moi, près de vous, mon amie,
Je n'ai pas le temps de jurer.

LETTRE LIX.

Ce vieux nocher qui, dans une frêle barque, vogue sur les ondes du Styx, et va sans cesse d'un rivage à l'autre, est l'avare Caron, fils de l'Érèbe et de la Nuit. Son front chauve et ridé, sa barbe blanche et hérissée, ses yeux creusés par le Temps, ses regards étincelants d'un feu sombre, ses membres décharnés, mais nerveux, les noirs lambeaux épars sur les muscles de son corps desséché, inspirent en même temps le dégoût et l'effroi. Le sinistre vieillard, avant de transporter les morts sur le rivage des enfers, exige de chacun d'eux une obole au moins pour son passage. Chaque passager tire cette obole de sa bouche, où ses parents l'ont

déposée avant de l'ensevelir, et la présente à l'avare nocher, qui examine si elle est de poids. Quelques arrivants lui présentent aussi un passe-port conçu en ces termes : » Moi soussigné... Pontife, atteste » que le porteur a été de bonnes vie et » mœurs : que ses mânes reposent en » paix « ! Caron accueille volontiers ceux qui lui présentent l'obole sans passe-port ; mais il répond à ceux qui lui présentent le passe-port sans obole :

« Vous êtes vertueux ; moi, je suis obligeant:
» Payez-moi, sinon je vous raye.
» Je vois là vos vertus ; mais voyons votre argent ;
» L'honnête homme est celui qui paye. »

La barque du nocher des enfers n'est composée que d'écorces d'arbres. Cette contexture fragile suffit pour les passagers

auxquels elle est destinée, car on sçait que rien n'est plus léger que les Esprits. Cependant il y a tel Esprit de philosophe, de héros, de prêtre de Plutus, et même d'adorateur des Muses, qui seul pese autant que deux corps ; ainsi nous pouvons tous deux passer le Styx sans nul danger.

Approchons... Mais quelle Ombre, en long manteau d'hermine,
S'avance d'un air grave et doux?
Le Doyen de la Médecine!....
Laissons-le passer ; j'imagine
Qu'il doit avoir le pas sur nous.
Parmi les arrivants le Nocher le remarque ;
Il le salue et l'appelle à grands cris.
» Venez, Docteur, venez, vous passerez gratis,
Dit-il en présentant sa barque.
» Ah ! combien vous avez fourni
» De voyageurs à ma messagerie !
» Je vous rends grace, et veux de ce voyage-ci
» Vous faire la galanterie. »

Le docteur s'embarque, et va joindre ses malades. Cependant j'apperçois une Ombre plaintive et couverte de lambeaux, qui se traine vers nous en gémissant. C'est un vieillard pauvre qui erre sur ce rivage, sans doute parce qu'il n'a pu payer à l'avare Caron l'obole qu'il exige de chaque passager. Payons, avec notre passage, celui de ce malheureux, et invitons-le à nous raconter ses infortunes durant la traversée. Hâtons-nous; car je vois déjà dans la barque un Égyptien, un Grec et un Romain. Emparons-nous des places qui restent; et faisons asseoir entre nous deux notre pauvre vieillard. La reconnoissance brille dans ses yeux; un long soupir annonce qu'il va parler; écoutons:

LE VIEILLARD.

J'ai vû le jour près de la superbe Mem-

puis. Mes parents étoient pauvres et vertueux. Jeune encore, j'héritai de leurs vertus et de leur bonheur ; mais dans la suite j'eus le malheur d'amasser des trésors. Les amis de mon opulence abusèrent de ma foiblesse, et, par des emprunts qui flattoient ma vanité, me réduisirent bientôt à la misère. J'étois né heureux et pauvre ; je mourus pauvre et malheureux.

Mes enfants m'embaumèrent avec quelques parfums que des voisins charitables leur donnèrent par pitié, et mirent dans ma bouche la dernière obole qui leur restoit ; puis ils me portèrent sur les bords du lac ACHÉRUSIE, où trois juges intègres firent un examen sévère de toute ma vie. Ils n'y trouvèrent que de la foiblesse et de la probité, et me déclarèrent digne des honneurs de la sépulture. Ainsi tandis que l'on jettoit dans la fosse pro-

fonde du TARTARE (1) le corps d'un de mes faux amis, condamné par les trois juges, le mien fut présenté au batelier QUERROU, qui, en traversant le lac, transportoit les morts vertueux dans la plaine d'ELISOU. Là je devois être déposé dans un cercueil de pierre; et mes enfants, après avoir jeté trois fois du sable sur moi, devoient fermer ma tombe en me disant trois fois adieu. Mais, au moment où le nocher me recevoit dans sa barque, un créancier se présente et demande mon corps à mes juges, qui, suivant la loi, le lui abandonnent pour gage de sa créance. Aussi-tôt cet homme impitoyable m'emporte, me dépouille des

(1) Il est aisé de reconnoître dans ce récit, le canevas historique de la Fable des Enfers. On y retrouve le *Tartare*, l'*Achérusie* ou l'Achéron, *Querrou* ou Carron, l'*Elisou* ou l'Elisée, etc.

bandelettes parfumées qui m'environnoient et m'arrache de la bouche l'obole destinée à payer mon passage. Depuis ce temps, mon ombre, errante sur les bords du Styx, a subi le sort des criminels ou des infortunés que la loi ou la misère a privé des honneurs de la sépulture.

L'EGYPTIEN.

J'habitois, comme vous, le riant climat de l'Egipte. Jeune encore, je me voyois caressé par l'Amour, et favorisé par la Fortune. C'étoit trop de bonheur pour un mortel : la Parque trancha le fil brillant qui m'attachoit à la vie. Aussi-tôt ma jeune épouse, mes parents et mes amis se couvrirent d'habits d'un jaune livide, pareil à celui de la feuille désséchée, emblême de notre courte existence. Durant quarante jours ils se privèrent du bain ;

ils s'abstinrent des plaisirs de la table et des faveurs de l'hyménée. Quelques-uns de mes parents arrivèrent d'Ethiopie, vêtus de longs manteaux couleur de cendre. D'autres qui habitoient les environs du mont Caucase, accompagnèrent ma pompe funèbre, couronnés de guirlandes, revêtus d'habits de fête et précédés d'instruments de musique, au son desquels ils dansoient et répétoient des chants d'allégresse. A ma naissance, ils avoient pris le deuil; ils se réjouissoient, à ma mort, de me voir affranchi de la vie.

Après l'arrêt des trois juges qui me furent favorables, on acheva de m'embaumer; on me revêtit d'habits d'or et de soie, et je fus reporté en triomphe dans la maison paternelle. Là, mon corps placé debout dans un cercueil découvert, est exposé sans cesse aux yeux de ma famille.

Heureux, si cette vûe ne lui rappelle que des sentiments de tendresse et des exemples de vertus !

LE GREC.

Pour moi, ma dépouille mortelle n'est point exposée aux regards de mes parens; mais elle repose honorablement dans la tombe commune des héros; et mon nom, gravé sur le bronze, va devenir immortel.

Je suis mort sur mon bouclier en combattant pour mon pays. Lorsque mon corps entra dans les murs d'Athènes ma patrie, mes concitoyens le couvrirent de parfums. Mes parents se coupèrent les cheveux et les jettèrent sur mon lit funèbre. Quelques-uns de mes amis, venus de Sparte, coupèrent aussi les crins de leurs chevaux, et les dispersèrent sur mon passage. Ils ne me pleuroient pas; ils répé-

toient mes louanges. Les femmes suivoient, la tête couverte d'un voile blanc qui tomboit jusqu'à terre. Je fus ainsi porté sur un char de triomphe jusqu'au bout du fauxbourg Céramique, et déposé dans le glorieux monument qui renferme ce que les demi-dieux eurent de mortel.

LE ROMAIN.

Que votre sort est digne d'envie ! Athènes révère votre tombeau ; Rome peut-être eût violé le mien, si, pour prévenir ce (1) sacrilège, je n'eusse ordonné, par mon testament, que mon corps seroit brûlé sur un bûcher.

---

(1) Chez les premiers Romains on inhumoit les corps, et l'on prétend qu'on ne commença à les brûler qu'après que quelques tombeaux eurent été violés. Les citoyens obscurs, moins exposés à ces outrages, étoient presque toujours inhumés.

Hélas ! si le sort favorable m'eût fait naître dans l'obscurité, un sommeil tranquille eût terminé ma carrière, et ma mort eût été l'image de ma vie. Mes parents et mes voisins, après m'avoir fermé les yeux, m'auroient exposé sur le seuil de ma porte, vêtu d'une simple robe blanche, et ombragée d'une branche de pin. Le troisième jour (1), ils m'auroient conduit, sans pompe, sur une bière découverte, jusqu'au lieu de ma sépulture. Là, recueillant dans de petites fioles (2) les larmes sincères qu'on ne verse que sur ses égaux, ils les auroient enfermées avec moi dans une tombe de pierre ou d'argile,

(1) Les principaux citoyens étoient exposés sept jours; les autres beaucoup moins; j'ai supposé ici trois jours; on peut supposer moins encore.

(2) Ces fioles s'appellent *lacrymatoires*, du mot *lacryma*, larme.

et

et auroient placé à mes pieds une lampe allumée, emblême touchant de leur amitié qui ne se fût pas éteinte à ma mort. C'est ainsi que je reposerois dans une paisible obscurité; et lorsqu'un jour, ouvrant ma tombe modeste, nos neveux y verroient ces pieux monuments de l'amitié, ils s'écrieroient en versant des larmes: Voici les cendres d'un heureux!

Mais j'étois né pour les grandeurs; et la Fortune, en me plaçant tour-à-tour à la tête des armées et du sénat, me fit mille envieux et pas un ami. Quand je fus près d'expirer, un de mes parents me donna, suivant l'usage, le dernier baiser. Hélas! s'il eût été sincère, mon dernier soupir en eût été plus doux. Dès que j'eus cessé de respirer, mes enfants me fermèrent la bouche et les yeux pour donner à ma mort l'apparence du sommeil. Bientôt une

foule nombreuse environna mon lit; et tandis que des musiciens sonnoient de la trompette, on m'appela trois fois à grands cris comme pour me réveiller; mais mon sommeil étoit éternel, et le réveil n'étoit sincèrement desiré de personne.

Dès qu'on se fut assûré de ma mort, les *Libitinaires* (1) remirent mon corps entre les mains des *Pollincteurs*, qui le lavèrent, l'embaumèrent et le revêtirent, pour la dernière fois, des vains ornements de mes dignités passées. En cet état, je fus exposé, durant sept jours, sous le vestibule de mon palais. On m'avoit environné de cyprès; et deux jeunes prêtres placés près de mon corps, en chassoient, avec un voile, les insectes attirés par les parfums ou par la corruption.

(1) Officiers publics chargés de la direction et de l'entreprise des funérailles.

Le septiéme jour, dès le matin, un héraut proclama mon convoi dans les places publiques. Le peuple s'y rendit en foule. Les officiers et les sénateurs portèrent lentement mon lit funèbre, sur lequel je paroissois couronné de narcisses. Les soldats et les licteurs me précédoient, portant leurs armes et leurs faisceaux renversés.

A ma gauche marchoient deux (1) mimes, l'un en habit de Consul, l'autre en habit de Général. Ils représentoient mon air, ma démarche, mes gestes, et jusqu'à mes ridicules. Leur jeu, destiné à exciter la sensibilité de mes amis, faisoit sourire la malignité de mes envieux. A droite, une célèbre pleureuse, jouant au naturel tout ce que la douleur a de plus touchant,

(1) Le nombre des mimes n'étoit pas fixé. J'en ai supposé deux ici, à cause de la double dignité du personnage.

feignoit de s'arracher les cheveux, déchiroit ses vêtements funèbres, poussoit des cris lamentables et versoit des larmes vénales, les seules, hélas! qui coulent aux funérailles d'un Consul. Mes fils, en longs habits noirs, ma femme et mes filles en longs voiles blancs, suivoient, environnés de mes affranchis portant le bonnet de la liberté, et de quelques cliens que j'avois défendus dans ma jeunesse. Une musique lugubre, accompagnée de chants funèbres, précedoit et suivoit la marche.

Environné de ce nombreux cortége, je fus déposé dans la place romaine. Là un orateur prononça mon éloge, mêlé de quelques louanges ironiques, auxquelles le peuple applaudit avec transport. Enfin, mon convoi prit le chemin du champ de Mars.

Là s'élevoit un bûcher carré, composé

d'ifs, de pins et de mélèze, sur lequel je fus couché le visage tourné vers le ciel. Mon corps étoit enveloppé d'une toile d'amiante destinée à contenir mes cendres séparées de celles de mon bûcher. Avant qu'on y mît le feu, le parent qui, à l'instant de ma mort, m'avoit fermé les yeux, me les rouvrit, afin que je regardasse le ciel pour la dernière fois, et me plaça sous la langue une obole destinée au nocher des enfers. Alors mes parents, mes amis et mes affranchis s'étant détournés, les *Vespillons* allumèrent le bûcher.

A peine vit-on la flamme s'élever, que les sanglots, les cris et la musique formèrent un concert discordant et lugubre. Les prêtres immolèrent un taureau et des agneaux noirs, qu'ils jettèrent sur mon bûcher pour appaiser mes manes. On n'immola point d'esclaves comme au temps

de nos peres ; mais des gladiateurs combattirent, et firent couler en mon honneur quelques gouttes de sang qu'ils avoient vendues à mes héritiers.

Quand le feu du bûcher fut presque éteint, les prêtres y jetèrent de l'encens et d'autres parfums. Ensuite ils recueillirent mes cendres et les débris de mes ossements que l'amiante avoit conservés ; ils les lavèrent avec du lait et du vin, et les renfermèrent dans une urne d'or couronnée de cyprès.

Aussi-tôt le grand-prêtre prenant un tison sur l'autel des sacrifices, l'éteignit dans un vase rempli d'eau (1) ; puis il plongea une branche d'olivier dans cette eau, dont il aspergea l'assemblée, pour

(1) C'est ainsi que se faisoit l'eau lustrale, dans laquelle on jettoit quelquefois un peu de sel.

purifier tous ceux que mon attouchement, mon odeur ou mon aspect avoient souillés. Enfin, la première pleureuse ayant prononcé tristement ces mots: » *Vous pouvez vous retirer*; mes parents s'écrièrent trois fois: » *Adieu! quand » le sort l'ordonnera, nous irons » te rejoindre* «.

Le jour suivant, on éleva sur les cendres de mon bûcher un petit autel de gazon, au dessus duquel mon urne fut exposée. Là ma famille, conduite par l'usage, vint jeter des fleurs et brûler de l'encens. Quelques athlètes combattirent, et mes parents formèrent des courses de chars, dont le but étoit mon autel funèbre. Le peuple, attiré durant quelques jours par ces fêtes, s'assembla autour de mon urne et s'entretint encore de moi. Mais depuis que les fêtes ont cessé, le

peuple s'est éloigné, et mon nom dort, avec ma cendre, dans le tombeau de mes pères......

Mais déjà nous touchons au rivage. J'entends le triple aboiment de Cerbère, et vois sortir de son antre ses trois têtes hérissées de serpents. Ce monstre, fruit des amours du géant Thiphon et d'Echidna (1), menace de ses trois gueules béantes les voyageurs qui abordent au palais de Pluton; mais ces menaces n'ont rien d'alarmant pour vous:

Le gardien du royaume sombre
Ne sauroit échapper aux traits de la Beauté.
Approchons : vous verrez qu'il aboie après
l'Ombre,
Et s'apprivoise aux pieds de la Réalité.

---

(1) Ce nom signifie *hydre* ou *reptile*. Echidna étoit, dit-on, moitié femme, moitié vipère. On lui donne pour enfants les monstres les plus célèbres de l'antiquité, tels que la Chimère, l'Hydre de Lerne, etc.

LETTRE LX.

Nous voici donc aux portes du palais de Pluton; et le terrible Cerbère, loin de vous menacer, baisse respectueusement devant vous ses trois têtes et voudroit lécher vos jolis pieds.

Comme nous n'aimons pas la foule, laissons passer ces Ombres nobles et financières qui volent rapidement au palais infernal, et contemplons, sur le chemin, ces ames innocentes, qui, trop jeunes encore, voltigent sans pouvoir avancer.

Chez les morts il en est sans doute
Comme chez les vivants: les Vices tour-à-tour
Font avec appareil leur entrée à la cour;
Et l'Innocence reste en route.

Plus loin, remarquez ces ombres pâles et frémissantes, qui semblent fuir les remords attachés sur leurs pas :

Vous voyez ces mortels foibles et malheureux,
Qui, s'affranchissant de la vie,
Ont oublié que la Patrie
Et la Nature avoient des droits sur eux.
En pleurant ils lèvent les yeux
Vers le séjour de la lumière,
Dont eux-même ils se sont bannis.
On les consoloit sur la terre;
Ici, seuls avec leur misère,
Ils regrettent les lieux où l'on a des amis.

Mais quels gémissements plus doux se prolongent sous l'ombre mélancolique de ces myrthes amoureux! Quelle pâleur intéressante sur ces figures penchées comme des fleurs sur leurs tiges! quelle molle langueur dans leurs regards! comme leur

poitrine se gonfle de soupirs, qui dessèchent leurs lèvres décolorées ! tous ces hommes morts d'amour.... —— D'amour ? dites-vous ; je savois bien que l'on en vivoit jadis, mais j'ignorois qu'on en mourût aujourd'hui. —— Vous l'ignoriez ? Incrédule ? il faut des exemples pour vous convertir. Commençons par celui de Pyrame et de Thisbé, que vous voyez assis sous ce vieux myrthe.

Nés dans le même temps et voisins dès l'enfance,
C'étoient de vieux amis à leur adolescence.
Or nous savons, vous et moi, qu'à quinze ans,
Les vieux amis sont de jeunes amants.

Pyrame et Thisbé l'apprirent avant nous. La haine qui, depuis long-temps, divisoit leurs familles, loin d'altérer leur union, l'avoit rendue plus intime en la rendant plus secrette :

Tandis que leurs parents des yeux se menaçoient,
S'injurioient et s'accabloient d'outrages,
Du couple heureux, à travers ces orages,
Tendres regards furtivement passoient,
Comme un rayon du jour glisse entre deux nuages.

Au moment où la nuit couvre d'un même voile la Haine et l'Amitié, Pyrame et Thisbé se rendoient furtivement au pied d'un vieux mur, qui séparoit les jardins de leurs peres.

Là, sous la mousse et la verdure,
L'Amour, avec la faulx du Temps,
Avoit fait lentement une étroite ouverture,
Qui servoit de parloir à nos jeunes amants.
C'est-là que les soupirs, la tendre confiance,
Les consolations, la flatteuse espérance,
Passoient et repassoient; mais, hélas! le baiser
S'arrêtoit à la brèche et n'y pouvoit passer.

Cet obstacle irritoit leur jeune impatience:
Quoi!

« Quoi ! toujours de la crainte et jamais de
plaisir !
» Quoi ! nous aimer et voir nos parents se haïr !
» Non ; l'Amour ne peut vivre où respire la
Haine.
» Fuyons. Sous le mûrier qui borde la fontaine,
» Trouvons-nous dès le point du jour ».

L'Aurore n'étoit pas encore de retour ;
Thisbé sous le mûrier attendoit. Dans la plaine
Un lion écumant de carnage et de sang,
Pour se désaltérer accourt en rugissant.
Thisbé s'enfuit ; son voile échappe ; le Zéphire
Le fait voler aux pieds du monstre furieux,
Qui l'ensanglante, le déchire
Et disparoît. Pyrame arrive, et de ces lieux
Parcourant vainement la sombre solitude,
Palpitant de desir, tremblant d'incertitude,
Il soupire, baisse les yeux . . . . .
Le voile ensanglanté soudain frappe sa vue :
Il reconnoît ce tissu des Amours,
Envié tant de fois, et respecté toujours.

Sur ces tristes lambeaux l'écume répandue,
Les vestiges du monstre et ceux de sa fureur,
Et la nuit et le sang le glacent de terreur;
Ses cheveux sur son front se hérissent d'horreur.
Thisbé n'est plus! » Thisbé, c'est moi qui t'ai
» perdue!
» Devois-je au rendez-vous arriver le dernier!
» Hélas! tu m'attendois sous ce fatal mûrier;
» Et tu m'attends encor sur les rivages sombres.
» Ah! j'y descends. Nos cœurs à jamais con-
» fondus,
» De l'Elysée ensemble habiteront les ombres,
» Et Thisbé ne m'attendra plus «.
Il dit, se frappe, tombe; et l'Aurore naissante
Eclaire de son sang la pourpre jaillissante.

Au crépuscule du matin,
Thisbé palpitante, inquiète,
Sort de son humide retraite,
Regarde, hésite, avance; et son œil incertain,
A travers la vapeur de la blanche rosée,
Croyant sous le mûrier voir un objet lointain;

Elle y vole avec sa pensée :
» C'est Pyrame ! c'est lui ! dormiroit-il... grands
» Dieux !
» Pyrame ! « ... A cette voix Pyrame ouvre les
» yeux :
» Je croyois qu'aux enfers tu venois de descen-
» dre,
» Et que tu m'attendois ..... C'est moi qui vais
» t'attendre «.
Il dit ; son œil, couvert du voile de la mort,
Cherche Thisbé dans l'ombre, et, la trouvant
encor,
Avec un doux effort long-tems fixé sur elle,
Se referme et s'éteint dans la nuit éternelle.

Thisbé l'y précédoit. Déjà le fer sanglant
L'a frappée ; elle expire et tombe en l'embras-
sant.
Les derniers battements de leurs cœurs se ré-
pondent,
Dans leur dernier baiser leurs ames se confon-
dent,

Et viennent habiter ce bienheureux séjour,
Seul asile où la Paix accompagne l'Amour.

Sous l'ombre du mûrier ils reposent encore.
Son fruit, en mûrissant, de leur sang se colore;
C'est le fruit des amants fidèles. Chaque fois
Que la mûre sanglante aura rougi nos doigts,
De ce couple charmant rappelons - nous la flamme;
Et nous lançant un regard dérobé,
Donnons, vous des pleurs à Pyrame,
Et moi des soupirs à Thisbé.

Je pourrois ajouter à l'exemple de ce trépas amoureux, celui de Céphale et Procris, de Léandre et Hero, de..... mais j'aurois peur de vous brouiller avec l'Amour par la crainte de la contagion. Cependant n'en concevez nul effroi; cette épidémie n'attaque plus que les hommes.

Votre sexe est exempt de cette maladie;
Mais que de maux il éprouve en retour!

Il dépérit de jalousie,
Il sèche de coquetterie.
L'orgueil dans tous vos sens circule avec l'amour;
Le poison de la haine et le fiel de l'envie
Aigrissent de vos cœurs les innocents desirs,
Et font dans votre sein avorter les plaisirs.
Ainsi de vos beaux jours la saison se consume.
Le miroir, confident de vos premiers attraits,
De Vénus, de l'Amour vous offre encor les traits;
Mais Vénus dépérit, et l'Amour se déplume.
Avec votre beauté vous tombez en langueur;
Dans l'abysme des temps vous voudriez la suivre,
Et mourez trente ans de douleur
Et de dépit de lui survivre.

Bien entendu que cette consomption n'atteint que les coquettes, et qu'elle épargne, avec vous, au moins un vingtiéme de votre sexe. Le caractère des femmes

fortes a je ne sçais quel attrait irrésistible; dont le sage ne peut se défendre. Aussi, à l'instant même où je vous parle, vous vois-je entourée de la foule des héros qui gardent le palais de Pluton. Ces guerriers, dont vous fixez innocemment l'attention, sont tous morts en combattant pour la patrie, et Pluton en a composé sa garde d'honneur.

A travers leurs rangs, vous appercevez à gauche les noires vapeurs du Tartare; à droite, l'azur des champs Elysées; mais, avant de les parcourir, visitons le palais du monarque des Enfers.

Quel silence morne ! quel pâle crépuscule éclaire ces ténèbres éternelles !

La fille du Cahos plane dans cette enceinte,
La Nuit, que suit par-tout le Mystère et la
Crainte;
Qui des sombres complots dérobe les détours

Qui, sans témoins, laisse le Vice
Et l'Innocence sans secours.
Cent fois le Ciel voulut la punir pour toujours
Des crimes dont elle est complice;
Mais il a, jusqu'ici, suspendu sa justice,
A la requête des Amours.

Tantôt la Nuit voyage sur un char d'ébène traîné par deux chevaux noirs; tantôt elle parcourt son empire d'un vol rapide et silencieux. Ses bras étendus sous ses vastes aîles, présentent, l'un une poignée de pavots, l'autre un flambeau renversé, dont la flamme s'éteint. Le Sommeil et la Mort planent à ses côtés. Sous les plis flottants de son crêpe parsemé d'étoiles, les légers Fantômes et les Songes fugitifs voltigent en se jouant dans le sein de leur mere. Cependant vous ne voyez ici qu'une partie de sa nombreuse famille, trop souvent occupée sur la terre.

Le plus redoutable de ses enfants, la Discorde, le teint livide, la bouche écumante, le tête hérissée de serpents, le front ceint de bandelettes ensanglantées, vêtue de lambeaux couleur de feu, et portant dans ses mains décharnées des vipères et des torches ardentes, chasse devant elle la Peur, par laquelle les sept chefs (1) jurèrent devant Thèbes la ruine de cette malheureuse cité; la Peur, à qui les Romains mis en fuite, élevèrent des autels et dûrent ensuite la victoire (2). Sa tête de lion se hérisse au moindre bruit; sa robe, changeante comme son cœur, flotte sur sa poitrine agitée, et les aîles attachées à ses pieds rendent leur fuite plus rapide. Sur ses pas, l'œil hagard, les cheveux rabattus et les traits

(1) Eschyle.
(2) Tite-Live, Liv, 2.

altérés, se traîne la Pâleur, qui partage son culte et ses autels.

A leur suite le Mensonge, à l'œil louche, au sourire perfide, conduit obliquement la Fraude, dont la tête de femme s'élève sur un corps de serpent armé d'une queue de scorpion (1).

Ces deux monstres ont cependant beaucoup de ressemblance avec cette belle femme, qui, d'un air imposant et d'un pas assûré, s'avance derrière eux, en traînant par les cheveux une jeune fille éplorée.

Son art ressemble à la Nature,
Son fard imite la Beauté;
Sa bouche embellit l'Imposture
Des charmes de la Vérité.
A sa voix le Soupçon s'éveille,
L'Ignorance dresse l'oreille,

(1) Hésiode.

L'Envie attentive sourit;
La Raison se tait et soupire,
L'Innocence flétrie expire.
On la plaint, mais on applaudit.

A ces traits vous reconnoissez
Du mérite éclatant l'implacable ennemie;
Car, quand on a connu deux humains, c'est assez
Pour connoître la Calomnie.

Le Repentir en deuil la suit de loin, tenant par la main la Douleur ou la Tristesse, sa compagne ordinaire. Cette sombre Déïté, couverte d'un long voile, tient quelquefois une urne funèbre. Les regards, tantôt élevés vers le ciel, tantôt fixés sur la terre, elle semble redemander à l'un le bien qu'il lui a ravi, à l'autre le trésor dont elle est dépositaire.

A quelques pas derrière elle, arrive lentement sa jeune sœur, couverte d'un

voile plus léger. Ses regards distraits et rêveurs ne s'adressent ni au ciel ni à la terre. C'est dans son propre cœur qu'elle puise ses consolations et qu'elle s'enivre avec délices, d'une lente et douce amertume. Tel est le caractère de cette aimable Divinité, que vous m'avez fait connoître, et que vous me faites adorer.

Quand vous riez j'adore la Folie ;
Mais, en Automne, au déclin d'un beau jour,
Quand vous baissez vos yeux baignés d'amour,
J'adore la Mélancolie.

Le malheureux évite la Folie,
Fuit la Gaité, repousse le Plaisir.
Que veut-il donc? Ah! laissez-le choisir :
Il suivra la Mélancolie.

De temps en temps j'aime un jour de folie ;
Mais, près de vous tendrement agité,
Je donnerois un siècle de gaité
Pour un jour de Mélancolie.

LETTRE LXI.

Tournez les yeux vers ce trône d'airain, dont les dégrés sont couverts de tous les fléaux qui affligent l'humanité. Entrevoyez-vous un visage livide, de noirs sourcils, des yeux rouges et menaçants ? A ces traits, reconnoissez Pluton, frere de Jupiter et de Neptune, et monarque des Enfers. Sa main droite est armée d'une longue fourche (1) ; l'autre tient la clef qui ferme les portes de l'Eternité. Ce tyran est couronné d'ébène, de narcisses ou de cyprès. Quelque-

(1) Celle de Pluton a deux dents ; celle de Neptune en a trois ; de là lui vient le nom de *Trident*.

fois il se couvre d'un casque qui le rend invisible, lorsque, traîné par ses deux chevaux noirs, sur son char d'ébène, il s'élance du gouffre de l'Averne, et parcourt en vainqueur le séjour des mortels.

Près de lui Proserpine, fille de Cérès, siège tristement, la couronne et l'ennui sur le front. Vous vous rappelez que Pluton l'enleva jadis en Sicile (1), au moment où elle cueilloit des fleurs dans le vallon d'Enna. Ce mariage, comme presque tous ceux de la cour, ne produisit jamais d'héritier; car vous observerez que Proserpine fut toujours fidelle. Aussi l'infortunée, fatiguée de sa triste et solitaire immortalité, se dit-elle souvent avec un long soupir :

(1) Voyez la Lettre huitième, Ière. partie.

« Près d'un époux glacé, que sert l'éclat stérile
Des vains titres, des vains honneurs?
Loin du prestige des grandeurs,
La bergère obscure et tranquille,
De l'hymen goûte les faveurs,
De la maternité savoure les douceurs,
Et remplit tous les jours que la Parque lui file...
Qu'est devenu le temps où je cueillois des fleurs
Dans les campagnes de Sicile! »

La Cour dont vous la voyez entourée, est peu propre à la distraire de sa mélancolie. La Fureur, la Haine, l'Hypocrisie, la Vengeance et la Thrahison conspirent à ses côtés. Je sais bien que ces personnages habitent toutes les Cours; mais du moins en prennent-ils les mœurs et la politesse. Là, la Fureur se concentre avec art, s'emporte avec méthode, et menace avec dignité; la Haine se mord les lèvres avec un sourire perfide, mais gracieux;

l'Hypocrisie adapte, avec une justesse précieuse, le masque de la Bienveillance et de l'Aménité; la Thrahison se présente, l'olivier à la main, l'ingénuité sur les lèvres; et la Vengeance ensevelit sous les roses ses flambeaux assoupis, es ses serpents apprivoisés.

Mais ici, la Fureur sanglante déchire tout ce qui l'environne; la Haine vomit à travers un torrent de fiel, des milliers de traits empoisonnés; l'Hypocrisie soulève son masque, et découvre son visage hideux; la Trahison s'arme de feux, de poignards et de poisons; et la Vengeance fait siffler ses serpents à la lueur de ses noirs flambeaux.

Au milieu de ce groupe infernal, s'élève la Mort, favorite et ministre de Pluton. Une faulx sanglante arme sa main décharnée. Une robe noire, parsemée d'é-

toiles, couvre les os luisants de son squelette livide. Cette Divinité implacable est, suivant Orphée, la seule à qui la frayeur même n'ait jamais élevé des temples ni des autels.

Eh! pourquoi nous humilier
Au point d'encenser cét esclave?
Qui la craint, vainement la prie; et qui la brave,
N'a pas besoin de la prier (1).

Mais revenons à son maître. Pluton a, comme ses frères, une multitude de surnoms qui dérivent de son caractère ou de ses attributs. En voici les principaux:

Les Grecs l'ont appelé AGÉSILAOS (2), parce qu'il n'a jamais ri.

(1) Elle eut dans la suite des statues à Sparte et des autels à Rome.

(2) De *Gélao*, *rire*, joint à l'A privatif ou négatif.

Les Latins le surnommèrent FEBRUUS, du mot FEBRUARE, faire des libations sur les tombeaux. Ces cérémonies se célébroient pendant le second mois de l'année, qui en a conservé le nom de FÉVRIER.

Ils le nommoient aussi SUMMANUS, Souverain des mânes (1).

On distingue des Mânes de trois espèces différentes : les Ames des morts vertueux ; les Larves ou les Génies malfaisants des scélérats qui, condamnés à errer sur la terre, apparoissent la nuit, sous des formes effrayantes, à l'exemple de nos Revenants ; enfin les Dieux-Mânes, commis à la garde des tombeaux. Aussi trouvons-nous souvent, sur les tombes des anciens, ces deux lettres initiales : D. M. DIIS

(1) Le mot MANES semble dériver du verbe latin MANARE ; et dans ce sens, il signifie ÉMANATION.

MANIBUS, *AUX DIEUX MANES*, comme pour recommander à leurs soins la sépulture du mort.

On immoloit des brebis noires aux Dieux-Mânes et aux Larves; et l'on offroit aux Mânes de ses amis du lait, du miel, du vin et des parfums. Cependant, mon amie, quand le sort aura terminé ma frêle existence,

A mes Mânes n'offrez jamais
Ni parfums, ni vin, ni laitage;
Mais auprès de ma tombe élevez un cyprès,
Et venez quelquefois habiter son ombrage.

LETTRE LXII.

AVANÇONS vers cet antre sombre creusé sous cette roche calcinée. Considérez ces trois sœurs pâles et maigres qui filent en silence, au crépuscule d'une lampe bleuâtre. Ce sont les trois Parques (1), ainsi nommées par antiphrase, parce qu'elles ne font grace à personne. Elles sont, suivant quelques auteurs, filles de Jupiter et de Thémis. D'autres leur donnent pour mere la Nécessité, qui soumet à leur despotisme les habitants de l'univers. Rien ne peut adoucir ni retarder l'exécution de leurs décrets rigoureux, ni la beauté, ni la jeunesse, ni l'amitié, pas même l'amour; les

(1) Du verbe *parcere*, *pardonner* ou *épargner*.

malheureuses ne l'ont jamais connu. Aussi les voyez-vous revêtues d'une tunique blanche, pour attester la pureté de leur éternel célibat. Cependant leur virginité, quoiqu'elle soit assûrément la doyenne de toutes les virginités connues, me paroît fort peu méritoire, en la réduisant à sa valeur intrinséque. En effet,

Malgré l'antiquité de ce trésor unique,
Quel seroit le triste amateur,
Qui se fût avisé de ternir la blancheur
De leur vénérable tunique?

Une singularité qui, selon moi, les rend bien plus recommandables, c'est que, filles, sœurs et méchantes, elles sont d'accord depuis le commencement des siécles. Mais à cela quelques détracteurs répondent que, comme elles sont sans cesse occupées à faire le mal, leur accord par-

fait tient au genre de leur occupation.

A mesure que nous approchons, remarquez-vous Clotho, l'aînée des trois sœurs, qui tient une quenouille de laine blanche et noire, mêlée d'un peu d'or et de soie? Lachésis tourne le fuseau et conduit le fil, qu'Atropos tranche avec ses larges ciseaux. Vous avez sous les yeux la naissance, la durée et le terme de notre vie.

Au reste, vous concevéz aisément que ce fil ne peut suffire à tous les mortels; car si nous tenions tous au même fil, un seul coup de ciseau trancheroit toute l'humanité. Aussi nos trois sœurs ont-elles un atélier immense, dont elles dirigent les travaux, et dans lequel vous allez voir la filature universelle de nos destinées.

Suivez des yeux, sous la profondeur de ces voûtes éternelles, ces triples rangs de femmes, de quenouilles et de fuseaux.

Chacune de ces fileuses innombrables est chargée d'un fil particulier. Ainsi chaque mortel a sa Parque, à laquelle le Destin remet une quenouille qu'elle file jusqu'au moment où Atropos, en se promenant parmi les rangs de ses fileuses, coupe au hasard les fils de toute couleur. Quelquefois le fil trop délié casse entre les doigts de la Parque; quelquefois aussi elle cesse de filer, soit parce qu'elle file depuis trop long-temps, soit parce qu'elle a filé trop vîte; car les glaces de l'âge et le feu des passions épuisent également sa quenouille.

A l'aspect de tous ces fils noirs et grossiers, vous vous croyez sans doute environnée des fuseaux destinés au peuple: détrompez-vous; vous êtes au milieu des grands et des riches de la terre.

Clotho, par un destin bizarre,
Mêle de soie et d'or les jours qu'elle prépare

A l'humble Médiocrité ;
Et pour confondre la Fortune,
File d'une laine commune
Les jours de l'Opulence et de la Pauvreté.

C'est avec ces fuseaux innombrables que le Destin ourdit la trame de la vie humaine, dans laquelle chaque homme suit son fil au hasard.

Souvent celui du Fou croise celui du Sage ;
L'Ignorant croise le Docteur,
Et le Plaideur, l'Aréopage,
Et le Satirique, l'Auteur.
Le fier habitant de la ville
Se mêle aux habitants des bois ;
Le Berger s'entrelace aux Rois ;
Chez ses derniers sujets le Prince se faufile.
De ce tissu mystérieux
Tous les fils féminins forment la broderie
Dont les dessins capricieux,
Inventés par l'Amour, tracés par la Folie,

Sous mille traits divers, présentent à nos yeux
Les magiques détours de ces Enchanteresses,
Qui, s'armant contre nous de nos propres foiblesses,
Par grace ou par pitié nous accordent des fers,
Nous offrent le bonheur au milieu des supplices,
Et font à la fois les délices
Et le tourment de l'univers.

Mais parmi ces Parques blêmes et sévères, quelle est celle dont la bouche sourit et dont le teint s'anime quand elle regarde son ouvrage? Le fil qui sort de ses doigts est en effet plus riche qu'il ne le paroît au premier coup-d'œil : l'or s'y cache sous la soie. Mon amie, cette Parque m'intéresse ; abordons-la ; je veux l'interroger :

« O Divinité rédoutable,
Dites-moi, pour qui filez-vous?
--- Je tiens le fil d'une mortelle aimable,
Au cœur sensible, au regard vif et doux.

Son

- Son âge? Dix-huit ans. - Et son nom? - Emilie.
Ah! connoissez-vous, je vous prie,
La Parque qui file les jours
De son ami? -- C'est mon amie
Et ma voisine. Elle voudroit toujours
Filer à la même quenouille.
Elle mêle nos fils et si bien les embrouille
Que j'ai peine à les débrouiller....
-- Ah! gardez-vous-en bien! je tremble
Que vous n'en cassiez un; filez plutôt ensemble;
Car nous ne voulons plus nous laisser démêler.

LETTRE LXIII.

SOUS ces lambris éclatants d'or et de pierreries, quelle est cette Divinité aveugle et boiteuse, qui répose pesamment sur un trône d'or massif? A son embonpoint monacal, à sa stupidité financière (1), je reconnois Plutus, Dieu des richesses. Les uns le font descendre de Rhéé et du Temps, sans doute parce que le Temps mûrit lentement les trésors dans le sein de la terre. D'autres prétendent qu'il est fils de Cérès et de Jasion, célèbre agriculteur. Je préfère cette origine à la première; car l'agriculture me paroît être la source des richesses véritables.

(1) Cette épithète mérite, de nos jours, quelques exceptions.

Cependant, lorsque les hommes furent réunis en société, la plûpart d'entr'eux, livrés aux arts et aux sciences, n'eurent plus le loisir de cultiver les trésors de Cérès. Alors il fallut créer des richesses fictives, que les habitants des villes pussent échanger contre les richesses réelles des habitants de la campagne. Pour opérer cet échange, on choisit, parmi les métaux, l'or, l'argent et l'airain. Cérès continua de procurer aux humains les trésors de la nature, et l'aveugle Plutus fut chargé de leur distribuer avec équité les métaux précieux qui les représentent. Jamais mission ne fut plus délicate, ni plus mal remplie.

Pour guider sa marche pésante,
Comme il n'a ni chien ni bâton,
Le stupide aveugle, dit-on,
Suit le premier qui se présente;
Presque toujours c'est un fripon.

Le Guide remarquant que son aveugle boite
Du côté gauche, range avec dextérité,
Tous les fripons de ce côté,
Tous les honnêtes gens à droite.
D'après quoi, vous présumez bien
Qu'ainsi postés sur son passage,
Les coquins ont du voisinage
Tout le profit, les autres rien.

Nos aïeux lui pardonnèrent d'abord cette injustice, en faveur de l'utilité de ses fonctions. Mais bientôt ce Dieu entreprenant se servit si adroitement de nos passions pour étendre son commerce, qu'il disposa du sort des mortels, et balança le pouvoir du Destin :

Bientôt la vertu fut vénale;
Le Juge vendit ses arrêts,
Le Libelliste ses pamphlets;
Le Casuiste sa morale.
Les sots et les ambitieux

Dans la fange se soulevèrent;
Et, pour en sortir, achetèrent
Des écussons et des aïeux.
Chacun entretint ses finances;
Le Ministre avec des brévets,
La Sorbonne avec des bonnets,
Le Pontife avec des dispenses.
L'Orateur, de la vérité,
L'Avocat, de la confiance,
Le Médecin, de la santé,
Le Professeur, de la science,
L'Homme public, de son crédit,
Le Charlatan, de sa sottise,
Le Poëte, de son esprit,
Firent métier et marchandise.
Enfin, le Prince de Paphos,
Avec la Reine d'Idalie,
Prit un comptoir et des bureaux;
Pour enseigne portant ces mots:
AMOUR, VÉNUS ET COMPAGNIE.
Il trafiqua de la pudeur,
Vendit en détail la jeunesse,

Et les soupirs et la tendresse....
Ah! leur fixer une valeur,
C'est leur ôter leur prix. Personne
N'a jamais pu payer un cœur;
Voilà pourquoi le cœur se donne.

LETTRE LXIV.

SUIVANT un ancien proverbe qui dit qu'un aveugle conduit l'autre, la conductrice la plus ordinaire de l'aveugle Plutus est l'aveugle Fortune, conduite elle-même par l'aveugle Destin.

Cette Déesse inconstante, le pied légérement posé sur une roue rapide, ou placée debout sur un char traîné par quatre chevaux aveugles comme elle, écrase ses adorateurs, et change, cent fois par jour, de ministres et de favoris. Le ciel pose sur sa tête. Ses mains portent en même temps le feu et l'eau, emblême du bien et du mal qu'elle répand sur la terre. Quelquefois elle tient, de la main droite, la corne d'abondance, et de la main gau-

che, elle conduit l'Occasion, dont la tête chauve ne présente, sur le front, qu'un léger toupet de cheveux, par lequel il faut la saisir.

Aussi, sous l'ombrage discret
Ou d'une grotte ou d'un bosquet,
Dès que le tête-à-tête enhardit ma tendresse,
Et que l'Occasion paroît,
Vous la tournez si bien, que toujours la Déesse
Me présente la nuque et jamais le toupet.

Les surnoms de la Fortune varient autant que ses caprices. On l'appelle par-tout BONNE et MAUVAISE, suivant les circonstances. Les Romains la surnommoient AUREA. Sa statue d'or étoit en effet placée dans l'appartement et près du lit de l'Empereur, et transférée, à l'instant de sa mort, dans l'appartement de son successeur. Ils l'adoroient encore sous les titres de Con-

servatrice (1), de Nourice, d'Aveugle, Favorable, Passagère, Familière, Privée, etc.

Les aventuriers adoroient la FORTUNE AVENTURIÈRE (2). Servius Tullius avoit élevé dans son palais un autel à la Fortune Barbue (3). J'ignore le sens de cet emblême.

La Fortune (4) Virile avoit un temple placé près du Temple de Vénus.

Rome soustraite à la vengeance de Coriolan, par les larmes de son épouse et de sa mere, éleva un temple à la FORTUNE FÉMININE (5), parce que deux Femmes avoient sauvé la patrie.

---

(1) *Conservatrix, mammosa, cœca, obsequens, brevis, privata.*
(2) *Fors fortuna.*
(3) Plutarque.
(4) Plutarque; Ovide, Liv. 4 des Fastes.
(5) Diodore, liv. 8.

Domitien, après quelques revers de Fortune, suivis d'événements heureux dédia un autel à la FORTUNE DE RETOUR(1).

Enfin, on lui frappa des médailles sous le titre de Fortune STABLE (2)ou CONSTANTE. Mais ces médailles, peu communes dans tous les temps, sont devenues, de nos jours, aussi rares que la pierre philosophale.

Il est singulier que la plus changeante des Divinités, soit guidée par le moins changeant de tous les Dieux, car vous savez que le Destin est d'un caractère immuable. Assis sur un trône de fer, il pose le pied sur un globe, et ce globe est le Monde dont il tient les destinées, d'un côté renfermées dans une urne, de l'autre, gravées sur un livre d'airain. Toutes

(1) *Fortuna redux.*
(2) *Fortuna Stata.*

les puissances célestes s'évanouissent devant la sienne. Il parle ; l'Olympe se tait ; les Déesses pâlissent en silence, et ses décrets, plus prompts que la foudre, frappent également les hommes et les Dieux.

Devant lui marche la Nécessité. Cette Déesse inflexible partage sa tyrannie. Ses mains de bronze tiennent de longues chevilles et du plomb fondu, qui unissent et lient tous les objets d'une manière indissoluble. Elle porte aussi de longs coins de fer, qui divisent les liaisons les plus fortes et les plus intimes.

La Nécessité a subi elle-même ses lois ; en cédant à la voix irrésistible de l'Amour. Mais la Souveraine des mortels ne soumit son cœur qu'au Souverain des Dieux, qui la rendit mère de l'inflexible Némésis, Déesse de la Justice et de la Vengeance céleste. C'est elle que vous

appercevez près de sa mère, le front calme, le regard sévère et la démarche assûrée. Remarquez cette couronne de narcisses surmontée d'une corne de cerf, qui couvre sa noire chevelure, ce voile léger qui gaze ses modestes attraits, cette draperie blanche qui flotte sur ses épaules et descend à longs plis jusqu'à terre. Vous voyez dans ses mains un frein et un compas; l'un pour maîtriser la fougue de nos passions, l'autre pour mesurer, parmi les hommes, les peines, les récompenses et l'égalité;

Non cette Egalité barbare et ridicule,
Qui fait d'un Pygmée un Hercule;
Mais cette sainte Egalité
Qui du foible opprimé protège l'innocence,
Et fait fléchir l'orgueil de l'injuste Opulence
Devant l'honnête Pauvreté.

Quelquefois Némésis tient une lance pour

pour frapper le vice, et une coupe remplie d'une liqueur divine, pour fortifier la vertu contre le malheur.

Les Grecs l'adorèrent sous les noms de NÉMÉSIS, vengeresse; ADRASTÉE, inévitable, et ARCHARIE, formidable. Son temple le plus célèbre étoit situé sur une éminence près de Rhamnus, ville de l'Attique; ce qui lui a fait donner le surnom de RAMNUSIE.

Les Athéniens instituèrent en son honneur les fêtes NÉMÉSÉES, et les Romains lui élevèrent, dans le Capitole, un autel sur lequel ils déposoient un glaive avant de partir pour la guerre, en conjurant l'équitable Déité de protéger la justice de leurs armes.

C'est sur l'autel de Némésis que la jeune Amante délaissée vient, les yeux gonflés de larmes et le cœur gros de soupirs,

déposer en tremblant son offrande, et former contre un ingrat, des vœux dont elle n'est pas bien assûrée.

Que si la Déesse équitable,
Sensible aux pleurs de la Beauté,
Promet que son bras redoutable
Punira l'infidélité,
Le jour, le soir, la nuit suivante,
Tout l'alarme, tout l'épouvante.
Le jour, un noir pressentiment
La fait trembler d'être exaucée.
Du monstre le portrait charmant,
Le soir, obsède sa pensée.
La nuit, les songes affligeants
Offrent à son ame craintive
Les traits aimables, mais changeants,
De son image fugitive:
Ici le perfide la fuit
Et lui lance un regard farouche.
Là, le Repentir le conduit,
Et le sourire est sur sa bouche.

Tantôt sur l'abîme des mers,
Tantôt dans le fond des déserts,
Abandonné de la Nature;
Tantôt sur un lit de verdure,
Se consolant de ses revers,
De Vénus levant la ceinture,
Charmant, parjure et presque heureux....
« Le perfide! Tonnez, grands Dieux, »
Dit-elle en frémissant. La foudre
Obéit; le Ciel s'obscurcit,
Un trait va le réduire en poudre....
Elle frissonne, elle transit,
D'amour, de frayeur transportée;
S'éveille de pleurs inondée,
Court au temple, vole à l'autel,
Nomme cent fois le criminel,
Tombe à genoux, pleure, demande
Son châtiment sans le vouloir;
Et revient sans s'appercevoir
Qu'elle a retiré son offrande.

LETTRE LXV.

Après avoir visité le palais de Pluton et ses dépendances, traversons, sur ce pont tremblant, les ondes enflammées du Phlégéton (1), et marchons vers le Tartare, en côtoyant les rivages du Cocyte, dont les ondes se grossissent des pleurs des coupables, et dont le murmure imite leurs gémissements.

Nous voici sous les voûtes brûlantes du noir Tartare. C'est ici que sont précipitées à jamais les ames criminelles. Cet abîme où tous les éléments et tous les maux se confondent, est sorti du sein du CAHOS (2). Autant la terre est placée au-

(1) Du mot grec *Phego*, *brûler*.
(2) Hésiode, en sa Théogonie.

dessous du ciel, autant le Tartare est creusé au dessous de la terre (1).

Les bords sulfureux de ce gouffre immense sont peuplés des scélérats les plus célèbres, soit par l'atrocité de leurs crimes, soit par la sévérité de leurs châtiments; châtiments toujours justes, quand Minos les prononce; et rarement mérités, quand les Dieux se mettent à la place des Juges.

Phlégias, roi des Lapythes, et pere de Coronis, nous en offre un exemple. Coronis, amante d'Ischis, fut aimée d'Apollon. Le Dieu, irrité de ses refus, la viola pour en finir. La Nymphe désespérée pleuroit son déshonneur dans les bras de son amant, qui, par tendresse ou par générosité, l'excusoit et séchoit ses pleurs.

---

(1) Hésiode, *ibid.* - Homère, Iliade, Liv. 8.

Apollon, jaloux des consolations de ce couple infortuné, le perce de ses traits, tire du sein de Coronis, Esculape qu'il confie au centaure Chiron, et la change en corneille.

A cette nouvelle Plégias, guidé par la vengeance paternelle, s'arme d'un flambeau, vole au temple de Delphe, et le réduit en cendres. Soudain un trait d'Apollon le précipite dans le Tartare, où cette roche énorme, suspendue sur sa tête, lui fait éprouver le supplice éternel de l'attente et de la terreur. Eschyle (1) prétend que cet infortuné répète sans cesse cette maxime : APPRENEZ PAR MON EXEMPLE, A RESPECTER LES DIEUX ET LA JUSTICE. Pour moi, voici ce que je lui ferois prononcer :

---

(1) Tragédie de Prométhée.

« Dérobez votre fille aux regards de nos Dieux ;
» Sinon vous devez vous attendre
» Au déshonneur le plus honteux ;
» Aux trahisons de votre gendre,
» Qui, le roman fini, vous réduira tous deux,
» Elle à s'enfuir, vous à vous pendre ».

Le supplice d'Ixion vous paroîtra plus juste. Ce prince, pour obtenir Dia, fille de Déidonée, promit à celui-ci des présents considérables. Le pere lui accorda sa fille, en le sommant de sa promesse. Ixion, sous prétexte de l'accomplir, attire chez lui Déidonée, et le fait tomber, par une trappe, dans une fournaise ardente. Aussi-tôt les Remords et les Furies vengeresses s'emparent du coupable, et le livrent à toutes les horreurs du plus affreux délire. Jupiter, touché de son repentir, sçachant d'ailleurs qu'il étoit homme de société et convive agréable, le console,

le fait asseoir à sa table, et l'enivre de nectar. Ixion, qui avoit le nectar tendre, caresse de l'œil les appas de la chaste Junon, boit (1) furtivement dans sa coupe, en presse les bords de ses lèvres amoureuses, et suivant la Déesse dans un lieu écarté, tombe à ses pieds, en attendant la main qui doit le relever. Il l'attendoit encore, et déjà Junon furieuse avoit porté ses plaintes à son Époux.

Jupiter gravement lui répondit : « Madame,
Cela ne se peut pas. - Pourquoi non ? A sa femme
Vous en avez conté jadis.
Son fils Pirithoüs n'est-il pas votre fils ?
-- Un peu ; mais c'est sans conséquence :
Des mortelles toujours nous revenons à vous
Plus épris que jamais. -- Soit ; mais à la vengeance.

(1) Lucien, Dialogues des Dieux.

Vous autorisez leurs époux.
Auprès de leurs moitiés quand vous faites les
hommes,
Ils font si bien les Dieux auprès de nous,
Que nous ne sçavons plus souvent où nous en
sommes;
Témoin cet Ixion. -- Eh bien, pour le punir
Et connoître à quel point sa tendresse m'outrage,
A ses regards, ce soir, je veux offrir
Une Vapeur, ayant votre air, votre visage,
Et parlant votre doux langage.
Entre ses bras il croira vous tenir,
Et n'embrassera qu'un nuage.
-- Vous m'allez compromettre. -- Eh! non....
-- Moi dans ses bras!
-- Ce ne sera pas vous. -- Il ne le saura pas.
S'il alloit s'en vanter! si sa langue indiscrette...
J'aimerois autant que... la chose fût... secrette.»

Elle le sera, ma bien-aimée, elle le sera. Il dit, fait venir Ixion, lui présente l'image de Junon, afin de se convaincre; et

soudain le voilà convaincu. Mais comme la conviction portoit à faux, le bon Jupin n'en fit que rire.

Cependant Ixion, à l'exemple de tous les courtisans, disoit à ses amis, avec une vanité mystérieuse :

« En honneur, depuis quelque temps ;
» Je suis content de ma personne.
» -- Quelque Nymphe de quatorze ans ?
» -- Un peu plus ; mais belle, mais bonne !
» Des graces, de la dignité,
» De la raison, de la tendresse,
» Et sur-tout de la Majesté.
» De la Majesté ! laquelle est-ce ?
» Celle des attraits, ou du rang ?
» Mais... l'une et l'autre. -- Apparemment
» Minerve reçoit ton hommage ?
» -- Fi donc ! une prude, à mon âge !
» -- La Deesse de la Beauté....?
» -- N'a que les graces en partage ;
» Et j'ai cité la Majesté.

» — Junon?... Mais Junon est trop sage...
» — Aussi gardez-vous d'en parler!
» Plus une conquête est brillante,
» Plus il faut la dissimuler.
» D'ailleurs jamais je ne me vante».

Enfin, les confidences d'Ixion furent si discretes et si modestes, que Jupiter en apprit par la Renommée beaucoup plus qu'il n'en avoit vû. Alors, pour détromper sa cour, le Roi du ciel lui présenta la conquête aërienne d'Ixion (1), et le précipita dans le Tartare. Là les Furies l'attachèrent avec leurs serpents sur cette roue, dont le mouvement éternel ne lui laisse pas un instant de repos. Tant qu'il ne fut que fourbe et parricide, Jupiter l'admit à sa cour; dès qu'il fut indiscret, Jupiter

(1) On prétend que cette nuée féconde enfanta les Centaures, qui, comme l'on sçait, étoient moitié hommes, moitié chevaux.

créa pour lui un nouveau supplice. Hélas! tous les Jupiter se ressemblent :

Auprès d'eux vous pouvez, avec impunité,
Fouler aux pieds les lois, l'amitié, la nature;
Leur orgueil ne voit rien pourvu qu'il soit flatté.
Mais il n'est point de gêne, il n'est point de torture,
Qui puisse expier la piqûre
Qu'un mot fait à leur vanité.

Celle de Salmonée, roi d'Élide, fut poussée jusqu'au délire. Non content de se faire adorer le jour, il se faisoit traîner, la nuit, sur un pont d'airain, dans un char dont la rotation rapide imitoit le roulement du tonnerre. Là, nouveau Jupiter-tonnant, il lançoit des torches enflammées sur quelques malheureux que ses satellites assommoient subitement, pour imiter la foudre au naturel. Mais tandis qu'il s'amusoit à foudroyer ses sujets, Jupiter

Jupiter le foudroya lui-même, et relégua sa Divinité dans cette triste demeure, où le feu céleste le brûle sans le consumer.

Près de lui, considérez Sisyphe, fameux brigand mis à mort par Thésée. Voyez-vous ce scélérat, le front couvert de sueur et les muscles tendus, rouler péniblement une pierre énorme vers la cime de cette montagne escarpée? Epuisé de fatigue, il approche du but; l'espoir du repos le ranime, et, par un dernier effort, il pousse son fardeau jusqu'au sommet. La pierre immobile va prendre son à-plomb!.... Il palpite de joie, immobile comme elle... Soudain elle chancelle, roule, retombe avec fracas; et le supplice du coupable recommence avec son travail.

Au pied de cette montagne, des rameaux chargés de fruits ombragent le cristal d'une source pure. C'est-là que Tan-

tale, fils de Jupiter et roi de Phrygie, éprouve un supplice affreux, mais trop doux encore pour son crime. Ce pere dénaturé ayant invité les Dieux à sa table, et voulant éprouver leur divinité, leur servit les membres de son fils Pélops. Les convives s'abstinrent tous de ce mets exécrable, excepté Minerve, qui par mégarde mangea, dit-on, une épaule. Les Dieux, saisis d'horreur et de pitié, ressuscitèrent le jeune Pélops, lui rendirent une épaule d'ivoire, et ordonnèrent à Mercure d'enchaîner Tantale sous ces arbres fertiles, et de le plonger jusqu'au menton dans cette fontaine. Là ses lèvres et ses mains avides poursuivent vainement cette onde et ces branches fugitives. La soif le dévore au sein des eaux, et la famine au sein de l'abondance.

Mais tandis que je vous parle, vos re-

gards se détournent et s'arrêtent sur une multitude de femmes qui s'empressent de tirer de l'eau d'un puits, et la versent tour-à-tour dans un tonneau sans fond (1). Vous voyez les cinquante filles (2) de Danaüs, roi d'Argos. Comme Egyptus, son frere, avoit précisément cinquante fils, les cinquante mariages furent proposés et célébrés en même temps. Mais, le soir même de la célébration, Danaüs, auquel un Oracle avoit prédit qu'il seroit détrôné par un de ses gendres, assemble ses filles, et les armant chacune d'un poignard, leur ordonne d'assassiner leurs époux aussi-tôt

(1) D'autres prétendent que leur supplice consistoit à tirer sans cesse de l'eau dans un crible.

(2) On les appelle *Danaïdes*, du nom de *Danaüs*, leur père; ou *Bélides*, du nom de *Bélus*, leur aïeul.

que le Sommeil et la Volupté auront fermé leur paupière.

*Cependant les jeunes Désirs
De l'Hymen aiguisoient la tendre impatience.
Enfin, la Nuit tardive amène les Plaisirs;
Par-tout la même ivresse et les mêmes soupirs,
Et cette aimable défaillance,
Dont le calme, dont la langueur
Ne sont plus le plaisir, mais sont mieux le bonheur.
Morphée arrive alors. Mais la Mort en silence
Suit ses pas, flétrit ses pavots,
Et, dans un seul instant, le tranchant de sa faulx
A d'un siècle d'amour moissonné l'espérance.

A la lueur du jour naissant,
De remords, de crainte agitée,
La jeune épouse, en frémissant,
Fuit de sa couche ensanglantée;
Et de plus près considérant ces yeux
Qui lui disoient hier ce que la bouche n'ose,
Et cette bouche demi-close,

Dont, cette nuit, la sienne a respiré les feux,
Et cette couche tiède encore,
Et ces voiles épars, et ce désordre heureux,
Qui devoit augmenter peut-être avec l'aurore;
Tout retrace à ses yeux l'horreur de son forfait.
La Pitié dans son sein allume un feu secret:
Elle plaint, elle embrasse, elle aime sa victime.
Son cœur transit, se glace et brûle tour-à-tour;
Les Remords, pour punir le crime,
Ont emprunté les traits et les feux de l'Amour.

Cependant Hypermnestre suivoit à pas précipités le chemin de Larisse, tandis que Lyncée arrivoit à Lyrce, ville voisine d'Argos. La seule Hypermnestre avoit sauvé la vie à son époux. La nuit suivante, ils montèrent l'un et l'autre sur une tour; et pour s'instruire mutuellement de leur arrivée, ils allumèrent chacun un flambeau.

A sa foible lueur leurs deux cœurs tressaillirent,
Se parlèrent et s'entendirent.

Le flambeau dans leur main tour-à-tour agité,
Leur traçoit la frayeur qu'ils avoient éprouvée,
Le moment de leur fuite et de leur arrivée,
Le bonheur de se voir tous deux en sûreté,
Et de se réunir la prochaine espérance;
Il exprimoit avec vivacité,
D'un côté, la tendresse et la fidélité,
De l'autre, la tendresse et la reconnoissance.

Peu de temps après, l'Oracle fut vérifié. Lyncée, vainqueur de Danaüs, monta sur le trône d'Argos. Les Danaïdes furent condamnées par les Dieux au supplice dont vous êtes témoin; et les Argiens instituèrent la fête des FLAMBEAUX, pour célébrer la tendresse conjugale d'Hypermnestre et de son époux.

Les Danaïdes, dans leur triste demeure, ont pour voisin Tityius, fils de Jupiter et de la Nymphe Elare. Sa mere étant morte, la Terre, dit-on, le nourrit. Sa

taille gigantesque et sa force prodigieuse, lui donnèrent tant d'orgueil et d'audace, qu'il voulut attenter à l'honneur de Latone. Apollon et Diane, pour venger leur mere, le percèrent de leurs traits, et le précipitèrent dans le Tartare, où son corps étendu couvre neuf arpents de terre. Là ce misérable sent nuit et jour dans son sein le bec tranchant d'un vautour, qui dévore ses entrailles sans cesse renaissantes.

Avant lui, Prométhée, fils de Japet et pere de Deucalion, éprouva le même supplice sur le Mont-Caucase. Voici à quelle occasion :

Ayant détrempé un peu de terre et d'eau, il en forma l'homme à l'image des Dieux. Minerve, charmée de la perfection de son ouvrage, lui offrit en récompense l'objet qui lui plaisoit le plus dans le ciel.

Mais Prométhée, modeste habitant de la terre, lui ayant répondu :

« On ne peut désirer ce qu'on ne connoît pas ; (1)

Minerve, pour le mettre en état de choisir, le transporte au séjour des Dieux. Prométhée, parmi les trésors de l'Olympe, choisit le feu céleste, et vient le déposer au sein de l'homme formé par ses mains.

Soudain son cœur palpite et son œil étincelle ;
Il se lève et déploie un corps souple et nerveux,
Il fixe du Soleil la lumière immortelle,
Et sourit à l'aspect de la terre et des cieux.
Il sent ; sa voix l'exprime, et son front se colore
Du feu des passions qui couvent dans son sein.
Ah ! puisse-t-il long-temps y sommeiller encore
Pour le repos du genre humain !

---

(1) Zaïre, Scène première.

Cependant Jupiter, irrité du larcin de Prométhée, résolut, à la manière des rois, d'en punir toute la terre. Il ordonne à Vulcain de modeler une femme d'une beauté parfaite. Il l'anime et la présente aux Dieux assemblés, qui lui donnent chacun une grace ou une vertu, et la nomment PANDORE (1), c'est-à-dire, possédant tous les dons.

Le roi du ciel envoie à Prométhée cette femme accomplie, chargée d'une boite mystérieuse, qu'elle lui présente. Mais Prométhée, se défiant des présents cachés de la Beauté, refusa celui-ci. Pandore le porta à son frere Epiméthée, qui, sans examen, ouvrit la boite fatale.

C'étoit alors l'enfance de la terre.
La bonne-foi, la Paix et la Santé

(1) *Pan*, tout; *Doron*, don.

A chaque pas rencontroient la Gaité.
Tout s'entr'aimoit, tout étoit sœur et frère,
On ignoroit le nom de la Vertu;
Avant le mal, le bien fut inconnu.
Soudain de la boîte fatale
S'échappent le Tien et le Mien,
Les Loix, la Chicane infernale,
Qui dispute à chacun le sien;
La Guerre, de qui l'art funeste
Fait de nous autant d'assassins;
La Douleur, la Fièvre, la Peste,
Et, qui pis est, les Médecins.

Effrayé de ce déluge de maux, Epiméthée referma promptement la boîte fatale, et y retint l'Espérance prête à s'envoler. On assûre que, depuis ce temps, elle est demeurée au fond de la boite; cependant,

De sa prison, soit dit en confidence,
Je la crois échappée; et dès l'instant flatteur,
Qui vit entre nous deux naître la confiance,
Je la soupçonnai dans mon cœur.

Jupiter, voyant que Prométhée étoit le plus fin, lui fit sentir qu'il étoit le plus fort. Il chargea Mercure et Vulcain de l'attacher sur le Mont-Caucase, où un vautour lui rongeoit le foie.

Cet acte de despotisme et d'iniquité fit murmurer les hommes, et révolta toutes les femmes. Quel est son crime, s'écrioient-elles, en s'appitoyant sur son sort?

Sa main a formé l'homme à l'image des Dieux?
Former l'homme est-ce un mal? Son bras audacieux
Du feu céleste a dérobé la flamme,
Et dans le Corps humain l'a transmise?.... Ah! tant mieux!
Qu'eussions-nous fait d'un corps sans ame?
C'est par ce feu divin que l'homme, chaque jour,
Sent éclore la force et les fleurs du bel âge;
Il lui doit sa raison, sa vertu, son courage,
Et si c'étoit à lui qu'il dût aussi l'Amour!....

Du moins on le soupçonne... Ah ! si la chose est
sûre,
Jupiter a l'ame bien dure !

A ces plaintes assez fondées, Jupiter restoit muet ; mais Mercure, chargé d'avoir de l'esprit pour lui, répondoit : Apprenez, Mesdames, que Prométhée est moins puni (1) d'avoir animé l'homme, que d'avoir inventé la femme, source de tous les maux qui attirent sur la terre la vengeance céleste. Mais, lui répliquoient-elles,

Si les femmes des Dieux attirent le courroux,
Pourquoi soir et matin sont-ils à nos genoux ?
Pourquoi les voyons-nous briguer notre conquête ?
Pourquoi le Monarque du Ciel
Prend-il dans nos boudoirs la forme d'un mortel,
Et souvent celle d'une bête ?

(1) Lucien.

Dites

Eh quoi! nous mépriser et ramper sous nos lois!
Dites à Jupiter qu'il est de tous les Rois
Le plus inconséquent et le plus malhonnête.

Mercure se dispensa de cette commission; mais Hercule, protecteur né du beau sexe, délivra Prométhée, et le rendit à son ouvrage.

O ma tranquille amie, ô vous que le Destin
Du souffle de l'amour n'a jamais agitée!
Si Cupidon dans votre sein,
Par l'entremise d'un humain,
Transmet un jour le feu divin,
Choisissez-moi pour votre Prométhée.

LETTRE LXVI.

N'avez-vous pas vu quelquefois
De ces vieilles acariâtres
Au maintien roide, à l'œil sournois,
Aux traits livides et jaunâtres,
Qui, nuit et jour de leurs époux
Ont éternisé le martyre,
Et font, depuis trente ans, leur plaisir le plus
doux
De déchirer et de médire?

Voilà précisément le portrait des trois Furies, Alecto, Tisiphone et Mégère, filles de l'Achéron et de la Nuit. Les Furies que vous avez vues sur la terre, ont un air de famille que vous retrouvez ici; et la seule différence qui distingue les Furies terrestres d'avec les Furies infernales,

c'est que celles-ci ont la tête hérissée de serpens; et que celles-là sont presque toujours affublées d'une petite coîfe de dévote.

On assûre que ces trois sœurs sont vierges, et les amateurs présument qu'elles le seront encore quelque temps. Leur robe, souillée de sang, est tantôt noire, tantôt blanche; noire quand elles sont irritées; et alors on les appelle NÉMÈSES (1) ou ERINNIDES; blanches quand elles s'appaisent, et alors on les nomme EUMÉNIDES. (2)

Leur ministère ne se borne pas à châtier de leur fouet vengeur les Ombres criminelles; souvent elles volent au séjour des vivants, planent sur la tête de l'homme coupable, et, portant dans son sein

(1) Furieuses.
(2) Bienfaisantes.

leurs flambeaux dévorants, elles commencent pour lui, sur la terre, les supplices éternels du Tartare.

De sinistres tableaux, de songes effroyables
Elles tourmentent son sommeil;
De souvenirs affreux, de spectres lamentables
Elles entourent son réveil.
Aux chants joyeux de l'Allégresse,
Aux ris de la Gaité, aux accents du Plaisir;
Son cœur prêt à s'épanouir,
Se resserre accablé du fardeau qui l'oppresse;
Il voit, sans les goûter, les biens qu'il a perdus,
Et le Remords lui dit : Tu ne dormiras plus.

Le parricide Oreste offrit à la Grèce un exemple effrayant de la sévérité des Furies. Pour les appaiser, il bâtit, au fond de l'Arcadie, un temple dédié aux Furies noires. Il couronna leurs statues de safran et de Narcisses; il couvrit leurs autels de fruits et de miel, leur immola

une brebis noire, et consuma le corps de la victime sur un bûcher de cyprès, d'aubépine, d'aulne, et de géniévre. Les Déesses implacables, touchées enfin de son repentir, lui apparurent vêtues de blanc; et soudain Oreste éleva un second temple en l'honneur des FURIES BLANCHES ou EUMÉNIDES. Là il les couronna d'olivier, leur sacrifia deux tourterelles, et fit en leur honneur une libation d'eau de fontaine, contenue dans des vases dont les anses étoient couvertes de laine d'agneau. Il évita scrupuleusement de leur offrir du vin ou d'autres liqueurs inflammables; car, d'après la connoissance qu'il avoit acquise de leur caractère, il crut devoir ne leur présenter que des calmants.

Il y a peu de Divinités dont le culte ait été aussi étendu que celui des Furies. La crainte élève plus de temple que l'A-

mour. Les ministres du temple qu'elles avoient à Athènes, près de l'Aréopage, composoient un tribunal, devant lequel on ne pouvoit comparoître qu'après avoir juré sur l'autel des Euménides de dire la vérité.

Leur sanctuaire servoit d'asile aux criminels; mais souvent ils y éprouvoient un supplice plus horrible que celui qu'ils vouloient éviter. Près de la ville de Coryne, en Achaïe, à peine le coupable avoit il posé le pied sur le seuil du temple des Furies, qu'un délire affreux s'emparoit de ses sens, et le faisoit passer en un instant, de la fureur au désespoir, et du désespoir à la mort. Aussi n'osoit-on qu'en tremblant regarder le temple, ou prononcer le nom de ces Divinités redoutables.

Pour moi, si j'avois un asile à propo-

ser à quelque coupable, au lieu de le conduire au sanctuaire des Furies, je lui dirois, en le guidant vers votre demeure :

« Si tu veux à ta conscience
» Rendre la paix et la sérénité,
» Viens respirer, auprès de la Beauté,
» L'air épuré par l'Innocence,
» La Candeur et la Vérité.
» Là, chaque jour, tu verras naître
» Autant de vertus que d'attraits.
» Un seul instant contemple-les,
» Et tu deviendras, pour jamais,
» Honnête homme, si tu peux l'être. »

LETTRE LXVII.

La plus formidable des puissances infernales, est la terrible Hécate, dont le corps gigantesque, s'élevant à l'entrée du Tartare, vous présente trois têtes menaçantes (1). Une couronne de chêne s'entrelace aux vipères dont elle est hérissée. A ses pieds, des chiens furieux, l'œil étincelant, la gueule béante, poussent des hurlements lamentables. Sa main droite est armée d'un flambeau, d'un fouet et d'un poignard; de l'autre, elle tient une clef et une coupe funèbre pour les libations auxquelles elle préside.

(1) On lui donne tantôt une tête d'homme, de cheval et de chien, tantôt une tête de chien, de lion et de taureau.

Cette triple Divinité se divise pour exercer, sous trois noms, trois pouvoirs différents, dans le Tartare, au Ciel et sur la Terre.

HÉCATE, au séjour des enfers,
Elle tient les clefs de l'abîme;
D'un fouet sanglant frappe le crime,
Et de fiel, à longs traits, abreuve les pervers.

PHÉBÉ, pendant la nuit, elle règle le cours
De cet astre inconstant, dont les métamophoses
Des Graces, nous dit-on, séparent les Amours
Par une barrière de roses.

DIANE, à l'ombre des forêts,
Elle poursuit d'un pas rapide
Le daim léger, le faon timide,
L'atteint, le perce de ses traits.
Et si quelque mortel, errant à l'aventure,
Rencontre ses regards, plus perçans mille fois
Que les flèches de son carquois,

81698

Il s'en va languissant et meurt de la piquûre ;
A moins qu'une Emilie, agréant en pitié
Les tourments secrets qu'il endure,
Avec le baume d'Amitié
Ne cicatrise sa blessure.

On prétend que cette Déesse prodigue les richesses à ses adorateurs, qu'elle les accompagne dans leurs voyages, et qu'elle dispose en leur faveur des suffrages du peuple, et des lauriers de la Victoire (1). Quelquefois elle assiste aux conseils des Rois. Plus souvent, errante sur les côteaux ou dans les vallées, elle multiplie les troupeaux ou les frappe de stérilité. C'est pour cette raison que les Athéniens lui présentoient des gâteaux, sur lesquels etoit empreinte la figure d'un bœuf ou d'un bélier. Au milieu des carrefours, où

(1) Hésiode.

sa statue étoit placée, ils lui servoient, tous les mois, un soupé que les pauvres mangeoient en son honneur.

Quelquefois on lui offroit une HÉCATOMBE, ou le sacrifice de CENT taureaux. De là, suivant quelques-uns, lui vient le nom d'HÉCATE (1). D'autres veulent qu'il lui soit donné, parce qu'elle retenoit cent ans sur les rives du Styx, les Ombres des morts privés de sépulture.

A Rome, on lui sacrifioit, pendant la nuit des chiens dont les hurlements plaintifs écartoient, disoit-on, les esprits malfaisants. Aussi les Romains l'appeloient-ils CANICIDE.

Les habitants de l'Achaïe ensanglantèrent long-temps ses autels, pour expier le prétendu crime du jeune Ménalippe et de Cométho (2).

(1) Du mot grec *Ecaton*, cent.
(2) Pausanias, Liv. 3.

Ce couple qui s'adoroit,
Au temple se rencontroit
Pour se compter son martyre.
Mais on crut qu'il avoit fait
Un peu plus que se le dire;

Et là-dessus, voilà toutes les consciences alarmées. Par quel sacrifice expiatoire appaisera-t-on la Déesse outragée ? Le plus atroce est celui que le Fanatisme doit choisir. En effet, les Prêtres vont, chaque année, arracher des bras paternels un jeune adolescent et une vierge innocente, pour les traîner aux autels de la terrible Hécate; et les égorgeant avec le fer sacré, ils punissent ces infortunés d'un crime dont ils ne sçauroient pas même devenir coupables.

Hécate préside aux mystères de la magie. Les Sorciers, ou ceux qui croient l'être, vont furtivement, au milieu de la

nuit, se baigner dans un fleuve sur le rivage duquel ils creusent une fosse profonde. Là, revêtus d'un long manteau couleur d'azur, ils immolent une brebis noire, brûlent la victime, et présentent du miel pour appaiser la Déesse redoutable, qu'ils appellent sept fois à grands cris. Alors, si le silence religieux du sacrifice n'a été troublé par aucun bruit profane, du fond de la fosse s'élèvent des HÉCATÉES, espèce de fantômes qui prédisent à volonté, suivant les circonstances et les personnes, par exemple :

Aux Veuves de jeunes époux,
Des Pénélopes aux jaloux,
A la Nymphe des équipages,
A la Grisette des atours,
A la Princesse des hommages
A la Bergère des amours;
Au Sage une verte prairie,

Des saules au bord d'un ruisseau,
Un toit de chaume et de roseau
Habité par une Emilie;
Des baisers donnés et rendus
Avec une égale tendresse,
Des enfants pour toute richesse,
Pour toute grandeur, des vertus;
Chaque année, amitié nouvelle;
Chaque mois, amour plus fidelle;
Chaque nuit, un plaisir parfait;
Chaque jour, au moins un bienfait;
Chaque soir, une rêverie;
Chaque matin, une folie;
Et, chaque instant, le vrai bonheur
Dans la simplicité du cœur
Et l'innocence de la vie.

LETTRE LXVIII.

VOICI le tribunal incorruptible qui ne juge jamais les actions par les hommes, mais toujours les hommes par leurs actions.

Ici la loi n'a point de commentaire :
Les grands et les petits voleurs,
Sans huissiers et sans procureurs,
Ne peuvent embrouiller ni traîner leur affaire.
Point de Solliciteur, point d'argent, point d'ami;
Point d'Orateur à brillante faconde;
Point d'épices de Juge.... Aussi,
Que de gens ont gagné leur cause en l'autre monde,
Qui la perdent en celui-ci!

Les trois Juges qui composent ce tribu-

nal, sont Minos, Eacus et Rhadamante. Eacus juge les peuples d'Europe, Rhadamante ceux de l'Asie (1), et Minos, Président du tribunal, discute et concilie leurs opinions. Pour vous les peindre tous trois tels qu'ils sont, je vais vous dire ce qu'ils ont fait, et vous le dire en leur présence. Que de Magistrats redouteroient un pareil hommage !

Sur les rives de la Phénicie, régnoit jadis le bon prince Agénor, fils de Neptune et de Lybie. Il n'avoit que deux enfants, Europe et Cadmus. Angélo, fille de Junon, avoit dérobé un petit pot du fard de sa mere pour le donner à la jeune Europe. Celle-ci, par l'usage de ce fard divin, avoit parsemé son teint d'une blan-

(1) Il est vraisemblable que, depuis longtemps leur jurisdiction s'est étendue en Afrique et en Amérique.

cheur d'autant plus précieuse, qu'elle est plus rare dans ces brûlantes contrées. Comme sa fraîcheur étoit à l'épreuve du soleil, elle se promenoit sans voile sur le bord de la mer, et cueilloit des fleurs avec ses compagnes. Jupiter, qui se trouve par-tout, ne manqua pas de se trouver là. Il vit Europe, l'admira, l'aima :

Et voulant faire sa conquête,
Ne croyez pas qu'il l'entreprit
Sous les traits d'un homme d'esprit.
Beauté vaut mieux qu'esprit près d'une jeune tête.
Jupin, expert dans l'art de séduire les cœurs,
Prit, comme les trois quarts de nos adorateurs,
La forme d'une belle Bête.

Europe apperçoit sur le rivage un taureau d'une blancheur éblouissante ; elle accourt avec ses compagnes. L'animal caressant plie les genoux, se couche, mange

dans la main, et se laisse couronner de fleurs.

Ainsi l'amant qui médite
De tyranniser un cœur,
Prend la main avec douceur,
Puis la baise avec ardeur;
Puis, la reposant bien vîte,
Feint de trouver son bonheur
Au dessus de son mérite,
Et rougit.... Ah! l'hypocrite!

Les compagnes d'Europe essayent tour-à-tour de monter sur la croupe du taureau. Il se prête à leurs jeux, et semble s'enorgueillir de ce doux fardeau. Enfin la timide Europe, enhardie par leur exemple, s'assied sur l'animal docile. Soudain il se redresse en bondissant, et s'élance dans la mer. Europe, d'une main, tient une de ses cornes, de l'autre elle implore vainement le secours de ses compagnes.

Ses yeux obscurcis par les larmes n'apperçoivent déjà plus le rivage. Sa voix entrecoupée de sanglots se perd dans les airs ; son voile et ses cheveux en désordre, flottent au gré des vents.

Les Tritons et les Néréides,
Sillonnant les plaines liquides,
Nageoient en foule aux pieds de cet objet charmant.
Les jeunes frères du Zéphire
Autour d'elle à l'envi murmuroient doucement,
Comme s'ils avoient eû quelque chose à lui dire.
Amphitrite la vit, et craignit un moment
De voir usurper son empire.

Environné de ce nombreux cortége, Europe aborde à l'île de Crète. Là son ravisseur disparoît, et la belle affligée se trouve dans les bras d'un consolateur qui lui dit :

» Vous voyez le coupable. Ah ! faites-en justice;
» A subir son arrêt d'avance il est soumis.
» J'ai fait couler vos pleurs : quel que soit mon
supplice,
» Je l'aurai mérité. Prononcez ; j'obéis. »

Europe indécise consulta l'Amour, qui, suivant l'usage, ayant commué la peine en plaisir, la rendit mere de Minos et de Rhadamante.

Minos trouva les mœurs des Crétois aussi sauvages que les déserts qu'ils habitoient. Il leur enseigna l'art de l'agriculture, et joignit à ce bienfait le plus beau présent qu'un homme puisse faire à ses semblables :

Trop heureux le mortel, qui trace de ses mains
Les loix dont la Sagesse enchaîne les humains !
Tout s'anime à sa voix. Le monde, en sa pré-
sence,
Semble se réveiller du sommeil de l'enfance.

Il a parlé; déjà le désordre n'est plus.
Le Génie à ses pieds étouffe l'ignorance,
L'âge présent lui doit la paix et l'innocence;
Et la postérité lui devra ses vertus.

Minos eut ce bonheur et cette gloire en partage. Cependant les Crétois lui refusèrent long-temps la royauté. Enfin, pour confondre ses envieux, il déclara qu'il étoit fils de Jupiter; et pour le prouver, il prédit qu'il alloit paroître sur le rivage une victime qu'il fit serment d'immoler à Neptune. Il parloit encore, lorsqu'on vit approcher un taureau d'une blancheur éclatante; et ce prodige lui fit décerner la couronne. Mais le nouveau roi, prenant avec le sceptre l'esprit de son état, garda le taureau qu'il avoit promis à Neptune, et lui en sacrifia un de moindre valeur. Hélas!

Tous ces sages si grands aux yeux de l'avenir,
Vus de près, sont ce que nous sommes.

Si leurs vertus nous font oublier qu'ils sont
hommes,
Leurs foiblesses bientôt nous en font souvenir.
Mais quand leurs ennemis, ardents à les confondre,
De la malignité sur eux lancent les traits,
Voici ce qu'ils ont à répondre :
« Faites ce que je dis, et non ce que je fais ».

Minos fut cruellement puni de ce moment d'oubli. Neptune irrité remplit sa maison de troubles et d'incestes. Pasiphaë, son épouse, devint mere du *Minotaure*, qui fut, dit on, moitié homme, moitié taureau. Ce monstre, fruit d'un infâme adultère, fut enfermé dans le labyrinthe const[illegible] par l'ingénieux Dédale. C'est-là qu'il dévoroit les malheureux égarés dans les détours de sa sombre demeure.

Androgée, fils de Minos, périt victime de la jalousie des Athéniens, et ce père

infortuné ne vengea sa mort qu'après une guerre longue et sanglante.

Phédre et Ariane, ses filles, devinrent l'une et l'autre victimes des fureurs de l'Amour (1). Ariane fut abandonnée par Thésée sur les rochers déserts de l'île de Naxos; et Phédre, brûlant d'une flamme criminelle pour le vertueux Hyppolite, s'empoisonna pour abréger des jours que la honte et les remords lui rendoient insupportables.

Rhadamante, frere de Minos, porta en Lycie les loix que ce Prince avoit établies dans la Crète. Il se rendit célèbre par son équité et sa frugalité. Ces deux vertus, qui paroissent d'abord assez étrangères l'une à l'autre, sont cependant inséparables.

La Justice a toujours été
D'accord avec la Tempérance.

---

(1) Voyez la 3e. partie, Lettre 39e.

Pourquoi Bacchus, qui dit si bien la vérité,
Ne peut-il de Thémis gagner la confiance?
C'est que sa main n'a pas assez de fermeté
Pour tenir juste la balance.

Eacus, collégue de Minos et de Rhadamante, dut le jour aux amours de Jupiter et d'Egine, fille d'Asope. Comme Junon, de concert avec le pere, éloignoit, par une vigilance continuelle, le dénouement de cette aventure; Jupiter, pour ménager ses moments, changea Asope en fleuve, et transporta sa fille dans l'île de Délos. Là, seule avec l'objet de sa tendresse, Egine vouloit s'en tenir aux épanchements amoureux et aux extases sentimentales, dont elle avoit acquis la théorie dans les romans de ce temps-là. Tout-à-coup, au moment le plus tendre de cette ivresse Platonique, son amant disparoît; une flamme pétillante tourbillonne à ses pieds,

pieds, s'élance sur son sein, l'environne et la pénétre d'une ardeur inconnue. Ses soupirs brûlants, ses caresses expirantes rappellent son amant; mais il étoit caché sous cette flamme mystérieuse; et lorsque la Nymphe éperdue revit la lumière, elle étoit mere d'Eacus.

Ce prince donna le nom de sa mere à l'île qui l'avoit vû naître, et gouverna ses habitants comme un bon pere gouverne sa famille.

Cependant la vengeance couvoit dans le cœur de Junon;

Car, chez le sexe masculin,
De la Vengeance impatiente
L'ardeur s'évapore et s'éteint;
Mais, au fond d'un cœur féminin,
La Rancune est un vieux levain:
Plus il s'aigrit, plus il fermente.

Junon, après un demi-siécle, plus irritée

que le premier jour, empoisonna toutes les fontaines de l'île d'Egine, et vengea son affront sur les sujets innocents du fils de la femme que Jupiter avoit séduite.

Il est donc vrai que, *de tous temps*,
Les petits ont pâti des sottises des grands ! (1)

Eacus, environné de ses sujets expirants, supplia son pere de lui ôter la vie et de la rendre à son peuple. En lui adressant cette prière, il se tenoit appuyé sur le tronc caverneux d'un chêne antique, habité par une nombreuse fourmillière. Soudain chaque fourmi prend la forme et la figure humaine ; et le bon Eacus se retrouve au milieu de ses enfants, auxquels, depuis ce prodige, on donna le nom de MYRMIDONS (2). La sagesse et l'équité

(1) Lafontaine.
(2) Du mot grec *Murmax*, fourmi.

avec lesquelles il les gouverna jusqu'à sa mort, lui méritèrent l'honneur de tenir ici la balance, qui pese éternellement le vice et la vertu.

Tels sont, Emilie, les trois Juges qui décideront un jour de votre sort et du mien. Quand nous nous présenterons ensemble devant leur tribunal, je leur dirai d'un ton et d'un air contrit :

« Des coupables mortels pour tourmenter les
ames,
» Vous les mettez, dit-on, pendant l'éternité,
» En tête-à-tête avec leurs femmes.
» Ah ! redoublez pour moi cette sévérité :
» Rendez-moi, je vous en supplie,
» Inséparable d'Emilie.
» Hélas ! je l'ai bien mérité ! »

LETTRE LXIX.

En sortant du tribunal des Enfers, quel objet fixe votre attention ? Ce sont sans doute ces Ombres, qui vont y comparoître. Vous souriez ? Ne seroit-ce pas de la figure de celui qui les guide ? .... Eh ! précisément...., c'est lui-même ! c'est Mercure que nous n'avons encore pu trouver ni dans le ciel, ni sur la terre, tant il a d'occupations ! Profitons de la rencontre ; nous y sommes tous deux intéressés :

Si nous nous quittions pour long-temps ;
Ce Messager nous serviroit peut-être.
Or, avant d'employer les gens,
On est charmé de les connoître.

Mercure dut le jour aux amours de

Jupiter et de MAÏA, en l'honneur de laquelle le mois de Mai lui fut consacré. Il nâquit en Arcadie sur le mont Cyllène.

Le jeune fils de Maïa, doué d'une intelligence subtile et d'une discrétion impénétrable, devint le Négociateur et le Messager du ciel, de la terre, de la mer et des enfers. Jupiter, pour accélérer ses opérations, lui attacha des aîles à la tête et aux talons. Il eût dû, ce me semble, en ajouter aux mains, puisque Mercure est aussi le Patron des voleurs. Cette dernière dignité ne fut point le fruit de l'intrigue; il ne la dut qu'à ses talents naturels. Le jour même de sa naissance, il lutta avec Cupidon, d'un croc-en-jambe l'étendit par terre et lui vola son carquois. Au moment où tous les Dieux le complimentoient sur sa victoire, il escamota le trident de Neptune, l'épée de Mars, les tenailles de

Vulcain, la ceinture de Vénus; et tandis que Jupiter rioit de ces larcins, il lui déroba son sceptre : il eût même enlevé sa foudre; mais en la touchant, le fripon se brûla les doigts. Cette mal-adresse le trahit et le fit exiler sur la terre.

En arrivant dans ce séjour,
Il endoctrina tour-à-tour
Nos bons aïeux et leurs compagnes.
L'exil d'un homme de la Cour
Est un fléau pour les campagnes.

Apollon, exilé dans le même temps, gardoit les bœufs du bon roi Admette. Mercure, devenu pasteur comme lui, crut devoir s'approprier un troupeau à peu de frais. Dans ce dessein, il profita du moment où, dans un tendre délire, Apollon célébroit sur la flûte ses amours pastorales. Le temps d'une cadence et d'une tenue lui

suffit pour détourner et cacher les bœufs au fond d'un bois. Apollon, s'appercevant enfin du vol, veut poursuivre le voleur, saisit son arc et ses traits; mais ils lui échappent, et disparoissent ainsi que le troupeau.

Ces larcins n'avoient eû pour témoin que le vieux berger Battus. Mercure, pour payer sa discrétion, lui donna la plus belle vache du troupeau volé; car, dès ce temslà, les grands voleurs soudoyoient les petits. Un moment après, le Dieu, reparoissant sous la figure d'Admette, demande à Battus des nouvelles de son troupeau, et lui offre deux vaches pour récompense. Battus, calculant comme les Négociateurs, vend son secret le double de son silence. Soudain, Mercure irrité reprend sa première forme, et change l'indiscret en pierre-de-touche.

Par elle, de l'or vrai l'on distingue le faux.
Si, pour les cœurs, comme pour les métaux,
Elle avoit ce rare avantage,
Dans tous ces procédés d'usage,
Dans la solide intimité
De deux Vestales de même âge;
Dans le désir pressant qu'on a de rendre hommage
A la supériorité
Des talens d'un rival dont on est enchanté;
Dans l'éblouissant étalage
Des propos fugitifs dont la rapidité
Forme en courant l'esprit de la société,
Ainsi que les vapeurs composent un nuage;
Dans l'oubli de l'argent que l'on nous a prêté;
Dans l'offre qu'on nous fait d'en prêter davantage,
Et dans la part qu'on prend à notre adversité;
Qu'elle découvriroit d'or faux et d'alliage!

Cependant Apollon, ayant découvert l'auteur du vol, ce brigandage fit d'abord

beaucoup d'éclat ; puis se termina, comme entre les Puissances, par des compliments et des présents de part et d'autre. Apollon reçut de Mercure une écaille de tortue, dans l'intérieur de laquelle il avoit tendu quatre cordes, auxquelles le Dieu des arts en ajouta trois. C'est ainsi que la lyre fut inventée par le fils de Maïa, et perfectionnée par le fils de Latone. Mercure reçut d'Apollon une baguette de coudrier qui avoit la vertu de concilier tous les êtres divisés par la haine. Mercure, pour éprouver le pouvoir de ce talisman, le jetta entre deux serpents qui se battoient. Soudain ils se réunirent autour de la baguette, y demeurèrent entrelacés, et formèrent ainsi le Caducée, principal attribut de Mercure.

On prétend que le Caducée avoit la propriété d'assoupir, et même de pétrifier ceux à qui Mercure le présentoit.

Ah! de nos jours, combien d'auteurs
Au style aride, à la plume glacée,
En présentant leurs œuvres aux lecteurs,
Leur présentent le caducée!

La vie pastorale de Mercure le fit adorer comme Dieu des Bergers. Ils le représentoient portant un jeune bélier, et le plaçoient devant leur porte, ayant à ses pieds un coq, symbole de la vigilance. Ils se persuadoient que les voleurs, par crainte ou par égard pour leur Patron, respecteroient l'asile confié à sa garde.

Peu satisfait de ces honneurs champêtres, Mercure entreprit une plus brillante carrière. Il parcourut les grandes villes, et s'établissant au milieu des places publiques, il y exerça l'art de l'éloquence. Les Rhéteurs et les Charlatans se mirent sous sa protection. Ils le représentoient avec des chaînes d'or, qui sortoient de ses

lèvres, et captivoient les assistants par les oreilles.

Le fils de Latone rivalisoit à la tribune avec le fils de Maïa. Le genre du premier étoit plus noble; celui du second plus séduisant. On applaudissoit aux préceptes de l'un; on suivoit les maximes de l'autre;

Et voilà pour quelles raisons,
Le Dieu des Arts, et le Dieu des Larrons
De l'Eloquence ont partagé l'empire.
Mais en parlant plus bas d'un ton,
Mercure, dans l'art de bien dire,
En sait, je crois, plus qu'Apollon.
Celui-ci tourmenté du démon qui l'inspire,
Trouble, entraîne, ravit ses nombreux auditeurs.
L'autre, avec un mot, un sourire,
Persuade, amollit les cœurs,
Et, comme un aimant, les attire.
L'Innocence attentive à son début flatteur,
Ivre de ce qu'il dit, dans ses yeux cherche à lire

Ce qu'il ne dira pas, par crainte ou par pudeur;
Et se trouve en sortant de ce tendre délire,
Entre les bras de l'Orateur.

Mercure jouit quelque temps de ces triomphes; mais il étoit dans son caractère de vouloir joindre l'utile à l'agréable. Pour y parvenir, il se mit dans le Commerce, et composa, entre la Fraude et la Bonne-Foi un traité mixte, que tous les Agioteurs apprirent par cœur comme ouvrage élémentaire.

En quatre mots, voici comment
De la fortune il indique la route :
Il commence à l'atermoiement,
Et finit à la banqueroute.

Bientôt tous les Marchands, édifiés de sa morale, le représentèrent et l'adorèrent tenant d'une main le caducée, de l'autre une bourse pleine. Pour prix de

la protection qu'il leur accorda, ils lui promirent d'abord tout l'encens de l'univers, dont ils lui offrirent un centième par arrangement.

Cependant l'absence de Mercure faisoit un vide considérable à la cour céleste.

Depuis son exil, les Amours
Dans le ciel sembloient se morfondre.
Mars et Vénus restoient huit jours
Sans s'écrire et sans se répondre.
Les femmes, les maris n'osoient
Entamer la moindre aventure;
Et l'un à l'autre se disoient:
Mais quand reviendra donc Mercure?

Enfin Jupin le rappella
Pour un message: « Eh! le voilà!
» Est-ce bien lui? qu'il est aimable »!
Soudain on l'embrasse, on l'accable
De baisers et de billets doux:
« Mon frère, c'est un rendez-vous.

» Mon cher ami, c'est une lettre,
» Mon cousin, ce sont des bijoux;
» C'est un portrait qu'il faut remettre.
» Ceci, c'est un petit Roman
» Dont j'ai promis un exemplaire.
» Ceci, c'est un préliminaire
» Pour amener un dénouement.
» Mon cher ami, chez un beau-père
» Tu devrois bien me présenter.
» Tu devrois me faire inviter
» A dîner chez une grand'mère.
» Tu devrois endormir Junon.
» Tu devrois, lorsqu'à la sourdine
» Je souperai chez Proserpine,
» Lire la Gazette à Pluton.
» Tu devrois auprès d'Amphitrite,
» Quand son mari sera..... — Suffit.
» -- Tu devrois chez Minerve... Eh vîte!
» Donnez-moi vos paquets. » Il dit
Et vole aux enfers, sur la terre,
Au fond des bois, au sein des eaux,
A Gnide, à Paphos, à Cythère,

Dans les Palais, dans les Hameaux,
Aux bains, aux tables, aux toilettes;
Il fait tant enfin que l'Amour,
Par-tout, avant la fin du jour,
Avoit trois fois payé ses dettes.

L'aisance avec laquelle Mercure s'acquittoit de ses missions les plus épineuses, lui donnoit une certaine grace dont Vénus eut peine à se défendre. On prétend même que dans une affaire importante, cette Déesse l'ayant choisi pour négociateur, mit tant d'intimité dans la négociation, qu'au bout de neuf mois, le résultat de leurs conférences fut un petit frère de l'Amour, auquel on donna le nom d'Hermaphrodite (1). Cet enfant réunissoit les talents de son pere et les gra-

(1) Mercure est surnommé Hermès, et Vénus Aphrodite. Hermaphrodite signifie donc, fils d'Hermès et d'Aphrodite.

ces de sa mère. Dès sa jeunesse, il cultiva les sciences, et voyagea pour s'instruire. Fatigué de ses courses lointaines, il se baignoit un jour dans une fontaine située au fond d'un riant bocage de l'Asie. La jeune Salmacis le vit et l'aima; car le voir c'étoit l'aimer.

Soudain à ses regards prodiguant ses trésors,
Elle veut lui prouver sa flamme;
Mais Hermaphrodite est un corps
Où l'Amour n'a pas mis une ame.

Il conjure les Dieux de le délivrer des embrassements de son amante; elle les supplie de la rendre inséparable de ce qu'elle adore. Sa prière plus juste est exaucée : bientôt leurs deux corps n'en forment plus qu'un d'une beauté parfaite, mais d'un sexe un peu équivoque.

Leurs charmes douteux réunis

D'Amour excitent la surprise.
Le Berger enflammé croit brûler pour Cypris ;
La Bergère pour Adonis,
Et rougissent de leur méprise.

Cette beauté ambigue prit le nom d'ANDROGUNE (1), et fit mille conquêtes de part et d'autre. Mercure, chargé sans cesse pour elle ou pour lui de messages contradictoires, y renonça pour vaquer à ses nombreuses occupations.

Elles varioient à chaque instant, et son nom varioit avec elles ; MERCURE, il présidoit au commerce ; HERMÈS, aux ambassades et aux négociations ; NOMIUS, aux loix du commerce, de la musique et de l'éloquence ; ARGORÆUS, aux places des marchés publics ; VIALIS, aux grands chemins, sur lesquels il étoit souvent repré-

(1) *Andros*, *Gunos*, homme et femme.

senté sous la forme d'une pierre carrée ; c'est de là que lui vient l'épithète de QUADRATUS. Le surnom de TRICEPS lui fut donné, parce qu'il exerce en même temps ses talents au ciél, sur la terre et dans les enfers.

Au ciel, il convoque le conseil des Dieux, dont il est l'Huissier et le Secrétaire. Il préside à leur banquet, et balaye leur réfectoire, ainsi que les principaux appartements du palais de Jupiter. Sur la terre, il dirige le génie des Marchands, des Voleurs, des Orateurs, des Plaideurs, des Vendeurs d'orviétan ; il protége et conseille les Pasteurs, les Amants, les Maîtresses, Femmes, Filles et Veuves de tout âge et de tout état. Aux enfers, il est l'Introducteur des ames. Il arrive précisément au dernier instant de l'agonie pour recevoir l'esprit du moribond, et le con-

duire, la baguette à la main, jusqu'à la barque de Caron, qui s'en charge pour une obole. Après un certain nombre de siécles, il ramène tour-à-tour les ames sur la terre, et les loge dans le corps des enfants que l'hymen va mettre au jour. Les Moralistes demandent depuis long-temps, comment il les introduit dans leur nouvelle demeure. Dès qu'ils auront reçu réponse, je vous en ferai part.

C'est sur cette transmigration des ames, qu'est fondé le systême de la Métempsycose, dont je vais vous entretenir après vous avoir parlé du culte et des attributs de Mercure.

On le représente jeune, leste et riant; presque toujours nud; quelquefois à moitié couvert d'un petit manteau. Sa tête et ses talons portent toujours des aîles. Il tient, suivant la circonstance, un cadu-

cée, une bourse, des chaînes d'or, une lyre ou une baguette; et l'on met à ses pieds un coq, une tortue ou un bélier.

Les Grecs et les Romains célébroient ses fêtes principalement au mois de mai. Ils adossoient souvent sa statue à celle de Minerve, et lui présentoient, comme Dieu de l'éloquence, les langues des victimes qu'ils immoloient à la Déesse.

Comme il paroît presque impossible que ce Dieu infatigable ait toujours pu vaquer seul à tant d'occupations différentes, on a prétendu qu'il y avoit eu plusieurs Mercures. Ciceron lui-même en compte jusqu'à cinq. Mais pourquoi refuser de croire chez les Dieux, ce que je vois sans cesse sur la terre?

Je sais quelqu'un qui, chaque jour,
Au Ciel adresse sa prière,
Cultive ensuite tour-à-tour

L'Amitié, les Arts et l'Amour;
De l'indigent visite la chaumière,
Du riche embellit le séjour;
Et quittant ses lambris pour un dais de verdure,
Seule, va contempler et sentir la Nature;
Qui prête à la société
Son esprit, ses graces brillantes,
Et court verser des larmes consolantes
Dans le sein de l'adversité;
Qui donne un prix aux moindres bagatelles;
Qui, sans mentir, embellit les nouvelles,
Qui flatte la laideur, sourit à la beauté,
Plaide pour les absents et pour la Vérité;
Qui lit, qui peint, qui chante, file,
Médite, brode et passe, avec légéreté,
De la philosophie à la frivolité,
Et de l'agréable à l'utile.

Comment, me direz-vous; cultiver, en un jour,
L'Amitié, la Nature, et les Arts et l'Amour,
L'Esprit, la Charité, la Vertu, la Folie?
C'est un prodige! -- Il est vrai; cependant
Pour y suffire, il est constant
Qu'il est et qu'il ne fut jamais qu'une Émilie.

LETTRE LXX.

VOULEZ-VOUS savoir, Emilie,
Pourquoi vous avez de beaux yeux,
Des traits nobles et gracieux,
Colorés par la modestie?
C'est que vous fûtes autrefois
Bon citoyen, bon fils, bon père, bonne femme;
Soumis aux Dieux, soumis aux Lois.
Pour en récompenser votre ame,
Le Destin l'a logée en ce charmant séjour;
Eclairé par l'esprit, embelli par l'Amour.

Mais si vous abusez de ce rare avantage;
Si vous n'adoucissez l'excès de vos rigueurs;
Craignez qu'un jour le Sort ne venge l'esclavage
Auquel vous soumettez nos cœurs.
En quittant ces attraits, vous deviendrez peut-être,

Durant vingt siècles tour-à-tour,
Singe ou Prédicateur, Pantin ou Petit-maître,
Sangsue ou Financier, Procureur ou Vautour.

Ce n'est pas tout : vous tourbillonnerez ensuite de planète en planète; vous irez vous épurer au centre brûlant du soleil; puis, après cet immense circuit, vous reviendrez au petit point où vous êtes, pour recommencer un autre voyage. D'après ce système, on a bien raison de dire que nous sommes des voyageurs dans cette vie; on pourroit même ajoûter, et dans l'autre.

Au reste, le principe le plus universel de la Métempsycose, c'est que nos ames, après nous avoir quittées, passent dans le corps des Êtres qui, par leurs inclinations, ont le plus de rapport avec notre caractère.

Aussi, lorsqu'autrefois je voyois mettre à mort
Le compagnon de saint Antoine,

Je m'écriois, en déplorant son sort:
Barbares, arrêtez! vous égorgez un Moine!

Les Indiens, les Perses et tous les Orientaux, se sont soumis à la Métempsycose, sans aucune restriction : ils ont consenti à ce que leur ame passât du corps d'un homme dans celui d'un animal, et de celui-ci dans un arbre ou une plante; parce que tout ce qui végète, vit, et que tout ce qui vit, doit avoir une ame. Ce système peut offrir quelquefois de tendres souvenirs et d'agréables images : assis près de vous à l'ombre d'un orme vénérable, je puis vous dire en style de Métempsycose :

Dans le corps caverneux de cet antique ormeau
Est renfermé l'esprit d'un Nestor du hameau.
Ces oiseaux qui, battant des aîles,
Se caressent sur ce rameau,
Ont été deux époux fidèles;

Ils furent moissonnés au printems de leurs jours;
Ils sont devenus Tourterelles
Et recommencent leurs amours.
Cette timide violette
Fut une Bergère discrette,
Qui, des Amants craignant la trahison,
Se cachoit dans la solitude;
Et par crainte ou par habitude,
Se cache encor sous le gazon.

Cette rose fraiche et vermeille
Fut une Belle du grand ton;
Son Amant étoit cette Abeille,
Et son Abbé ce Papillon.

Cet Aigle fut le Chantre d'Ilion;
Ce Cygne, celui d'Italie;
Cette Fauvette étoit Délie;
Ce Rossignol, Anacréon.

Telle étoit, dans le principe, la marche de la Métempsycose. Mais, quelques sié-

cles après, la Diète générale des Métempsycosistes décréta qu'à l'avenir la transmigration des ames ne se feroit plus que dans des corps HOMOGÈNES ; c'est-à-dire, de même nature. Cette opinion néanmoins fut toujours combattue par les zélés partisans de Pythagore.

Ce Philosophe fut le premier propagateur du système de la Métemsycose ; et il se souvenoit si bien de tous les corps que son ame avoit habités, qu'un jour ayant apperçu un antique bouclier suspendu à la voûte d'un temple, il s'écria : Voici le bouclier que je portois au siége de Troye, lorsque j'y combattis sous le nom d'Euphorbe.

Le systême de la Métempsycose a été conservé jusqu'à nos jours, dans toute son étendue, par une partie des peuples de l'Inde, et sur-tout par les Bramines,

qui, dit-on, entretiennent des hôpitaux pour tous les animaux malades, persuadés qu'en les secourant, ils soulagent peut-être leurs parents ou leurs amis. Cette folie, je l'avoue, me paroît si intéressante que, si je perdois ce que j'ai de plus cher, je me trouverois trop heureux peut-être de l'adopter.

Si j'avois le malheur de vous survivre un jour,
La consolation du reste de ma vie
Seroit d'aller recueillir, tour-à-tour,
Dans chaque objet les traits de mon Amie.

Je trouverois dans le cristal des eaux
La pureté de votre ame paisible,
Et dans la douceur des Agneaux
Celle de votre cœur sensible.

Le Chien me traceroit votre fidélité.
Je reconnoîtrois chez l'Abeille
Votre aimable industrie et votre activité.

Je reverrois votre beauté
Dans les trésors naissants de la rose vermeille;
Dans les baisers de l'oiseau de Vénus,
Votre flamme innocente et pure :
Ainsi vos charmes, vos vertus,
Me sembleroient épars dans toute la Nature.

LETTRE LXXI.

Qu'on s'égare à plaisir dans ce riant bocage !
Quel calme on y respire, en respirant le frais !
Sans doute le Bonheur, l'Innocence et la Paix,
En renonçant au monde, ont ici, pour jamais,
Fixé leur tranquille hermitage.
Nul souci, nul chagrin n'oseroit de ces bois
Troubler l'heureuse solitude ;
Et près de vous mon cœur, pour la première fois,
Soupire sans inquiétude.

Cependant une réflexion involontaire attiédit peu-à-peu le charme qu'inspire l'aspect de ces beaux lieux : cette verdure naît toujours, et ne meurt jamais ; ce jour, sans cesse à son aurore, ne décline jamais vers son couchant ; toujours le même Zé-

phir donne le même mouvement à ce même feuillage ; dans mille siécles, ces ondes éternellement paisibles réfléchiront les mêmes objets, et baigneront ce même rivage, où les mêmes Ombres viendront goûter le même repos. A l'aspect fatigant de cette monotone félicité, ne sentez-vous pas votre imaginatiou s'engourdir et votre cœur tomber en léthargie ?

Quoi ! si nous habitions ces lieux,
Nous nous verrions toujours ! toujours des mêmes yeux !
Nous n'éprouverions plus de craintes ni d'alarmes !
Tranquilles le matin et tranquilles le soir,
Nous ne verserions plus de larmes,
Et nous serions réduits à n'avoir plus d'espoir !
Quoi ! je ne serois plus grondé ! quoi ! mon amie
Il faudroit renoncer aux raccommodements !
Ah ! gardons-nous-en bien : le bonheur des amants

N'existe qu'autant qu'il varie.
L'hiver fait valoir le printemps;
L'azur du ciel plaît mieux parsemé de nuages;
Et qui n'a jamais vû d'orages,
N'a jamais joui du beau temps.

Voyez ces Ombres silencieuses errer paisiblement autour de nous. Elles goûtent sans émotion le plaisir d'être ensemble, et se réunissent ou se séparent avec la même sérénité. Ce bonheur me paroît plus digne d'admiration que d'envie. Si pourtant vous en voulez connoître la source, approchons de ce rivage parsemé de pavots, et suivez des yeux le cours insensible du Léthé. Ce fleuve promène lentement, avec ses ondes, l'insouciance des choses de la vie. C'est-là que les morts vertueux, en entrant dans l'ELYSÉE par cette porte d'ivoire, boivent à longs traits l'oubli des peines et des plai-

sirs qui ont rempli leur courte existence. Les malheureux ! Puisqu'ils recourent à ce fatal rémède, ils n'ont donc jamais aimé !

Quand on a connu la douceur
Et le charme de la tendresse,
Comment peut-on renoncer au bonheur
De s'en entretenir et d'y rêver sans cesse !
Ah ! mieux que les eaux du Léthé,
De nos jeunes amours la tendre rêverie
Eteint le souvenir des peines de la vie,
En ranimant celui de la félicité.

Croyez-moi, mon amie ; évitons cette onde fatale, sauvons-nous par la porte d'ivoire, et retournons bien vite sur la terre avant l'heure où la nuit pourroit nous y surprendre. Ici, elle ne déplie jamais ses voiles, et c'est encore un de mes griefs contre ce séjour bienheureux :

Elysée, asile où le Sage,
Vainqueur du Temps et de la Mort,

Goûte à jamais les délices du port,
Après avoir long-temps lutté contre l'orage;
Chez vous jamais la nuit ne remplace le jour;
Quel moment vos héros donnent-ils à l'Amour?
Sous ces ombrages frais ils discutent sans cesse
Sur la raison, sur la sagesse,
Sur les vrais plaisirs, les vrais biens;
Et dans ces éternels et graves entretiens,
Pas un seul mot de la tendresse!
A quoi donc songent-ils!... O champs Elysiens!
Notre félicité n'est qu'une ombre légère;
Votre bonheur est un bonheur sans fin,
Et la raison veut que je le préfère;
Mais pour en bien jouir j'ai l'esprit trop mondain;
Et je vais m'arranger avec mon médecin,
Pour qu'il me laisse encor cinquante ans sur la terre.

ÉPILOGUE.

Lorsqu'assis sur les bords de la Seine sanglante,
J'ébauchois ces légers tableaux ;
Souvent j'ai senti les pinceaux
S'échapper de ma main tremblante.
Avec tous mes amis je me sentois mourir ;
Le ciel avoit au meurtre abandonné la terre.
A l'aspect des bourreaux le jour sembloit pâlir,
Et la vapeur du sang rougissoit l'atmosphère.

Courbés sous la douleur, marchant à pas pesans,
Quelquefois j'élevois mes regards languissants
Vers ces sombres cachots où l'Amour, le Génie,
Et les Vertus et les Talents
Epuisoient à longs traits la coupe de la vie.
Je ressentois les maux de tant de malheureux ;
Et, me félicitant d'expirer avec eux,
Au pied de leurs cyprès je déposai ma lyre.

Mais quand j'appris que la Beauté,
Que l'Innocence, au sein de la captivité,
Pour charmer leurs ennuis avoient daigné me lire,
Je m'écriai plein d'un nouveau délire :
« Êtres intéressants, si j'ai tari vos pleurs,
» Si mes accents ont pu suspendre vos douleurs,
» Si même, un seul instant, ils vous ont fait sourire,
» Jusqu'au dernier soupir pour vous je veux écrire.
» Ranimez mes esprits, grands Dieux;
» Et que votre bonté m'inspire
» Le langage qui parle au cœur des malheureux!

C'est ainsi, mon aimable amie,
Que ces foibles essais verront encor le jour:
J'écris pour les Vertus, les Graces et l'Amour,
En écrivant pour Emilie.

Fin de la cinquième Partie.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR
LA MYTHOLOGIE.

LETTRES A ÉMILIE, SUR LA MYTHOLOGIE.

PAR M. DE MOUSTIER.

TOME SIXIÈME.

Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant! TÉLEMAQUE, liv. II.

A PARIS,

AN VII.

A ÉMILIE.

Je vous écris ſous les yeux de ma mere,
Sous un ciel pur, ſous l'ombrage enchanteur
De la forêt profonde & ſolitaire;
Vous ſeule ici manquez à mon bonheur.

Je plains ces Dieux dont je trace l'image.
Quoiqu'immortels, point ne voudrois contr'eux
Changer mon ſort : la vie eſt un paſſage;
Mais, en paſſant, ici je ſuis heureux.

Plaiſirs brillants ne me ſont nulle envie.
Peu de richeſſe & de luxe encor moins,
Paix & travail, voila toute ma vie,
Qui coule & fuit ſans trouble & ſans témoins.

Quoique l'Automne ait vuidé ſa corbeille,
Quoiqu'à Paris tout ſemble m'inviter;
Depuis qu'aux champs la Nature ſommeille,
Ma mere eſt là; je ne puis la quitter.

Eh! qu'oppofer à ce nœud plein de charmes,
Quand, m'embraffant avec un doux tranfport,
Elle me dit, les yeux remplis de larmes:
» Tu pars, mon fils! te reverrai-je encor?

» Si ton amour, fur mon hiver moins fombre,
» Fait luire encore un rayon de printems,
» De mes beaux jours pourquoi borner le nombre?
» Refte! .... Demain fera-t-il encor temps! «

-- » Moi te quitter! .... Non, ma mere; j'oublie
» Mufes, beaux arts, plaifirs & tout Paris,
» Tout.... Mais; hélas! mais ma chere Émilie
» Qui m'attendoit! .,. Écrivons «; & j'écris.

Ainfi le fils qui vous devra la vie,
Vous confacrant fes foins & fes beaux jours,
Oublira tout, excepté fon amie,
Qui grondera, mais l'aimera toujours.

LETTRES
A ÉMILIE,
SUR LA MYTHOLOGIE.

LETTRE LXXII.

L'Océan, fils du Ciel et de Vesta, épousa Thétis, sa sœur, dont il eut trois mille enfants (1). Vous voyez, Émilie, qu'à cette époque le liquide empire ne manquoit pas d'héritiers. Cependant, soit que le Souverain des ondes trouvât le partage difficile à faire entre tant de pré-

(1) Hésiode.

tendants, soit qu'en bon pere, il voulût épargner à ses enfants les chagrins inséparables de la royauté, il résolut de céder ses vastes états à Neptune, fils de Saturne, son frere.

A cette nouvelle, ses nombreux enfants s'allarmerent plus ou moins, suivant leur dégré de sagesse ou d'ambition. Mais l'Océan les ayant convoqués dans son palais de crystal, orné de perles et de corail, prit en main son trident, s'assit sur sa conque royale, et leur dit d'un ton affectueux et paternel :

» Mes chers enfants, ce n'est rien que la vie,
» Et la grandeur et l'immortalité.
» Il n'est de biens vraiment dignes d'envie
» Que l'innocence et la tranquillité.
» Or l'innocence avec l'autorité,
» La paix du cœur avec la royauté,
» N'ont pu jamais aller de compagnie.

» Vous êtes tous unis, vous vous chérissez tous ;
» Ce bien vaut mieux qu'un diadême.
» Demain, mes fils, s'il falloit entre vous
» Partager l'empire suprême ;
» Adieu l'amitié, le repos,
» Et cette confiance, et ces aveux sincères,
» Et ces rapports de goûts, de plaisirs, de travaux,
» Qui rendent, tous les jours, nos plaisirs si nouveaux
» Et nos heures si passagères !
» Dès que vous aurez des rivaux,
» Vous cesserez d'avoir des freres.

» Ne quittez point ce bien pour l'éclat mensonger
» D'un bonheur aparent qui n'est rien en lui-meme;
„ Quand on est aimé, quand on aime,
» On ne peut que perdre à changer.

» Retournez, croyez-moi, dans vos grottes profondes.
» Là sous l'ombre des bois, ou le long des côteaux,
» Des fleuves dirigez les ondes ;
» Ou faites sous les fleurs serpenter les ruisseaux.
» Le dieu d'un lac paisible ou d'une source pure
» Est cent fois plus heureux au fond de ses roseaux,

» Étendu sur son lit de mousse et de verdure,
» Que le Dieu souverain de l'empire des flots.

» Vous vous rencontrerez dans vos courses tranquilles.
» Ensemble vous féconderez
» La culture des champs, le commerce des villes.
» Utiles sans orgueil, en tous lieux désirés,
» Et faisant circuler le bonheur sur la terre,
» Heureux de vos bienfaits, mes fils, vous reviendrez
» Vous réunir à votre pere.

» Et vous qui prétendez à votre aimable loi
» Soumettre tout ce qui respire;
» Pour régner sur les cœurs, mes filles, croyez-moi,
» Renoncez à tout autre empire.
» Il y va de votre bonheur,
» Et même un peu de votre honneur:
» Car, comment pourriez-vous vous flatter qu'on vous aime,
» Si sur vous la couronne attire tous les vœux?
» Et comment peut-on être heureux,
» Quand on n'est jamais sûr d'être aimé pour soi-même?

» Voilà pourtant le sort des Princes et des Dieux !
» Je prétens vous soustraire à ce malheur extrême.
» Le véritable amour n'est point ambitieux,
» Un bon époux, sans diadême,
» Vous respectera moins, mais vous aimera mieux. »

Il dit : soudain sur les rives de l'onde,
A l'ombre des forêts, dans les antres déserts,
Les fortunés enfants du Souverain des mers,
Savourant leur bonheur dans une paix profonde,
D'amour et d'amitié remplirent l'univers.
Heureux siecle, qui vis trois mille heureux au monde !

De ces temps de félicité
Nous avons tout perdu, jusques à la mémoire.
Nos aïeux ont transmis à la postérité
Les monuments pompeux de leur chetive gloire,
Et les récits ensanglantés
De ces illustres cruautés
Que l'orgueil decora du nom de la victoire ;
Et dans tout ce cahos de crimes, de grandeur,
Et de foiblesse et de puissance,
Pas un vestige d'innocence,
Pas un souvenir de bonheur !

L'Ocean, après son abdication, conserva, ainsi que Saturne, son frere, le titre de pere des dieux & des hommes, parce que l'eau est un des principes de l'existence animale, et que, sans elle, la vie cesse de circuler dans nos veines. A ce titre, tout ce qui végéte est soumis à son empire, et Flore, au printems, lui doit l'hommage de sa couronne.

Au reste, il existe entre le Dieu des mers et la Déesse des fleurs, une vieille amitié et même d'anciens intérêts de famille : Nérée, fils de l'Océan, ayant épouse sa sœur Doris, en eut cinquante filles, que Flore admit à sa cour. Les Nereïdes, sous le nom de Naïades, de Dryades et de Napées, furent chargées par la Déesse d'entretenir et de soigner les trésors de son empire. Les Naïades arroserent les fleurs naissantes avec leurs

urnes argentées ; les Dryades, aidées des Zéphyrs, conserverent la fraîcheur et l'ombre des bocages ; et les Napées, assises à l'ombre des saules, protégerent, contre les Aquilons, la verdure et l'émail des prairies.

O mon amie ! quand pourrai-je, sous les auspices de ces Nymphes, me fixer avec vous dans leur asyle champêtre ! Comme l'abeille thésaurise pour l'hiver le miel qu'elle recueille au printems, j'épargne peu-à-peu les fruits legers du travail de ma Muse, dans l'espoir de vous procurer un Élysée, et d'ajouter à notre automne quelques journées de l'age d'or.

Je veux un jour avoir une chaumiere
Dont un verger ombrage le contour,
Pour y passer la saison printaniere
Avec ma mie et ma Muse et l'Amour.

Le caveau frais, la cuisine petite,
Salle à manger de dix pieds de longueur,
Où les amis qui me rendront visite
Seront toujours mal traités de bon cœur.

Chambre à coucher pour moi, pour mon amie,
Toilette auprès, cabinet à côté
Pour le berceau d'une jeune Émilie;
Plus loin, un lit pour l'hospitalité.

Point de remise; et pour toute écurie,
L'humble réduit d'un âne et d'un ânon
Qui serviront de coursier à ma mie,
Et de Pégase au fils de la maison

Poulets, dindons et coqs grattant la terre,
De mon fumier disputeront le bien;
Et le chapon, heureux célibataire,
S'engraissera sans se mêler de rien.

La la couveuse, élevant sa famille
Avec tendresse, avec sévérité,
A quatorze ans fera rêver ma fille
Sur les devoirs de la maternité.

J'espère aussi loger en même gîte
Dame Génisse auprès de dom Pourceau.
Puisqu'il se plut avec un vieil hermite(1),
Il doit se plaire avec la jeune Io (2).

Dans le jardin, auprès du chévre-feuille,
Vigne, jasmin, pois, choux, rave, navet,
Laitue, œillet; je veux que l'on y cueille
Une salade en cueillant un bouquet.

Je voudrois bien encor qu'une onde pure
Dans mon verger suivît de longs détours.
L'eau sur ses bords invite la verdure,
Et la verdure invite les amours.

Point de fossés, point de murs: pour clôture
L'humble sureau, l'aulne ou le coudrier.
Que la bergère y détache la mûre,
Ou de noisette emplisse son panier.

---

(1) Saint Antoine.

(2) Io changée en vache par Junon. (Voyez la première Partie).

Avec du temps et de l'économie,
Je pairai tout, quoique poëte; mais,
La paix du cœur et l'emploi de la vie,
Plutus ni moi, ne les pairons jamais.

LETTRE LXXIII.

NEPTUNE, en prenant les rênes de l'empire des mers, fit hommage de sa couronne au dieu de l'Océan, qui, pour perpétuer sa suzeraineté, donna son nom à la plus vaste partie de ses anciens domaines.

Le nouveau roi étoit fils de Saturne. Celui ci, comme je vous l'ai dit, avoit contracté l'habitude de manger ses enfants au berceau. Heureusement Cybèle, son épouse, qui avoit adroitement substitué une pierre à Jupiter, son fils aîné, mit un cheval à la place de Neptune. Si la première méprise du bon Saturne est peu vraisemblable, la seconde est au moins contradictoire. En effet, le cheval n'existoit

pas encore à la naissance de Neptune, si, comme on l'assûre, il nâquit dans la suite d'un coup de son trident. Or, à quoi bon rendre ce Dieu plus jeune qu'un être auquel il a donné le jour ? Passe encore si c'étoit une Déesse. Ce qui seroit flatteur pour l'une, devient presque offensant pour l'autre. Il faut rajeunir l'Amour, et vieillir la Gloire.

C'est ainsi, pour flatter les Belles et les Dieux,
Qu'on étend ou restreint l'ordre des destinées :
Tous les jours sont des ans pour eux,
Et pour elles les ans à peine des journées.

Neptune, comme la plûpart des Princes, partagea sa vie oisive entre l'amour et l'ambition : comme eux, il trompa impunément les femmes, et ne put impunément tromper un roi. Jupiter, ayant découvert qu'il conspiroit contre lui, l'e-

xila du ciel avec Apollon et les autres conjurés.

Laomédon relevoit alors les murs de Troye. Comme les Dieux sçavent toujours le mieux ce qu'ils ont le moins appris, il se trouva que Neptune étoit un excellent architecte; et Laomédon le pria de rebâtir ses murailles. Durant ce travail, Apollon jouoit de la lyre pour animer les ouvriers et recréer les Princesses Troyennes qui, le fuseau à la main, venoient sur le rivage filer les vêtements de leurs époux. Cependant les pierres taillees par Neptune s'élevoient et se plaçoient d'elles-mêmes, tandis qu'Apollon chantoit, en s'accompagnant de sa lyre:

Embellissez ce bord tranquille,
Croissez, remparts majestueux.
Murs naissants, protégez l'asyle
D'un peuple aimable et vertueux.

Loin d'ici le trouble et la crainte :
Que le paisible voyageur
Ne quitte jamais cette enceinte
Sans avoir trouvé le bonheur.

Que dans ces ports l'heureux navire
Vienne chercher la sûreté.
Là règneront le doux Zéphyre,
Le calme et l'hospitalité.
Là les fiers habitants de l'onde
Viendront, après de longs travaux,
Echanger les tresors du monde
Pour l'amitié, pour le repos.

Sur cette enceinte foible encore,
Un jour en portant vos regards,
Vous direz : Tout ce que j'adore
Est renfermé dans ces remparts.
Portes, qu'une garde sevère
Ferme aux cœurs froids, durs et jaloux,
Ouvrez-vous à la voix d'un pere,
D'un fils, d'un ami, d'un époux.

Ressouviens-toi, Dieu de la guerre,
Que Vénus règne en ce séjour.
Sur ces bords éteins ton tonnerre,
Avant de paroître à sa cour;
Et si le prince de Cythère
Ose le rallumer un jour,
Épargne, en faveur de sa mere,
Ces murs protégés par l'Amour (1).

Laomédon, charmé des talens du chantre et de l'architecte, les combla d'éloges; il les fatigua même d'égards et d'attentions; mais il eut le malheur d'oublier le prix dont il étoit convenu avec eux, et comme ils prirent la liberté de le lui reprocher, le roi, qui ne permettoit pas que dans son royaume personne eût plus de mémoire que lui, leur enjoignit d'un

(1) Allusion au siége de Troye, dont je parlerai dans l'histoire des Héros de l'antiquité.

ton tres-persuasif de quitter à l'instant ses états.

Apollon, qui, en sa qualité de courtisan disgracié, avait perdu le pouvoir de faire le bien, mais non pas celui de faire le mal, infecta l'air d'une vapeur pestilencielle, tandis que Neptune inondoit les champs Troyens et suscitoit ùn monstre marin qui ravageoit cette malheureuse contrée. L'oracle consulté ordonna, pour appaiser les Dieux offensés, d'exposer, tous les ans, une jeune fille à la fureur du monstre. Bientôt le fort désigna, pour ce sacrifice, Hésione, fille de Laomédon. Heureusement Hercule, le modèle et la fleur de l'antique chevalerie, arriva précisément pour délivrer la Princesse; et Laomedon, qui l'avoit promise a son libérateur, trahit encore sa promesse. Ce parjure fut le dernier. Hercule, d'un coup

de massue, vengea les Dieux, les hommes et les femmes peut-être que Laomedon avoit trompés.

Je vous parlerai, quelque jour, de ce héros qui fut si grand par sa vertu; revenons à Neptune, qui ne le fut guere que par sa naissance.

Il essaya de se signaler en disputant à Minerve l'honneur de donner son nom à la ville d'Athènes. A peine de son trident eut-il frappé la terre, que soudain, l'œil ardent, le crin hérissé, la bouche écumante, le cheval s'elança du sein de Cybèle, en bondissant au son de la trompette guerrière.

Plus modeste dans ses bienfaits,
Minerve, préférant le bonheur à la gloire,
Fit naître l'olivier, symbole de la paix,
Et Minerve obtint la victoire.

C'est à cette occasion que Neptune fut

surnommé IPPIOS, cavalier. Tous ceux qui, pressant un cheval vigoureux ou dirigeant un char rapide, disputoient le prix dans la carrière Olympique, adressaient des prières et promettaient des offrandes à Neptune avant de tourner la borne fatale, sur laquelle s'élevoit la figure d'un mauvais génie qui épouvantoit les chevaux.

Mais dès que la force ou l'adresse
Avoit fait décerner le prix,
Le vaincu se croyoit libre de sa promesse;
Le vainqueur n'avoit rien promis.

Les Romains célébroient sa fête le premier jour du mois de Juillet, et lui consacroient le mois de Février, pendant lequel ils tâchoient de se rendre le Dieu favorable pour l'époque prochaine de la nouvelle navigation. Les libations qui, pour

pour les autres Dieux, étoient composées de vin, de lait et de miel, se faisoient, en l'honneur de Neptune, avec l'eau de la mer, des fleuves et des fontaines. On immoloit ordinairement un taureau blanc sur son autel ; mais quelle que fût la victime amenée dans son temple, les prêtres lui en présentoient toujours le fiel par analogie avec l'amertume de la mer. Ces cérémonies attiroient un concours prodigieux à Rome, et sur-tout à l'isthme de Corinthe, où il avoit un temple célèbre, dans lequel on lui avoit érigé une statue d'airain haute de sept coudées. Son culte étoit si universel, qu'en parcourant les rivages de la Grèce, de la Sicile et de l'Italie, on trouvoit dans les moindres hameaux un temple ou au moins un autel dédié au Dieu de la mer. Au reste, quelle que fût la pompe de ses fêtes, il

paroît qu'elles se célébroient à pied, car les chevaux lui étant consacrés, on les couronnoit alors de fleurs, et l'on eût cru commettre un sacrilège en les forcant au travail, tandis que l'on fêtoit le Dieu auquel ils devoient l'existence. Cette faveur s'étendoit même alors jusque sur les mulets, comme on accorda depuis aux bâtards des Nobles les privilèges de la Noblesse.

On représentoit Neptune sur un char, ayant la forme d'une vaste coquille, et traîné par quatre chevaux marins, quelquefois par quatre dauphins. Les roues effleuroient rapidement la surface de l'onde couverte de Tritons et de Néréïdes. Le front ceint du diadême, le Souverain des mers, d'une main calmoit les flots agités, de l'autre tenoit le trident, emblême de sa triple puissance, qui s'étend

sur la mer, les fleuves et les fontaines.

Les habitans de Trézènes avoient empreint sur leur monnoie, d'un côté le trident de Neptune, de l'autre la tête de Minerve; ce qui semble indiquer le commerce dirigé par la Sagesse. Aujourd'hui, si, à l'exemple de Trézènes, nous frappions une médaille en l'honneur de notre nouveau commerce,

Pour transmettre sa gloire à la race future,
Nous pourrions mettre encor le Trident d'un côté,
De l'autre, l'Avarice et la Stupidité,
Avec les aîles de Mercure.

Les Dieux auxquels Neptune confioit le plus souvent une portion de son autorité, étoient les Fleuves pour lesquels on avoit presque autant de vénération que pour Neptune lui-même. On leur immoloit des taureaux blancs, quelquefois

même des chevaux, comme au Dieu de la mer. Ils étoient représentés nuds, couronnés de roseaux, le sein couvert d'une barbe vénérable et appuyés sur une urne qui versoit leur onde blanchissante. Ils tenoient une ancre ou un gouvernail, quand les vaisseaux pouvoient voguer entre leurs rivages.

La plupart d'entr'eux s'étoient arrogé de très-beaux privilèges. Il y avoit tel Fleuve qu'une vierge ne pouvoit traverser sans y plonger ses mains (1), et qui, grace à cet acte religieux, caressoit à tout moment les doigts les plus délicats et les bras les plus frais de toute la contrée. Les jeunes Grecques offroient leur chevelure au Fleuve Néda (2); Pélée consacra au Fleuve Sperchius (3) la chevelure de son

(1) Hésiode. (2) Pausanias, Arcadie.
(3) Homère, Iliade.

fils Achille; et les Troyennes, la veille de leur hyménée, étoient obligées d'aller offrir leurs prémices au Fleuve Scamandre. Les voyageurs qui parcourent aujourd'hui ses rives désertes, se rappellent avec admiration les combats et la mort de tous les héros dont ils foulent peut-être la cendre et les trophées; et moi, si jamais je me repose sur ces bords mystérieux,

J'interrogerai le feuillage
De ces antiques arbrisseaux
Dont les vénérables rameaux,
Depuis mille ans et plus, couronnent ce rivage.
» Peut-être, leur dirai-je, avez-vous vu jadis
» Les tributs qu'en ces lieux apportoit l'Hyménée?
» Vos racines peut-être embrassent les debris
» De l'autel où, le soir, Andromaque amenée
» Peut-être regretta la perte d'un trésor,
» Que peut-être elle avoit conservé pour Hector!»

Ainsi chaque rocher, chaque arbre feroit naître
De vertu, d'innocence un tendre souvenir,
Chaque souvenir un soupir,
Et chaque soupir un peut-être.

Plusieurs doctes commentateurs ont fait de profondes recherches sur le nom de Neptune, qui, grace à leur érudition, a maintenant autant de significations diverses qu'il y a de commentaires différents. Le procédé de ces docteurs est infaillible. Vous prenez la moitié d'une racine grecque, vous y joignez deux syllabes latines, entremêlées, selon le besoin, de caractères hébreux, syriaques ou chaldéens; et dès que votre mot commence à prendre figure, en modifiant une finale, changeant une voyelle et supprimant deux consonnes, vous renfermez, dans le nom le plus bref, les mœurs, la figure, le caractère et même les exploits d'un he-

ros, sauf quelques anachronismes qui, dans ces calculs, ne comptent point. Si, par exemple, ces Messieurs s'avisoient un jour de disséquer votre nom,

Ils écriroient : ÉMI ; lisez AMI.
Du verbe LIER, prenez LIE ;
Et voila le LIEN chéri
De l'heureux AMI d'ÉMILIE.
- Vous vous trompez, dirai-je, en voici la raison :
On la nomma si-tôt qu'elle fut née ;
Je n'aimais pas alors ! - Il est vrai ; mais son nom
Présageoit votre destinée.

Quant aux surnoms de Neptune, ils varioient suivant les circonstances dans lesquelles on lui adressoit des vœux ou des remerciments. C'est ainsi que vous avez vu chez nous Notre-Dame de Liesse, de Bon-Secours, de Bonne Nouvelle, &c. Les coureurs des jeux olympiques appelloient Neptune HIPPODROMOS, Intendant

des chevaux ; les Sénateurs Romains le nommoient CONSUS, Dieu des bons conseils. Les navigateurs invoquoient souvent et remercioient quelquefois Neptune-favorable. Mais le nom sous lequel il recevoit le plus d'offrandes, étoit celui de POSEIDON, Brise-vaisseaux ; car les Dieux, ainsi que les hommes, règnent beaucoup plus par la crainte que par l'amour ; aussi s'apperçoit on de leur empire. Or, il n'y a de pouvoir réel et durable que celui dont on ne s'apperçoit pas ; et voilà, mon amie, ce qui rend le vôtre éternel.

Vos désirs sont les miens ; vos plaisirs sont les nôtres.
Vous vous trouvez heureuse ici ?
Cet asyle, à mes yeux, plaît mieux que tous les autres.
Vous songez à partir ? et j'y songeois aussi.
Mais les embarras du voyage ?...
Je les ai prévus ; tout est prêt.
Mais au moins vouliez-vous, en quittant ce bocage,
Emporter quelques fleurs... Voici votre bouquet.

Quel plaisir c'eût été de faire la lecture
D'un auteur favori !.. Sterne (1) est dans la voiture.
Et votre ami, qui loge à cent pas du chemin,
Qu'il vous eut été doux de le voir au passage!...
Nous sommes à sa porte... Il est sorti, je gage.
Il vous attend ; je l'ai prevenu ce matin.

Je ne sçais si c'est obéir,
Mais je sçais bien que c'est jouir
Q'étudier ainsi les vœux de ce qu'on aime;
Je n'ai là nul mérite, et j'avoue entre nous,
Qu'en vous obéissant pour vous,
Je vous obéis pour moi-même.

---

(1) Auteur du Voyage sentimental.

LETTRE LXXIV.

NEPTUNE, souverain des ondes, possesseur des immenses trésors que renferme son empire, environné des Nymphes et des Néréides qui se disputoient l'honneur de lui plaire, comblé des faveurs de la Gloire, de l'Amour et de la Fortune, possédoit tout, excepté le bonheur.

N'est-il pas vrai, ma tendre amie,
Qu'il n'est de trésors précieux,
De triomphes flatteurs, de vrais plaisirs, que ceux
Que l'on partage avec son Émilie?
L'Amour a deux à deux enchaîné l'univers.
Son joug est le tourment et le besoin du monde:
L'infortuné qui fuit dans le fond des déserts,
Cherche encor un Écho dont la voix lui réponde.

Au milieu du tumulte brillant de sa cour, Neptune éprouvoit intérieurement

le vuide affreux de cette solitude. En promenant ses ennuis au pied du mont Atlas, il apperçut Amphitrite, fille de Doris et de l'Océan. A cette vue, les yeux humectés de larmes et le cœur rempli d'une volupté nouvelle, il sentit avec ivresse que, jusqu'à ce moment, il n'avoit jamais connu l'amour, quoiqu'il eût souvent abusé de ce que l'on appelle ses faveurs.

L'homme prend naturellement
Le plaisir pour le sentiment,
Quand son but n'est pas légitime;
Mais il aime reellement
Dès qu'il aime ce qu'il estime.

Neptune aima donc Amphitrite et se présenta chez elle. Son teint bazané, ses yeux verdâtres, sa chevelure humide, sa barbe limoneuse, et sa couronne de roseaux, et sa fourche à trois dents, frappèrent les regards de la Nymphe, mais

ne la séduisirent point du tout. Le Dieu néanmoins fut congédié avec tant de grace et de politesse, qu'il douta presque que ce fût congé; mais c'en étoit un. Il s'en apperçut bientôt dans ses visites infructueuses. Tantôt Amphitrite étoit chez son père; tantôt sa mère la retenoit auprès d'elle; toujours elle étoit sortie, et jamais elle ne devoit revenir. Neptune, privé par sa laideur des faveurs de l'amour, et par son rang des consolations de l'amitié, ne trouvoit rien de si misérable au monde que le sort des rois et des amants, lorsque deux de ses sujets, ayant observé ses démarches et deviné la cause de ses chagrins, vinrent secrétement lui offrir leurs services sans intérêt.

Sans intérêt, on le dit; je le croi.
Un simple citoyen doit respecter l'histoire :
Mais si-tôt que j'aurai le malheur d'être roi,
Je fais serment de n'y plus croire.

Le

Le roi des mers, devenu confiant par faiblesse ou par nécessité, prit les deux Dauphins pour confidents et se reposa sur eux du soin de son bonheur. De ces deux émissaires, l'un se chargea de parler, l'autre d'observer et d'agir.

Ils nagent mystérieusement vers la grotte d'Amphitrite, et choisissent, pour l'aborder, le moment où la Nymphe rêvoit, seule, assise sur le rivage.

Elle étoit dans cet âge où la tendre Innocence,
D'un désir inquiet éprouvant la langueur,
Commence à soupçonner que son indifférence
Pourroit bien n'être pas tout-à-fait le bonheur.

A la vue des Dauphins qui se jouent sur la plaine azurée, elle devient plus rêveuse encore. Ils sont deux, se dit-elle! plus ils approchent, plus son œil les caresse. Enfin ils arrivent à ses pieds, et

l'un des deux, élevant une voix tendre, (que l'Amour sans doute lui avoit prêtée pour cette occasion) lui dit, tandis que l'autre l'observe :

» Belle Nymphe, ces lieux ne seront pas long-tems
» Témoins de votre rêverie.
» L'Amour a de vos jours marqués tous les instans,
» Et dans une heure il vous marie ».

A ce mot, qu'une vierge n'entendit jamais sans tressaillir, Amphitrite prête la plus vive attention, l'observateur s'approche et l'orateur continue :

» Ce soir vous connoîtrez ces nocturnes délices
» Que Vesta trop long-tems sçut vous dissimuler ;
» Lucine veut vous révéler
» Le secret de ses sacrifices ;
» De l'Hymen, à vos yeux le flambeau va brûler,
» Et pour vous le Plaisir prépare ses prémices ».

Ici la Nymphe palpitante se détourne en baissant les yeux ; mais moins elle regarde, plus elle écoute :

» C'est peu que l'Hymen vous apprête
» Les tributs qu'il sera si doux de vous payer !
» De sa main, ce jour même, il prétend essayer
„ La couronne sur votre tête „.

Admirez, Émilie, la force de ces moyens : mariage, plaisir et couronne! et quelle adresse dans le choix des passions ! curiosité, désir et vanité! Quelle Vestale eût résisté à de pareils arguments? Amphitrite n'osant les combattre, les éluda, et prit sagement le parti de ne répondre à rien de peur d'accorder quelque chose. Mais se taire, c'est tout accorder. L'ami du prince ne l'ignoroit pas; aussi ajouta-t-il avec assûrance :

„ Le roi qui vous adore est le maître de l'onde,
„ De son empire immense il embrasse le monde ;
„ Vulcain, Eole et ses enfants
„ Reconnoissent par-tout sa puissance immortelle.
„ Il renouvelle, tous les ans,
„ La couronne de Flore, et celle du Printems,
„ Et la ceinture de Cybèle ;

En ce moment l'image sombre de Neptune se présentant au souvenir d'Amphitrite, ternit à ses yeux tout l'éclat de la couronne. L'émissaire s'en apperçut et reprit d'un ton plus bas :

„ Ce prince est né modeste, et de la royauté
„ Il hait le faste et la magnificence.
„ Il aime la simplicité,
„ Et se présente même aux yeux de la beauté
„ Dans un état de négligence,
„ Qui cache de beaux traits, un air de dignité,
„ De la finesse et de l'aisance ;
„ Car il est bien, très-bien ; et quand vous connoitrez
„ Son esprit, ses talents, sa jeunesse et le reste,
„ Éblouie à l'aspect de ces dons ignorés,
„ Avec raison vous vous étonnerez
„ Qu'on puisse être à la fois si grand et si modeste.
„ Mais que sont la beauté, les trésors, la grandeur,
„ Au prix des qualités de l'esprit et du cœur ?
„ Il n'est dans tous ses traits pas un seul qui n'annonce

„ Son génie et sur-tout sa sensibilité :
„ Tout ce qu'il dit, la Raison le prononce ;
„ Ce qu'il écrit, les Graces l'ont dicté ;
„ Et dès que le malheur réclame sa bonté,
„ Le bienfait accompagne ou prévient sa réponse.

*

„ Mais voici l'heureux jour où, pour combler nos vœux,
„ Et signaler son auguste alliance,
„ Il confie à vos mains le dépôt précieux
„ Des trésors de sa bienfaisance
„ Et vous commet le soin de faire des heureux.

„ Tromperiez-vous notre espérance !
„ Seriez-vous insensible ! auriez-vous la rigueur
„ D'éviter nos regards, quand tout notre bonheur
„ Ne dépend seulement que de votre présence !
„ Non, vous ramenerez l'âge d'or parmi nous,
„ Et vous justifierez le choix de votre époux.
„ Que tardez-vous ? l'Amour, les Plaisirs vous demandent ;
„ Votre peuple s'empresse au devant de vos pas.
„ Le trône est préparé, l'Hymen vous tend les bras,
„ Et les malheureux vous attendent „.

Ce jeune roi, cette cour brillante, ce peuple assemblé, ces chants d'amour, ces larmes de reconnoissance, tout émeut, tout séduit Amphitrite. Elle seroit déjà près de son époux, si la mobilité du chemin n'effrayoit sa timidité. Mais l'adroit négociateur triomphe, en peu de mots, de ce dernier obstacle :

,, Ne craignez point ces flots dont l'impuissant
courroux
,, Semble menacer le rivage.
,, Paroissez, jeune reine ; ils vous rendront hommage
,, Et s'abaisseront devant vous.
,, Mon frere est à vos pieds. Neptune lui confie
,, Un fardeau dont lui-même est en secret jaloux.
,, Asseyez-vous sur lui. Déja l'air est plus doux,
,, Le ciel plus pur et l'onde plus unie.
,, Ce souffle est le zéphyr qui vole sur vos pas.
,, La mer baigne vos pieds : ne vous étonnez pas
,, De la voir caresser sa jeune souveraine.

„ Pourquoi vos regards inquiets
„ Se tournent-ils encor vers la rive lointaine ?
„ Quand on a, comme vous, le cœur de ses sujets,
„ Quand on vole au devant d'un roi qui nous désire,
„ Quand on fait mille heureux, sans crainte et sans regrets,
„ On doit traverser son empire „.

Il parloit encore, et déjà la Nymphe étoit dans les bras de son époux. J'ignore si la réalité répondit à son attente. Les promesses des courtisans sont toujours exagérées, et les rois qui sont des dieux en perspective, vus de près, quelquefois sont à peine des hommes.

Quoi qu'il en soit, les deux confidents de Neptune, le voyant enivré des charmes de sa nouvelle épouse, et sachant que l'enthousiasme de l'amour et de la reconnoissance dure peu, sur-tout à la cour, se hâtèrent, dès le matin du pre-

mier jour, d'aller humblement le féliciter. Le prince, qui déjà les avoit oubliés, eut encore la bonté de les reconnoître; il porta même l'excès de sa bienveillance jusqu'à se rappeller qu'ils avoient eu le bonheur de ne pas être inutiles aux préliminaires de son mariage; et proportionnant le prix au service, il les transporta au ciel, où ils furent changés en une constellation voisine de celle du Capricorne.

D'autres Historiens prétendent que le Dauphin fut placé parmi les astres, non pour avoir servi les amours de Neptune, mais pour avoir sauvé les jours du célèbre Arion. Cet illustre rival d'Amphion et d'Orphée étoit né à Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il fut accueilli à la cour de Périandre, roi de Corinthe. Après avoir joui long-temps de la faveur stérile de ce prince, il obtint de lui la permission

de parcourir la Sicile et l'Italie, pour y exercer ses talents d'une manière plus utile à sa fortune. Il y réussit au delà de ses espérances. Cet artiste joignoit aux talents de marier les accents de sa voix aux accords de sa lyre, celui de composer le chant et les paroles; et sa muse, féconde et docile, changeoit naturellement de ton suivant le lieu et la circonstance.

Il débitoit dans les hameaux
La complainte et le vaudeville,
La romance dans les châteaux,
A la cour les petits rondeaux,
L'air Italien à la ville.

Pour un vieil époux il croquoit
Un demi-couplet à sa femme;
Pour la femme il lui répliquoit
Refrains d'ardeur, de cœur et d'ame,

En même tems qu'il ébauchoit
Des madrigaux en traits de flamme,
Qu'un jeune Adonis décochoit
Trente fois par jour à Madame.

Enrichi des contributions de l'amour et de l'hyménée, Arion s'embarqua au port de Tarente pour retourner dans sa patrie. En appercevant de loin ce rivage habité par ses amis, il éprouvoit qu'on ne commence à jouir de ses richesses qu'au moment où l'on espère les partager. Tout-à coup le pilote et les matelots le saisissent, s'emparent de ses trésors et levent un poignard sur sa tête. L'infortuné, espérant les attendrir, obtient d'eux, à force de prières, la permission de toucher sa lyre pour la dernière fois. Alors cherchant au fond de leurs cœurs, la source des plus doux sentimens de la

nature, il exprime tour-à-tour ce que l'amour pur a de plus enivrant, l'amour filial de plus tendre, l'amour conjugal de plus touchant.

Ces chants firent quelqu'impression sur l'ame de ces scélérats, car il y avoit parmi eux des fils, des amants et des époux. Les premiers versèrent des larmes, quelques amants s'attendrirent; un époux même soupira. Mais la crainte d'être découverts l'emportant sur tout autre sentiment, ils n'accordèrent au malheureux Arion que le choix de se poignarder lui-même, ou de se précipiter dans la mer. Arion, tournant ses derniers regards vers sa patrie, et lui adressant ses derniers accents, s'élança au milieu des flots, et le navire continua de voguer vers Corinthe.

Cependant après avoir plongé jusqu'au fond de la mer, Arion surnage et se trouve entouré d'une multitude de Dauphins qu'avoit attirés le charme de sa mélodie. Tous s'empressant autour de lui, présentent à l'envi leur croupe recourbée. Arion, assis sur l'un d'eux, escorté par tous les autres, recommence ses tendres accords, et le plaisir redoublant la vîtesse et l'agilité de ses conducteurs, il arrive, en un instant, au promontoire de Ténare, d'ou il se rend à Corinthe avant même que le vaisseau fût entré dans le port Périandre, instruit de la perfidie des nautonniers, les fait amener en sa présence, et leur demande des nouvelles d'Arion, caché dans son palais. » Arion, répondent hardiment les traitres, » jouit, en Italie, des faveurs de la for- » tune et des hommages dûs au talent.

» Il

» Il est l'ami des héros, le favori des bel-
» les, et le roi (1) des convives qu'il
» enchante par ses divins accords »...
A ces mots, Arion, encore humide de sa chûte, paroit devant eux. Immobiles de surprise et de confusion, les imposteurs confessent leur crime, et vont l'expier par une mort ignominieuse, à l'endroit même où le Dauphin venoit de déposer Arion.

On ajoute que ce Dauphin s'étant trop avancé sur le sable, ne put se remettre à flot (1), et qu'Arion, ingrat parce qu'il étoit homme, ayant négligé le salut de

(1) On sçait que les anciens, avant de commencer leurs festins, nommoient le roi des convives. Souvent le sort le désignoit, et cette royauté, ainsi que beaucoup d'autres, étoit le résultat d'un coup de dés.

(1) Hygin, Chap. 194.

l'être auquel il devoit le sien, laissa son libérateur expirer sur le rivage. Pour réparer cette ingratitude, Périandre éleva au Dauphin un magnifique tombeau, et les dieux le placèrent parmi les astres.

Hélas ! tel est souvent le destin des mortels,
Qui consacrent leurs jours au bonheur de la terre !
Vivants, on les délaisse au sein de la misère;
Morts, on leur dresse des autels.

Au reste, on présumoit assez généralement que le Dauphin étoit ami de l'homme, et que les poissons n'étoient pas insensibles au charme de l'harmonie. Or, comme ce qui s'est déjà vu peut se voir encore, et qu'en fait de miracles, il n'y a de difficile que le premier,

Grace au peuple amateur de l'empire des flots,
Ce prodige, qui nous étonne,
Se renouveleroit sous les murs de Bordeaux (1),
Si Garat, en chantant, tomboit dans la Garonne.

(1) Patrie du célebre chanteur Garat.

Les anciens avoient pour le Dauphin tant de vénération, que si, par malheur, il en tomboit quelqu'un dans leurs filets, ils s'empressoient de le rejeter à la mer, persuadés qu'en le retenant, ils violeroient les droits de l'amitié. Aussi, les Dauphins, reconnoissants de ces procédés, avoient-ils grand soin de sécourir tous les hommes qu'ils rencontroient luttants contre la tempête, et de ramener même les morts au rivage. C'est ainsi qu'ils rapportèrent le corps d'Hésiode, massacré dans le temple de Neptune et jeté dans la mer. Ainsi sauvèrent-ils du naufrage Phalante, général Lacédémonien, et Télémaque, qui, jeune encore, tomba dans les flots en jouant sur le rivage. Ulysse, pour en éterniser le souvenir, fit peindre un Dauphin sur son bouclier. Cupidon en eût dû faire graver un sur

son carquois, en mémoire de deux amants qui, le soir, célébrant ses mystères sur les rives de Lesbos, tombèrent par distraction dans la mer, en se tenant embrassés, et furent, par un Dauphin, reposés sur le sable avec tant d'adresse, que leurs bras demeurèrent enlacés, que leurs cœurs continuèrent de battre l'un contre l'autre, et que leurs lèvres immobiles ne perdirent pas un soupir.

Bonsoir, la nuit approche; et cet heureux naufrage,
Ce Dauphin, ces baisers, vont pendant mon sommeil,
Me poursuivre de leur image.
Heureux si, jusqu'à mon réveil,
Après un naufrage pareil,
Je repose avec vous sur le bord du rivage!

LETTRE LXXV.

Vous vous rappellez, mon amie, ce jour fortuné où, pour le bonheur et le tourment de l'univers, Vénus naquit du sein de l'onde (1). La fille aînée de l'Océan ne pouvoit être étrangère à Neptune; aussi fut-elle invitée la première à la célébration de son mariage. Elle y assista avec l'Amour, qui, jeune encore, portoit le flambeau de l'Hyménée.

Peu de jours après, la reine de Cythère prépara, dans sa capitale, une fête brillante pour les nouveaux époux. Ils s'y rendirent accompagnés de leur cour, et environnés de toute la pompe de l'empire maritime.

(1) Voyez la seconde Partie, Lettre XXI.

Les Tritons précédoient le cortège en, sonnant de leurs conques recourbées. Leur chevelure verte tomboit sur leurs joues gonflées et vermeilles. Le plaisir animoit leurs yeux lascifs, leur teint bazané, leurs lèvres épaisses et colorées. Sous leurs bras nerveux, deux nageoires sillonnoient les flots bouillonnants autour de leur large poitrine. Leur corps, vers la ceinture, dégénéroit en une queue de poisson, qui tantôt se perdoit sous les eaux, tantôt recourbée au dessus de l'onde, traçoit en serpentant un sillon blanchi d'écume. Derrière eux, quatre chevaux marins, aux crins noirs, aux narines fumantes, traînoient, sur des roues dorées, la conque de Neptune. Le Dieu, couvert d'un manteau nuancé de vert et d'azur, le front ceint du diadême, d'une main tenoit le redoutable trident, de l'autre

imposoit silence aux tempêtes. Aux deux côtés du char, on voyoit Phorcis commandant la troupe des Tritons, la tendre Ino, tenant dans ses bras son jeune fils Mélicerte, Glaucus portant ses filets, et tournant de loin ses regards vers l'aimable et malheureuse Scylla ; et Nérée, chantant les louanges d'Amphitrite, et Prothée, tour-à-tour lion, taureau, coursier, poursuivi, saisi, enchaîné par les Tritons, et s'envolant en aigle superbe, ou s'échappant en flamme pétillante. Plus loin, les jeunes Néréides, couronnées des fleurs du rivage, présentoient aux flots amoureux les contours de leur sein, et cachoient sous l'onde leur queue souple et verdâtre. Leurs bras, plus blancs que l'ivoire, guidoient les rênes des Dauphins attelés au char d'Amphitrite. Sur ses roues d'argent, s'élevoit une vaste coquille,

dont la blancheur éclatante dégénéroit, vers les extrêmités, en un tendre incarnat, qui se confondait avec le teint de la Déesse. Les perles et le corail couronnoient sa chevelure flottante. Sa robe et sa ceinture ressembloient à l'écharpe d'Iris. Son sceptre d'or tomboit négligemment à ses pieds.

Le sceptre dans la main d'un roi,
Semble dire : Obéissez-moi,
Et reconnoissez ma puissance.
Mais quand, d'un seul regard, on peut dire : aimez-moi,
Il est inutile, je croi,
De commander l'obéissance.

Amphitrite, d'un sourire, attiroit sur ses traces la foule empressée de ses sujets. Les Nymphes nageoient à ses côtés, en lui présentant leurs urnes et leurs guirlandes. Les Zéphyrs, agitant leurs

ailes de papillons, parfumoient l'air autour d'elle; les Sirènes, quittant leurs rochers sauvages, planoient derrière le char, en unissant à leurs voix enchanteresses les sons de la flûte et de la lyre; et le peuple muet des habitants de l'onde, sortant de ses profonds abîmes, bondissoit de joie et d'amour en suivant sa jeune souveraine.

Vénus, voyant du rivage approcher les deux époux, prit son équipage maritime pour aller à leur rencontre. Elle s'assit sur sa conque traînée par deux Cygnes, et escortée par l'essaim des Plaisirs. Près d'elle, l'Hymen et l'Amour se tenoient embrassés sur un char attelé de moineaux et de tourterelles. Ils étoient entourés de papillons qui assiégeoient l'Hyménée et que Cupidon chassoit avec des roses.

Les deux cours réunies abordèrent aux remparts de la capitale, située alors au midi de l'île de Cythère. La Fidélité gardoit les portes de la ville, et la Pudeur commandoit dans la citadelle. Elles furent invitées à la fête. La Décence y conduisit les Plaisirs. Le Mystère s'y rendit à leur suite; mais, à son arrivée, il fut introduit dans le sanctuaire de l'Hyménée, et demeura, jusqu'au lendemain, caché sous les rideaux d'Amphitrite.

Heureux siécle, où l'Hymen, l'Amour et Vénus, réunis dans un même séjour, formoient, en se donnant la main, la chaîne des vrais plaisirs et du bonheur de la terre! Mais bientôt, après une longue nuit, pendant laquelle Cupidon s'étoit absenté, Vénus, dit-on, bouda l'Hyménée, et se retira vers le nord de Cythère, où son fils lui bâtit secrétement

une petite maison. Là, comme il alloit souvent la visiter à l'insu de l'Hymen, il fit construire un pied-à-terre pour lui et sa suite. Ces voyages mystérieux devinrent bientôt à la mode, et les voyageurs multiplièrent les petites maisons, au point qu'elles formèrent, en peu de temps, une nouvelle capitale, dans laquelle tous les habitants de l'ancienne séjournèrent d'abord par ton ou par désœuvrement, et se fixèrent ensuite par habitude. L'Hymen, resté seul dans la ville déserte, avec la Constance et la Pudeur, vit, en moins d'un siècle, ses remparts cachés sous l'herbe. Cependant Philémon et Baucis y bâtirent leur cabane, Platon y tint son école, les pasteurs d'Arcadie y élevèrent leurs bergeries, et les preux chevaliers y ouvrirent leurs lices et leurs tournois. Vénus même et son

fils assistèrent souvent à ces assemblées. Mais l'Honneur y prenant toujours le pas sur les Plaisirs, ceux-ci retournèrent à la nouvelle Cythère, et ramenèrent avec eux Vénus et sa famille. Depuis ce temps, les bergeries sont désertes, les écoles fermées, les tournois abandonnés; et l'ombre antique des myrthes et des lauriers s'étend sur les ruines de cet empire, où l'on ne retrouve plus que les souvenirs et les regrets de la félicité.

Cependant on assûre que, de nos jours, deux jeunes époux ayant entrepris un pèlerinage au temple de la Fidélité, firent naufrage dès le lendemain, et échouèrent sur les rochers d'une île, qui d'abord leur parut inhabitée. Bientôt, en avançant à travers des monceaux de ruines couvertes de mousse et d'arbrisseaux, ils virent s'élever, dans le lointain, des arcades et

des colonnes mutilées, des vestiges de temples et de palais, et des barrières dont les débris fermoient encore une vaste enceinte entourée de trophées, que couvroient l'épine et le lierre. Sur les dégrés d'un mausolée, où on lisoit le nom d'Artémise, s'élevoit une petite chaumière ornée de guirlandes desséchées et de chiffres presqu'effacés.

La porte s'ouvrit, et les voyageurs virent descendre vers eux une veuve plus qu'octogénaire, vêtue exactement comme au siécle d'Amadis. D'une main elle tenoit sa houlette, ornée d'un ruban rose, qui avoit un peu jauni; de l'autre, elle conduisoit, avec un ruban bleu pâle, son chien fidèle, dont le collier étoit orné d'une devise. Sur le corset de la bergère pendoient une panetière et un chalumeau. Son chapeau de paille étoit entouré de

lacs d'amour, et ses vêtements bordés de lis, de roses, de colombes et de tourterelles. Ses moindres discours conservaient encore la finesse du madrigal, et sa voix le ton plaintif de l'élégie. Ses regards exprimoient la langueur, ses gestes l'abandon d'une passion éternelle et malheureuse. D'un air auguste et tendre, la pastourelle aborde les jeunes époux, les salue et leur dit :

» Amants infortunés, armez-vous de courage.
» La Constance triomphe et des Dieux et du Sort.
» Sur ces bords dangereux vous avez fait naufrage;
» J'eus ce malheur jadis! quand vous aurez mon âge,
» Vous jouirez aussi des délices du port.

» La jeunesse est un temps d'épreuve,
» Bien dur, bien cruel à passer!...
» Cependant, se disoit la veuve,
» Je voudrois bien recommencer ».

En parlant ainsi, elle les invite à partager son asyle champêtre. Là elle leur présente un repas de fruits, de lait et de miel, et leur montrant de loin tous ces monuments qui fixent leurs regards, elle leur dit, avec un profond soupir :

Voyez sur ces bords enchantés
Les murs de l'antique Cythère.
La nouvelle a quelques beautés,
Mais vous en seriez peu flattés
Si vous eussiez vu la première.
Ces dômes, encor menaçants,
Sont les débris du vieux portique
Où régnoit l'Amour platonique.
Cet Amour bannissoit les sens
Du commerce de la tendresse.
A vingt ans, près de sa maîtresse,
Riche de grace et de fraîcheur,
On s'en tenoit *aux yeux du cœur* (1)

(1) Extrait du style des romans de chevalerie. (Voyez CYRUS et compagnie).

Sans oser jamais se rien dire,
On se lorgnoit à qui mieux mieux.
L'Amant, dans ce muet délire,
Passoit des jours delicieux!
Que si, le soir, à la fenêtre
Sa dame venoit à paroître,
On risquoit quatre mots au plus,
Et l'on se couchoit là-dessus
Sans en demander davantage.
L'innocence étoit de tout âge:
Une adolescente, à trente ans,
Ignoroit qu'on fît des romans.
Aujourd'hui, graces aux lumières
De ce siècle, hélas! trop savant,
Nos jouvencelles, au couvent,
Sont plus habiles que leurs mères.

Sous ces vénérables donjons,
Bordés de piques, d'ecussons,
L'Amour de la chevalerie
Dictoit aux Renauds, aux Rolands,
Aux Tancrèdes, aux Azolans,

Les lois de la Galantérie :
Qu'un chevalier levât les yeux
Sur une gente Damoiselle,
Et que le galant reçût d'elle
Un souris tendre et gracieux,
Aussi-tôt de cette étincelle
Naissoit une flamme éternelle
Qui les embrâsoit tous les deux.
La belle, pour cacher ses feux,
Armait son front d'un air sévère ;
Et quand son amant débonnaire
Lui demandoit d'un ton piteux,
Comment il pouvoit lui déplaire,
La Damoiselle se taisoit ;
Par quoi le jeune téméraire,
Soupçonnant un grave sujet
Pour forcer sa Dame à se taire,
S'en alloit, par les grands chemins,
Piquant des deux sa haquenée,
Jusqu'au fond des pays lointains,
Traîner sa chaîne infortunée.
Là tous les jours bravant la mort,

Combattant d'estoc et de taille,
Il laissoit au champ de bataille
Un membre au midi, l'autre au nord,
Une jambe dans l'Amérique (1),
Une main chez les Musulmans,
Un œil dans les déserts d'Afrique;
Ainsi du reste. Au bout d'un temps,
Illustre par mainte victoire,
Ce vaillant redresseur de torts
S'en revenoit pauvre de corps,
Mais riche d'amour et de gloire.
Sa Dame pour le dénoûment,
Se rendant enfin plus traitable,
Dans un âge bien raisonnable
Épousoit solemnellement
Ce qui restoit de son amant.

---

(1) Je soupçonne ici la vénérable d'un léger anachronisme : il n'est pas constant que les preux chevaliers ayent découvert l'Amérique avant Christophe Colomb, & AMÉRIC Vespuce, qui lui donna son nom à la fin du quinziéme siécle.

Ce siécle-là valoit vraiment
Bien mieux que le siecle où nous sommes.
Nous n'avions pas, comme à présent,
Ces petits colifichets d'hommes,
A l'air fat, au ton suffisant,
Qui froidement semblent vous dire:
« Je sçais ce que je vous inspire:
» Je vois le trouble de vos sens:
» Vous m'aimez; allons, j'y consens,
» Mais terminons, je fais ma ronde;
» D'avance mes moments sont pris:
» Ce matin, la brune a le prix;
» Ce soir appartient à la blonde.
» Sur ces principes-là je suis
» Tres-scrupuleux, et, si je puis,
» Je veux contenter tout le monde ».

Admirez le vaste contour
De cette colonade immense.
Là se tenoit la COUR D'AMOUR (1);

---

(1) Voyez Amadis et les autres romans de chevalerie.

Là souvent, en pleine audience;
Les jaloux et les inconstants
Perdoient leur cause avec dépens.
Là, pour terminer les querelles,
L'auguste Sénat tour-à-tour
Appointoit les amants fidèles,
Et, sur leurs plaintes mutuelles,
Mettoit les époux hors de cour.
Sous ces arcades le Mystère,
Des pastoureaux, des chevaliers,
Des troubadours, des romanciers,
Formoit le syle épistolaire.

A l'ombre de ce sanctuaire,
Mercure aux confidents discrets,
Enseignoit, trois fois par semaine,
L'art de remettre les poulets,
Et de tromper les yeux furets
D'un tuteur ou d'une maraine.

Plus bas, contemplez ce vallon
Où sous les saules se promène

Une source ; c'est le LIGNON (1).
C'est là que la bergère Ismène
Et le beau berger Céladon,
Tour-à-tour, sur le même ton,
Contoient leur amoureuse peine
A tous les échos du canton.

Clitandre, autour de ce vieux frêne,
Ayant gravé son testament
En faveur de son inhumaine,
Pour elle, au bord d'une fontaine,
Alla mourir tout doucement.

Sur ce beau tapis de fougère,
Le sage Alcandre, dérobant
Un ruban rose à sa Glicère,
Donna vingt baisers au ruban,
Et pas un seul à la bergère.

---

(1) Voyez l'Astrée.

Dans cet Hermitage isolé,
Le doux Léandre, désolé
Des rigueurs de la jeune Hortense,
Alloit chanter une romance,
Et puis revenoit consolé.

Tout là-bas dans cette prairie,
Voyez-vous ces vieux aliziers?
C'est-là que les preux chevaliers
Goûtoient, à l'ombre des lauriers,
Les plaisirs de la bergerie.
C'est sur l'émail de ces gazons,
Qu'oubliant l'épée et la lance,
Ils laissoient là leurs bataillons,
Prenoient la houlette en cadence,
Et venoient garder les moutons.
Conversoient-ils avec leurs belles?
C'étoient des discours innocents;
Ils parloient des fleurs du printems,
Des agneaux et des tourterelles.
Ils enrichissoient ces tableaux
De rhétorique, de morale,

Et parsemoient la pastorale
De cantiques, de madrigaux,
De poin es et d'astrologie.
Aujourd'hui l'on a la manie
De clouer sur tous les sujets
Le mot pour rire à chaque phrase.
On gaze, dit-on, les objets,
Mais on éclaircit trop la gaze.

On l'épaississoit autrefois,
Quand les plus respectables lois
Étoient les lois de l'innocence.
Le voile adroit de la Décence,
Des charmes qu'il environnoit
Laissoit entrevoir la naissance,
Et le reste se devinoit.
Aujourd'hui l'on fait étalage
Du superflu de ses appas.
S'appauvrissent-ils? en ce cas,
On voile ce que l'on n'a pas,
Pour en supposer davantage.

A Cythère, comme à Paris,
Tout est factice : la peinture
Et la mécanique, à tout prix,
Font, pour le corps et la figure,
Du teint, des traits, de la tournure,
Des reins, des hanches, des trésors.
De ces masques, de ces ressorts
Chaque piéce avec art se loge,
Se joint, s'enleve à volonté ;
Si bien qu'au besoin, la Beauté
Se démonte comme une horloge.

Helas ! comme tout est changé !
Au lieu de cet air négligé
Qui veut imiter la Nature,
De mon temps, tout dans la parure
Étoit bien lissé, bien rangé.
Le corset blanc, la colcrette,
La jupe courte, le bas fin,
Et la chemisette de lin
Paroient la simple bergerette,

Les Dames, en vertugadin,
Promenoient la robe balante,
La Respectueuse galante,
Les gros nœuds, le petit chignon,
Et le bonnet en papillon.

La Bergère, les jours de fête,
Mettoit le juste de bazin,
Orné d'un bouquet de jasmin.
C'étoit-là l'habit de conquête.

De ce modeste habillement,
Un soir d'été, j'étois vêtue,
Quand Tyrcis, m'ayant apperçue,
Rougit respectueusement,
Et me fit rougir à sa vue.
Nous nous saluâmes deux ans,
Deux fois par jour, mais en silence,
Il ne faut pas aux jeunes-gens
Dire d'abord tout ce qu'on pense.
Enfin nous nous dîmes bonjour.
Cela dura deux ans encore;

Quand tout-à-coup, brûlant d'amour,
Tyrcis, sous ce vieux sycomore,
S'écria : Philis, je t'adore!
De cet aveu prématuré
Jugez si je fus courroucée!
Cependant je vous avoûrai
Qu'étant moi-même un peu blessée,
Je ne le boudai que trois ans.
Il traîna des jours languissants,
Il devint sombre, maigre et blême.
Quand je le vis prêt à mourir,
Je crus devoir le prévenir
En lui répondant : Je vous aime;
Et puis réduite au désespoir,
Comme c'étoit alors l'usage,
Je m'enfuis dès le même soir,
Et me mis en pélérinage.
Je traversai de longs déserts;
Je franchis les monts et les mers;
Je fus prise par un corsaire;
Je fus vendue au Grand-Seigneur,
Mais je lui tins toujours rigueur,

Et tirai mon honneur d'affaire.
Enfin m'échappant de ses mains,
Avec mon bourdon, mon rosaire
Et mon chapelet à gros grains,
Voyageant pensive et seulette,
Après dix-huit mois de chemin,
Je trouvai Tyrcis, un matin,
A Notre-Dame de Lorette.
» Cruelle! pour vous appaiser,
» Je cours, dit-il, la terre et l'onde,
» Et pour obtenir un baiser,
» J'ai fait deux fois le tour du monde ».

Il éprouva presqu'un refus;
Mais, par malheur, je n'avois plus
Le courage d'être inhumaine.
» Embrassez-moi donc pour la peine,
Lui dis-je. Quand cela fut fait,
Il me pria, d'un air discret,
D'unir enfin nos destinées;
Mais je crus qu'il étoit prudent
D'éprouver son amour constant
Encor deux petites années.

Comme ils s'envolent nos beaux jours!
A peine en voyons-nous l'aurore,
Que l'Éternité dans son cours
Les ensévelit pour toujours.
Mes enfants, je crois être encore
A la veille de notre hymen.
Il me semble encor que demain,
Tyrcis, le front paré de roses,
Recevra mon cœur et ma main.
Hélas! je les rappelle en vain,
Ces beaux jours! Tyrcis, tu reposes
Sous ces berceaux où le bonheur
Si long-temps partagea ton cœur
Entre l'amour et la nature!
Mes jeunes amis, voyez-vous
Ce tertre ombragé de verdure?
C'est là que m'attend mon époux;
Il n'a plus long-temps à m'attendre.
Venez au pied de cet ormeau
Pleurer avec moi sur sa cendre.
Ainsi dans la nuit du tombeau
Quand l'âge vous fera descendre,

Peut-être un couple jeune et tendre
Sur votre cendre gémira,
Et la piété vous rendra
Les pleurs que vous allez répandre ».

A ce récit attendrissant,
Les deux époux, en s'embrassant,
Pleurent avec leur bonne hôtesse,
Et pour aider ses foibles pas,
Tous deux lui présentant le bras,
Servent d'appuis à sa vieillesse.

Parmi les débris précieux
De ces temples, de ces portiques,
Sous ces arcades magnifiques,
Ils passent sans lever les yeux.
Cette ville antique et superbe
N'intéresse plus leurs regards.
Ils ont oublié ses remparts,
Pour un tombeau caché sous l'herbe.
Ainsi l'antique majesté
Des monuments que la richesse

Elève à la postérité,
Cède à l'humble simplicité
Des monuments de la tendresse.

Que l'on me dise : « Sur ces bords
» Brilloit une ville opulente.
» Ses murs, ses temples, ses trésors,
» Sa jeunesse illustre et vaillante
» Long-temps soutinrent sa splendeur;
» Elle n'est plus; » l'ame absorbée
Dans le néant de la grandeur,
Je me répéte : elle est tombée!...

Qu'on me dise alors : « Vers ces lieux
» Habitoit un couple fidèle,
» Chéri des hommes et des Dieux.
» Des amants il fut le modèle.
» Voyez-vous ce chiffre amoureux
» Sur l'écorce de ce vieux hêtre?
» Jadis il fut gravé par eux.
» Voyez-vous ce tombeau champêtre?
» C'est là qu'ils reposent tous deux ».

Aussi-tôt oubliant la ville,
Ses tours, ses palais fastueux,
Je vais, d'un pas respectueux,
Visiter le dernier asyle
Du couple tendre et vertueux.
Sous ces arcades écroulées,
Sur ces colonnes mutilées,
D'un œil sec j'ai lu ces écrits.
Monuments de gloire et d'allarmes.
Sur ce hêtre en voyant unis
Les chiffres de ces vieux amis,
Je sens mes yeux mouillés de larmes.

LETTRE LXXVI.

AMPHITRITE et Neptune trouvèrent l'ancienne ville de Cythère si agréable, qu'ils résolurent de s'y fixer. Durant tout le séjour qu'ils y firent, Neptune n'adora que sa chère Amphitrite. Il ne concevoit pas même qu'un mari pût aimer une autre femme que la sienne.

Cependant Vénus s'étoit retirée à la nouvelle Cythère, où tous les courtisans de l'ancienne alloient, chaque jour, la visiter incognito. Neptune crut qu'il ne pouvoit seul se dispenser de ce devoir. Mais craignant, pour de bonnes raisons sans doute, que son épouse n'approuvât point cette démarche clandestine, il résolut de la faire sans l'en prévenir. Ce

voyage étoit sans conséquence ; les audiences de Vénus étoient publiques. Un époux du bon ton ne pouvoit se dispenser d'y paroître ; ce ridicule n'étoit réservé qu'à ces maris exclusifs, esclaves enchaînés à la ceinture de leurs femmes. De pareils motifs étoient plus que suffisants pour déterminer l'époux et même l'amant d'Amphitrite.

Amour, c'est vainement qu'on brave ta puissance.
L'orgueil est la Divinité
De tout ce peuple qui t'encense.
Pèse tes faveurs, d'un côté,
Et l'attente et la jouissance,
Et les désirs et l'espérance,
Plus séduisants que la réalité,
Et l'estime et l'intimité,
Et la tendresse et la reconnoissance ;
De l'autre, un grain de vanité :
Le grain emporte la balance.

Voilà donc Neptune suivant, au déclin du jour, le sentier mystérieux de la nouvelle Cythère. Parvenu en un lieu où le chemin se partageoit, et ne sachant de quel côté poursuivre sa route, il consulta d'abord la Nymphe Salacie, qu'il apperçut à sa droite, puis la Nymphe Vénilie, qui parut à sa gauche. Toutes deux lui répondirent : Suivez-moi ; et, soit penchant, soit habitude, Neptune suivit Vénilie. On ignore dans quel dédale elle le conduisit ; mais au retour de l'aurore, la pâleur sur les lèvres, et la rougeur sur le front, il cherchoit encore l'issue du labyrinthe. Il en sortit enfin, rêvant aux inquiétudes de sa chère Amphitrite. Il retournoit vers elle lorsqu'il retrouva Salacie, et se plaignit à elle de la perfidie de sa compagne. Pourquoi l'avez-vous préférée, reprit-elle,

c'est moi qu'il falloit suivre. Il la suivit; et le troisiéme jour, Amphitrite l'attendoit encore.

La honte du crime fait quelquefois plus de mal que le crime lui-même, quand elle empêche le criminel de revenir à la vertu. Comment, après trois jours, retourner dans les bras de son épouse? De quel prétexte colorer une si longue absence? Le mensonge est embarrassant, l'excuse humiliante... Tandis que Neptune se livroit à ces réflexions, la jeune Nymphe Thoosa, égarée sur la même route, s'écrioit en pleurant: Comment, après trois jours entiers, oserai je me présenter à ma famille? Que va croire Amphitrite, poursuivoit le Dieu? Que dira ma mere, ajoutoit la Nymphe? A ces mots, ils se trouvèrent si près l'un de l'autre, qu'ils s'entendirent, s'arrêtèrent... Et quand

Phœbé eut neuf fois parcouru sa carrière inégale, elle apperçut, sous les rochers de Lemnos, le jeune Polyphème, jouant sur les genoux de sa mere Thoosa.

Mais à cette époque, Neptune, depuis long-temps, s'étoit encore égaré loin d'elle. On ignore en quels lieux l'Amour et le Hazard guidoient alors ses pas, et peut-être l'ignore-t-il lui-même.

Car tous ces conquérants de l'empire de Gnide
S'élancent d'un vol si rapide,
Qu'ils n'ont jamais le temps de laisser garnison
Dans les places qu'ils ont conquises.
A peine de leurs entreprises
Savent-ils la date et le nom,
Leur gloire et leurs projets s'embrouillent dans leur tête.
Le vainqueur oublie en courant
Le numéro de sa conquête,
Qui n'a jamais connu celui du conquérant.

Peut-être Neptune étoit-il aux pieds de

de la Nymphe Phœnice. Peut-être poursuivoit-il Bisaltis sous la forme d'un bélier, ou Cérès sous celle d'un cheval, ou Méduse sous celle d'un oiseau. Peut-être encore séduisoit-il Mélanthe sous la figure d'un dauphin. Admirez, Emilie, la variété de ces méthamorphoses, et sur-tout le penchant du fils de Vénus pour le déguisement.

Quand l'Esprit et l'Amour alloient de compagnie,
De l'emblême des sots Cupidon se couvrit,
Et depuis que les sots peuplèrent Idalie,
Cupidon s'affubla du masque de l'Esprit.

Cependant Neptune reconnut bientôt l'avantage de l'esprit sur la sottise. Danaüs, roi d'Argos, ayant envoyé sa fille Amimone puiser de l'eau à une fontaine solitaire, un Satyre, qui l'épioit, saisit l'instant où elle élevoit avec effort son

urne pleine sur sa tête, s'élance brusquement, et veut lui faire violence. Neptune, qui heureusement passoit près de là, sous sa forme naturelle, accourt aux cris d'Amimone, met en fuite l'affreux Satyre, relève l'urne d'une main, de l'autre l'adolescente éperdue, et passant doucement son bras autour du sien, il lui dit en la reconduisant par le bocage :

« Combien je rends graces aux Dieux
» D'avoir guidé mes pas vers ce bois solitaire
» Pour vous servir et vous soustraire
» A la brutalité de ce monstre odieux !

» Je conçois bien qu'on devienne idolâtre
» D'un ensemble si doux de graces, de beautés,
» Et qu'en voyant plonger dans les flots argentés
» Ce bras et cette main aussi blancs que l'albâtre,
» On sente sur sa bouche éclore le Baiser ;
» Mais sur ces beaux contours s'il ose
» Savourer le lis et la rose,
» Ce n'est qu'avec respect qu'il doit s'y reposer ».

A ces mots, d'un baiser modeste
Le Dieu couvre la main. Le bras fuit un moment;
Mais on le rejoint doucement;
Il se replace, et la main reste.

» Je conçois bien encor qu'après avoir goûté
» Tout le charme de ces prémices,
» Le Désir enhardi cherche d'autres délices,
» Et cueille sur ce front quelques roses novices
» Qu'y font naître l'amour et la timidité;
» Mais soit qu'en passant, il se joue
» Sous les arcs de ces noirs sourcils,
» Ou sur les contours adoucis
» De ce menton, de cette joue,
» Soit qu'il effleure le corail
» De cette bouche innocemment fermée,
» Soit qu'enfin de ces dents il entr'ouvre l'émail,
» Et respire en secret cette haleine embaumée;
» Glissant sur les attraits qu'il tremble d'offenser,
» Comme un éclair il doit passer
» Plus rapide que la pensée ».
Et la Nymphe en effet de ses lèvres pressée,
N'avoit plus le temps d'y penser.

« Enfin, à dix-sept ans, avec un cœur sensible,
» Il est bien naturel, et même bien possible
» Que la Pudeur, au fond d'un bosquet écarté,
» Dans un trouble mêlé de langueur et de crainte,
» Cède aux tendres efforts d'une douce contrainte.
» Mais sentez-vous comme la volupté
» Ménage sa timidité ?...
» Ne craignez rien : le ciel est couvert d'un nuage;
» Ombre, fraîcheur, silence, ici tout est plaisir....
» Je ne vous verrai pas rougir :
» Nous attendrons la nuit pour sortir du bocage »...

Et Amphitrite ? Elle attend.

Ne frémissez-vous pas, Émilie, de cet enchaînement épouvantable d'embûches et d'erreurs qui égarent et retiennent les voyageurs isolés sur la nouvelle route de Cythère ? Recevez, mon amie, le serment que je fais, ou de ne jamais la connoître, ou de n'y voyager qu'avec vous.

Dans cette dangereuse enceinte
Si l'on remarque un jour la trace de mes pas,

Près d'eux, de vos pieds délicats
En admirant la douce empreinte,
« Il venoit, dira-t-on, visiter les détours
» Du labyrinthe des Amours
» Et des bocages d'Idalie ;
» Mais on voit qu'il marchoit toujours
» Côte à côte avec Émilie ».

LETTRE LXXVII.

Le plus redoutable et le plus hideux des enfants de Neptune fut le géant Polyphème, pere des Cyclopes, selon Euripide, et selon d'autres, fils aîné de cette monstrueuse famille. La hauteur de sa taille étoit telle, qu'en pleine mer, les flots atteignoient à peine sa ceinture. Une tête énorme, hérissée de crins noirs, ombrageoit ses épaules larges et velues. Ses lèvres, couvertes d'une barbe épaisse, s'étendoient jusqu'à l'ouverture de ses longues oreilles. Au milieu de son front ridé, un œil rond s'enfonçoit à l'ombre d'un sourcil roussâtre, et dominait un nez applati et deux narines pendantes.

Tantôt il gardoit ses nombreux trou-

peaux sur le rivage, tantôt il poursuivoit dans le fond des forêts, les tigres et les ours qu'il apprivoisoit; plus souvent il attendoit les voyageurs sur les chemins écartés, les attiroit dans son antre, les égorgeoit durant leur sommeil, et dévoroit leurs membres palpitants.

Si je vous apprends, Emilie, qu'avec cette figure et ce caractère, Polyphème s'avisa d'aimer Galathée, la plus tendre et la plus belle de Néréïdes,

De son amour vous allez rire,
Et vous aurez tort; en effet,
Contre lui qu'aurez-vous à dire,
Si la Nymphe vous ressembloit?

Sa taille étoit svelte et fugitive, ses cheveux châtains et bouclés, ses sourcils noirs, ses yeux bleus, son nez un peu mutin, sa bouche fine, ses lèvres rosées,

ses bras aussi ronds, aussi frais que ses joues, son col blanc et veiné;

Et puis l'onde voiloit mille attraits qu'Emilie
Ensévelit toujours sous un triple linon;
Ainsi dispensez moi, grace à la modestie,
D'achever la comparaison.

Cependant comme la Pudeur répand sur les beautés apparentes le charme secret de celles qu'elle empêche de paroître, Polyphème, croyant n'admirer que ce qu'il voyoit, devint épris de tout ce qu'il ne voyoit pas.

L'Amour est frere de l'Espérance, et celle-ci sœur de la Vanité. Aussi le Cyclope, en aimant, ne désespéra-t-il pas d'être aimé. Il conçut d'abord le projet, puis l'espoir, puis la certitude de plaire. Le voilà donc, tout le jour, assis au bord d'une fontaine, négligeant le soin de son

troupeau, oubliant même d'insulter les voyageurs et de poursuivre les monstres des forêts. Tantôt, sur sa musette à cent tuyaux, il murmure des airs tendres : tantôt, avec un râteau de fer, il peigne sa noire chevelure, et taille, avec une faulx, sa barbe longue et touffue. Alors inclinant sa tête et son œil vers le crystal de la fontaine, il s'admire, il rit et les antres retentissent.

En ce moment, Galathée s'élève au dessus des flots ; ses longs cheveux flotent sur l'onde transparente, qui découvre et cache tour-à-tour ses épaules d'albâtre et les trésors furtifs de son sein. A l'ombre des saules et des roseaux, elle gagne, sous un rocher, sa grotte mystérieuse. Polyphême, le corps immobile et le cou tendu, la suit d'un regard avide. Voici, se disoit-il, l'heure où Phœbus

darde tous ses feux. Les troupeaux, les pasteurs reposent, et Galathée va reposer aussi.....

Reposer à seize ans ! ce pauvre Polyphème,
Comme il connoissait peu l'Amour et la Beauté !
Qu'on est crédule quand on aime !
Et que l'on est heureux de sa crédulité !

Sur un lit de mousse, ombragé d'un dôme de verdure, le jeune Acis attendoit Galathée. Acis, fils du Dieu Faune et de la Nymphe Symœthis, ardent comme lui, tendre comme elle, faisait sans cesse passer sa jeune amante des transports du plaisir à l'ivresse du sentiment.

Sous un myrthe effeuillé dès qu'Amour s'assoupit,
Adieu plaisir d'aimer, si le cœur, si l'esprit,
Aiguisant de ses traits chaque pointe émoussée,
Ne nous rendent encore heureux par la pensée.
Mais quand le doux parler, quand les tendres propos
Les aveux délicats et la gaîté piquante

Abrégent l'heure trop fréquente
Que le Dieu du plaisir cède au Dieu du repos,
Le cœur toujours rempli ne sent plus de distance
Entre l'instant futur et le moment passé.
Dans le sein de la paix et de la confiance,
Cupidon, bercé, caressé,
Se réveille en riant; le plaisir recommence,
Et le bonheur n'a point cessé.

Tel étoit le bonheur de Galathée, tandis que Polyphème, espérant l'attendrir et charmer sa solitude, s'approchoit furtivement de la grotte, et chantoit d'une voix terriblement tendre :

De mon esprit et de mon cœur
Galathée est la souveraine.
Plus leste qu'un chevreuil et plus droite qu'un chêne,
Elle efface, au printemps, l'éclat et la blancheur
De l'églantier et du troène.
Le lait pur a moins de douceur,

Le verre (1) est moins brillant, la pomme moins
vermeille ;
Le raisin jauni sur la treille
A moins d'esprit et de saveur ;
Le cèdre est moins superbe qu'elle,
Ses regards font pâlir la lumière du jour.
Elle seroit parfaite enfin, si la cruelle
Savoit répondre à mon amour.

Mais plus inconstante que l'onde,
Plus dure que le roc, plus souple que l'osier,
Plus piquante que le rosier,
Elle irrite, elle aigrit ma blessure profonde.
L'impétueux torrent, le coursier indompté,
La flamme du bûcher qu'embrâse une étincelle
Sont moins fougueux, sont moins emportés qu'elle.
Le tigre a moins de cruauté,
L'ours a moins de férocité,
Et la Paon moins de vanité.

---

(1) Je doute que le verre existât alors. Ces comparaisons, qui caractérisent Polyphème, sont en partie imitées d'Ovide.

Ah !

Ah ! si jamais, Nymphe trop inhumaine,
De mes perfections vous connoissiez le prix,
Combien vous rougiriez de vos cruels mépris,
Et qu'il vous seroit doux de partager ma chaîne !
Hier j'ai consulté le lac et la fontaine,
Et les Naïades m'ont appris
Que je suis le plus beau des enfants de la plaine.
J'ai les traits de Bacchus, l'embonpoint de Silène,
La taille de Typhon, les épaules d'Atlas;
Ma voix ressemble à la voix du tonnerre,
Et ce grand Jupiter, qui fait trembler la terre,
Sans incliner le front passeroit sous mon bras.

Mes traits éblouissants du feu de la jeunesse,
N'ont point de votre teint le tendre vélouté,
Mais chaque sexe a sa beauté :
Elle brille chez vous par la délicatesse,
Chez nous par la virilité.
Voyez ce large front tout rayonnant de gloire,
Et cette barbe épaisse, et ce bois de cheveux.
Ma bouche de mes dents découvre tout l'ivoire,
Et si je n'ai qu'un œil, il en vaut au moins deux.

Mon corps, ainsi que mon visage,
Est couvert de duvets touffus,
Et c'est une beauté de plus :
Qu'est-ce qu'un arbre sans feuillage,
Un agneau sans toison, un oiseau sans plumage ?

Mais ma richesse encor surpasse ma beauté.
Contemplez ces troupeaux errants de tout côté,
Ces brebis, ces béliers paissants dans mes prairies,
Et ces chevaux épars le long de ce côteau,
Et ces agneaux bêlants près de leurs bergeries,
Et ces bœufs ruminants au bord de ce ruisseau,
Ces fleurs, ces fruits, ces bois et cette onde argentée;
Tout est à moi, tout est pour Galathée;
Tout, arbres, fruits, prés et troupeaux,
Mon lait, mes fleurs, mes chalumeaux,
Mes bois et ma grotte et moi-même,
Tout ce que je posséde enfin, tout Polyphème.

Venez, Nymphe charmante, habiter dans nos bois,
Là le daim, le chevreuil bondiront sous vos lois.
Là, dans un antre frais, j'élève pour vous plaire
Deux petits ours jumeaux qu'allaite encor leur mere;
Tous deux pareils, tous deux plus jolis chaque jour;
On voit déja qu'ils sont consacrés à l'Amour.

Venez! que tardez-vous ?... mais l'ingrate méprise
Mes soupirs, mes trésors et mes soins les plus doux.
D'un indigne rival peut-être elle est éprise.
Ah ! si je le croyois !... je ne suis point jaloux...
Mais je disperserois sur les ondes sanglantes,
J'écraserois sur ce rocher
Ses membres qu'à tes yeux je viendrois d'arracher,
Et ce cœur qu'en son sein ma main iroit chercher,
Et ses entrailles palpitantes »...

Il se lève à ces mots, approche, et, d'un regard furieux, découvre Acis tremblant dans les bras de Galathée. Le Cyclope pousse un cri ; l'Etna tremble ; Galathée fuit sous les ondes, Acis entre les roseaux. Polyphème, en le poursuivant, saisit un écueil, et le soulève sur la tête de son rival. Acis esquive cette masse menaçante ; mais la pointe du roc, en effleurant sa poitrine, fait jaillir tout son sang aux pieds de son amante éperdue.

Polyphême vengé se retire. Cependant le sang qui s'écoule commence à pâlir et se change, par dégrés, en une onde limpide et transparente. A la place du corps sanglant couché sur le rivage, Galathée voit s'élever un rocher dont les flancs entr'ouverts se couvrent de mousse et de verdure. Là, tout-à-coup, un Dieu, sous les traits du jeune Acis, s'étend majestueusement sur un lit de roseaux, et s'appuie avec grace sur son urne inclinée. Galathée lui tend les bras et veut lui parler ; mais les saules et les peupliers, s'élevant soudain autour de l'onde naissante, environnent le Dieu du Fleuve, et ferment à jamais son sanctuaire impénétrable.

Là chaque soir, pour charmer son veuvage,
Elle venoit pleurer sur le rivage,
Et quand la nuit ramenoit les désirs,

La nuit jadis si féconde en délices !
L'illusion, les ténèbres propices
Jusques au jour lui rendoient ses plaisirs ;
Et se plongeant, tant qu'arrivoit l'aurore,
Dans ses flots caressants et doux,
Elle croyoit sentir encore
Les caresses de son époux.

La mort d'Acis fut vengée par Ulysse, roi d'Itaque. Ce prince, revenant du siége de Troye, fut jeté par la tempête sur les côtes de la Sicile. Polyphême, l'ayant surpris sur le rivage, l'enferma, lui et ses compagnons, dans l'antre obscur où il gardoit ses troupeaux. C'est dans ce repaire affreux que le monstre s'enivroit chaque soir et se repaissoit de sang humain. Cependant avant de dévorer ces étrangers, il eut la curiosité de les connoître, et demanda à leur chef quel étoit son nom. On me nomme Personne, re-

prit Ulysse ; et montant avec effort sur les genoux du Géant, il s'y assit et lui raconta l'enlévement d'Hélène. Le portrait détaillé de cette Princesse fixa d'abord l'attention de Polyphème.

Epris de cet objet divin,
Il saisit un tonneau de vin
Et le vuida tout d'une haleine
En l'honneur de la belle Hélène.

Ulysse, avec une coupe beaucoup plus petite, feignit de partager cette libation ; puis il entama le récit du siége de Troye. Polyphème, enthousiasmé des exploits d'Achille, but à la gloire de ce héros, puis à celle de Patrocle, d'Ajax, de Philoctète, de Pirrhus, de Nestor, d'Agamemnon, de Thersite même, qui ne lui parut pas sans mérite ; et passant du camp des Grecs dans la ville des Troyens,

il multiplia ses ablutions en balbutiant les noms sacrés de Priam, d'Hécube, d'Hector, d'Andromaque, de Cassandre, d'Enée... Il en étoit au pere Anchise, lorsqu'il tomba rempli d'une sainte ivresse, qui fut suivie d'un bruyant et profond sommeil. Aussi-tôt Ulysse s'arme d'un pieu énorme, et d'un bras vigoureux, le plonge dans l'œil fermé de Polyphème. Le Géant, appésanti par le vin, égaré par la douleur, parcourt en trébuchant sa caverne retentissante. Au bruit de ses hurlements, ses voisins accourent à son antre. Qui vous a blessé, lui dit-on? Personne, reprit le monstre en rugissant; et les voisins, persuadés que, dans son délire, il s'est aveuglé lui-même, se retirent pour éviter sa fureur.

Cependant Ulysse et ses compagnons, fuyant adroitement ses longs bras étendus,

se tenoient cachés parmi ses moutons, qui, comme leur maître, étoient beaucoup plus grands que les autres animaux de leur espèce. Ulysse, ayant remarqué que son hôte, en marchant à tâtons, ne portoit la main que sur le dos de ses brebis, attacha, sous le ventre de chacune, un de ses guerriers, et s'attacha lui-même sous le bélier. Dès le point du jour, le Cyclope, placé à l'ouverture de son antre, fit sortir, un à un, tout son troupeau. Chaque mouton, en passant entre ses jambes et sous ses mains, emporta un soldat Grec, et le chef passa le dernier.

Polyphème, rentré dans sa caverne avec la soif du carnage et l'espoir de la vengeance, la trouve déserte et frémit de fureur en entendant de loin, dans la plaine, Ulysse et ses compagnons qui

couroient vers le rivage. Le monstre, écumant de rage, se met à leur poursuite. Il heurte, il brise, il renverse les arbres, les rochers, les collines; et, d'un bras désespéré, arrachant le sommet d'une montagne, il le lance dans la vallée, où l'Echo répétoit les cris des Grecs fugitifs. La masse tombe et le vallon disparoît.

Cependant Ulysse voguoit vers l'île d'Itaque. Le Géant, du haut de la montagne, avance un pied et descend dans la mer. Il ouvre le circuit de ses bras immenses. Ulysse baisse les voiles, le navire échappe, et les mains du Cyclope ne rencontrent que des écueils, un promontoire et la grotte de Galathée. A cette rencontre, un soupir douloureux sortit de sa poitrine oppressée. Il sentit tout ce que perdoit un amant en perdant la vue.

Depuis la mort d'Acis il n'entendoit plus les chants de Galathée ; il n'osoit plus même lui parler ; mais au moins la voyoit-il encore !

L'air morne, lentement il remonte au rivage.
Là le monstre étendu sur un rocher sauvage,
Tantôt, croyant du jour entrevoir la clarté,
Fixoit, en soupirant, son œil ensanglanté
Vers l'antre où reposait peut-être la cruelle ;
Tantôt, ne rencontrant par-tout qu'obscurité,
Retomboit en pleurant dans la nuit éternelle ;
Les antres mugissoient de ses soupirs confus
Et l'écho murmuroit : Je ne la verrai plus ?

Apollon délivra Polyphème de cette sombre et douloureuse existence. Pluton, irrité de voir Esculape, fils d'Apollon et de Coronis, reculer le terme de la vie humaine, et resserrer les limites de l'empire des morts, s'en plaignit à Jupiter.

Celui-ci, pour obliger son frere, ordonna aux Cyclopes, compagnons de Vulcain, de lui forger un nouveau foudre, qu'il lança sur la tête du célèbre et malheureux Esculape. Apollon, désespéré de sa mort, et n'osant se venger sur Jupiter lui-même, perça de ses traits tous les Cyclopes, et rendit à jamais désertes les forges de Vulcain.

Le nom de Cyclopes leur vint, dit-on, du mot grec Cyclos (1), *cercle*, à cause de la forme circulaire de l'œil qu'ils avoient au milieu du front. Cet œil supposé n'étoit autre chose que l'ouverture ronde pratiquée au milieu d'un bouclier dont ils se couvroient le visage, en travaillant, pour se garantir du feu et des étincelles. Ces espéces d'ouvertures se remarquent encore quelquefois au milieu des boucliers antiques, et à leur occasion, voici ce qui m'est arrivé :

Appercevant, un jour, l'égide de Minerve,
Je voulus m'approcher, pour admirer de près
Ce bouclier sacré qui, dit-on, *nous préserve*
De Cupidon et de ses traits.
J'avance. Un éclair part du centre de l'égide.
» L'Amour est caché là, me dis-je alors tout bas;
» Je reconnois sa flamme. Il faut que le perfide
» Pour m'atteindre ait percé l'égide de Pallas ».
Aussi-tôt d'une main hardie
Brusquement je la soulevai :
Or, devinez qui j'y trouvai ;
L'Amour ? non. Qui donc ? Emilie.

LETTRE

LETTRE LXXVIII.

QUAND vous assistez, Émilie, à la célébration d'un mariage, vous observez en détail les physionomies étrangères et quelquefois étranges de tous les assistants. Plus les graces où la nouveauté de leur extérieur vous surprennent ou vous intéressent, plus vous êtes curieuse d'apprendre

Les amours de la sœur, du frere,
Les aventures du voisin,
Les petits secrets de la mere,
Et l'histoire du grand cousin.

Il est probable qu'en voyant passer le cortège (1) nuptial de Neptune et d'Am-

(1) Voyez la Lettre LXXV.

phitrite, vous avez éprouvé la même curiosité ; et moi, qui suis à-peu-près initié dans les secrets de la famille,

Je vais vous dire, en conscience,
Sans surcharger la vérité,
Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on pense
De chaque Dieu, de chaque Déité.
Si ce récit vous offre un peu de médisance,
Ne me l'imputez pas; mais songez, s'il vous plaît,
Que c'est la faute du sujet,
Et que, tant ennemi qu'on soit de la Satyre,
Quand il s'agit d'honneur, raconter c'est médire.

Dégageons d'abord nos principaux personnages de la foule des personnages accessoires, et brochons légèrement sur les petites vertus et les graces populaires de cette multitude de Divinités maritimes et champêtres qui n'apportent à la cour de Neptune que leur gaîté rustique et leur fraîcheur villageoise, et qui n'y sont

invitées que par égard pour le vieil Océan, chargé de cette nombreuse famille.

Et en effet, quel intérêt trouverez-vous à savoir que ces Napées, parées de fleurs champêtres, veillent à la conservation des prairies ; que ces Oréades, couronnées de mousse, de pin ou de genièvre, habitent les grottes des montagnes ; que ces Dryades, ceintes d'une guirlande de violettes, gardent l'asyle des bocages ; que ces Amadryades, le front ombragé de verdure, préservent de toute atteinte l'arbre auquel leur existence est unie ; que l'existence vénérable de ces chênes antiques est confiée particulièrement à ces Querculanes, parées de leur feuillage ? Vous dirai-je encore que la Nymphe Rusica, portant un soc ou un râteau, surveille la culture des champs ; que ses sœurs Vallonia et Collina conservent la verdure

des vallons et des collines, et cueillent chaque jour leur parure au milieu de leurs riants domaines; que les Nymphes Bubona (1) et Hippona, un cornet ou un fouet à la main, président aux pâturages, aux écuries, aux étables des bœufs et des chevaux; que la Nymphe Seïa, tenant une poignée de grains, prend soin du bled nouvellement semé sur la terre fécondée par le Dieu Sterculius qui, armé d'une fourche, conduit et distribue les engrais; que Ségétia (2), couronnée de verdure naissante, fait éclore le froment; que Volusia étend la tige et développe la feuille dont Patélina dégage l'épi que Flora féconde et que Lactucina remplit d'un lait substantiel, consolidé par Ma-

(1) Apul. Asin. Aur.

(2) Pline. Liv. XVIII.

ture, pulvérisé par Pilumna (1), et transformé par l'ardente Fornax (2) en une pâte légère et nourrissante? Ce ne sont pas là les secrets que vous êtes curieuse d'apprendre. D'ailleurs, en voyant ces Nymphes couronnées d'épis verds ou jaunissants, en remarquant dans leurs mains les divers instruments qui servent à cultiver, recueillir, battre, broyer et cuire le froment, vous avez déjà deviné l'emploi de chacune d'elles. Si, ne sachant ni bien ni mal de ces Déités inconnues, je m'avise, sauf erreur, de vous en faire l'éloge et de vous les citer comme les modèles de la douceur, de l'innocence et de toutes les vertus qui, dit-on, règnent incognito dans les campagnes inhabitées, ces Faunes aux pieds de ché-

(1) Ou Pilumnus. Serv.

(2) Fastes d'Ovide.

vres, ces Satyres à la barbe de bouc, et ces Sylvains au corps velu, qui vous regardent et m'écoutent peut-être, vont rire de ma bonne-foi et de votre crédulité.

Taisons-nous donc. Croyons qu'en tout bien, tout
honneur,
Ces Nymphes ont vécu comme elles devoient faire;
Et, pour continuer d'adorer la Pudeur,
Ne soulevons jamais le voile du Mystère.

Passons de cette nombreuse famille à celle des filles de Nérée. Mais que vous en dirai-je encore ? Ces Tritons savent mieux que moi contre quel écueil échouèrent les vertueux projets de cette Néréïde, à quel Fleuve la Naïade de ce ruisseau porte, en serpentant, son amour aussi pur que sa source ; avec quel Dieu la Nymphe de ce beau lac renversa cette touffe de roseaux et troubla son miroir,

jadis si transparent ; quelle nuit et dans quelle rencontre la Naïade de cette fontaine brisa son urne, la pleura si amèrement et recueillit, avec tant de peine, le crystal de son onde extravasée. Mais quelque peu intéressante que soit la chronique de toutes ces Divinités subalternes, avouez, mon amie, qu'il est doux de se reporter à ces temps heureux où l'air, la terre et l'onde étoient peuplés de Génies bienfaisants, où l'on ne se reposoit que sur le lit des Nymphes, où l'on ne respiroit que l'haleine des Zéphyrs, où l'on ne s'abreuvoit que des pleurs ou de la substance des Naïades. Est il une manière plus aimable et plus touchante de multiplier et d'embellir l'image du Créateur ?

Pour moi, je l'avoûrai, soit raison, soit foiblesse,
J'aime à déifier tout ce qui m'intéresse,

Et dès qu'un plaisir pur vient m'animer, mon cœur,
Enivré du bienfait, cherche le bienfaiteur.
Je le trouve par-tout : l'Olympe est la nature.
J'adore le Printemps qui nous rend la verdure.
J'invoque les Zéphyrs dont l'aimable retour
Pare de fleurs le temple et l'autel de l'Amour.
De l'Automne en cueillant la récolte vermeille,
Je rends graces au Dieu qui remplit ma corbeille.
Je salue, en entrant chez l'humble laboureur,
Et le Dieu de la paix et le Dieu du bonheur ;
J'adore l'Amitié dont la main tutélaire
S'étend sur Émilie et protége ma mere ;
Je sens qu'il est un Dieu qui donne les plaisirs,
Et qu'il en existe un même pour les Désirs ;
Et crois, en remontant de l'effet à la cause,
Qu'au sein du Créateur le vrai bonheur repose.

Il faut distinguer de la foule des Néréides, Thétis, qui fut, dit-on, la plus belle femme de l'univers. Apollon, Neptune et Jupiter, épris de ses charmes, se disputèrent sa main. Thétis, insensible à l'hommage de ces Dieux, leur préfé-

rois secrettement Pélée, simple mortel et modeste souverain d'un petit canton de la Thessalie.

On aime mieux son égal que son maître (1).

Cependant comme les désirs des rois sont les arrêts des Destinées, Thétis alloit céder aux vœux de Jupiter, lorsque Prométhée prédit à celui-ci que cette Nymphe mettroit au monde un fils qui seroit un jour plus illustre et plus grand que son pere. Soudain le roi du ciel et ses rivaux renoncèrent à leurs prétentions.

Pélée obtint, par cet heureux retour,
Avec le cœur, la main de son amie;
Et cet implacable vautour,
Qui, sans assouvir sa furie,
Dans le sein des mortels dévore tour-à-tour
L'amitié, les plaisirs, le bonheur de la vie,
L'Orgueil, fut une fois favorable à l'Amour.

(1) Voltaire, Comédie de Nanine.

LETTRE LXXIX.

TRITON fut le fils aîné et le favori du souverain des ondes. Les uns lui donnent pour mere Amphitrite, épouse de Neptune, d'autres la Nymphe Cœléno, l'une de ses maîtresses ; et j'incline assez vers cet avis, à cause de la prédilection du pere pour ce fils, d'ailleurs peu intéressant.

Du lien conjugal telle est la destinée,
Que le meilleur époux, en dépit qu'il en ait,
Préfére toujours en secret
Les enfants de l'Amour à ceux de l'Hyménée.

Le talent le plus recommandable de Triton fut celui de sonner de la trompette. Il paroît qu'il dédaignoit la mélodie et que le terrible étoit son genre, puisque

dans la mêlée du combat des Titans contre les Dieux, il mit en fuite les Géants épouvantés, en entonnant un concerto de trompette marine.

Quel talent! quel sujet! comme il feroit merveilles
Dans les morceaux tonnants de ces compositeurs
Qui, hurlant, glapissant, mugissant à grands chœurs
Si chromatiquement déchirent nos oreilles!

Triton fit part de son talent à tous ses freres, qui, comme lui, en ont conservé les lèvres gonflées et le visage un peu bouffi.

Malgré le plaisir qu'il prenoit à les entendre, Neptune suspendit, un jour, leurs bruyants concerts pour écouter les chants mélodieux du célèbre Nérée. Ce favori d'Apollon, qui prévoyoit les arrêts des Destinées et embellissoit des prestiges de la poésie le lointain de notre

existence, environné de toute la cour de Neptune et d'Amphitrite, préluda tendrement sur sa lyre et chanta dans une douce inspiration :

Jeunes beautés, faites silence ;
Ma voix annonce l'avenir.
Pour vous de ma vaste science
Les secrets vont se découvrir :
C'est la jeunesse qui me donne
Le présage de tous les temps :
Je prédis des fruits pour l'automne
Quand je vois des fleurs au printemps.

A l'éclat de la renommée
Préférant un bonheur obscur,
Vous aimez ; vous serez aimée.
A quinze ans ce présage est sûr.
L'Hymen, par un nœud légitime,
A votre amant doit vous unir.
Vous avez sa première estime ;
Vous aurez son dernier soupir.

A la piété filiale
Vous consacrez vos jeunes ans.
L'Amour tient la balance égale
De vos soins entre vos parents...
Heureuse mere ! quelle ivresse
Charmera vos derniers instants !
Que de baisers, que de tendresse
Vous prodigueront vos enfants !

A la vertu, dans ses disgraces,
Vous aimez à tendre la main.
La Douleur qui cherche vos traces,
Vous trouve à moitié du chemin.
Un jour vous répandrez des larmes ;
Mais les Dieux pour vous m'ont promis
Que vous y trouveriez des charmes,
Car vous aurez de vrais amis.

La Nymphe Doris, attendrie par ces chants, et soupirant après cet avenir de félicité, regardoit le Devin en rougissant, mais n'osoit se fier à ses prédictions. Né-

rée, dans ses regards timides, démêlant son incrédulité, lui prédit qu'elle seroit heureuse mere, épouse adorée, et jura qu'avant la fin de l'année cette prédiction s'accompliroit, pourvu qu'à l'instant même la Nymphe daignât lui accorder sa main. Doris tenta cette épreuve, et l'Hymen, contre sa coutume, surpassa de beaucoup ses promesses. L'épouse de Nérée, pendant un siècle et plus, mit au jour, chaque année, une ou deux Néréides. La plûpart de ces Nymphes épousèrent les freres ou les enfants de Triton. Les autres habitèrent la grotte des Fleuves, ou l'asyle champêtre des Faunes et des Sylvains.

Nérée et Doris partagèrent la faveur de Neptune avec Ino et Mélicerte, infortunés que ce monarque avoit pris sous sa protection.

Athamas, roi de Thèbes, ayant ré-

pudîé Néphélé et chassé Phrixus et Hellé, ses deux enfants, épousa Ino, dont il eut un fils appellé Mélicerte. Junon, qui, comme mauvaise épouse, présidoit sans doute aux mauvais ménages, fit éclore, dans le cœur d'Athamas, l'affreux projet de massacrer la reine et son jeune fils. Ino, pour se soustraire à sa fureur, se précipita au milieu des flots en tenant Mélicerte dans ses bras. Neptune, à qui l'habitude fréquente de la paternité faisoit sentir le prix de l'amour maternel, reçut à sa cour l'enfant et la mere. Ino fut depuis adorée sous le nom de Leucothoé, et Mélicerte sous celui de Palémon chez les Grecs, et de Portunus chez les Latins. Il présidoit à la sûreté des ports, dont on lui mettoit les clefs dans la main droite; de la gauche il tenoit une ancre ou un gouvernail. Les matelots invo-

quoient Portunus près du rivage, et en pleine mer Saron, qui présidoit à la manœuvre; ce Dieu tenoit une rame et des cordages.

Phorcis, autre Dieu du second ordre, auquel les Pilotes adressoient des vœux passagers pendant la tempête, étoit fils de Neptune et pere de Méduse. Chassé par Atlas des royaumes de Corse et de Sardaigne, il trouva un asyle à la cour de son pere, et y jouit de cette compassion respectueuse qui humilie les rois détrônés.

Mais de tous les courtisans de Neptune, celui qui posséda le mieux l'esprit de son état, fut le devin Prothée, fils de l'Océan et de Thétis, dont les traits furent si mobiles et le caractère si flexible, que je n'entreprendrai ni de vous le dépeindre ni de vous le définir; car vous n'igno-

rez pas, mon amie, que la définition est pour le moral ce que la description est pour l'extérieur. Si j'essayais de dépeindre Emilie, je dirois :

Lèvres de rose, haleine de Zéphyre,
Trésors d'albâtre et modeste maintien ;
Charmes qui font sentir ce qu'on n'ose lui dire ;
A ses genoux un regard vous attire,
Un soupir vous égare, un regard vous retient.

Mais si je voulois la définir, j'ajouterois :

Son esprit, sa bonté, son modeste langage
Vous pénétrent d'un sentiment
Qui vous attache uniquement
Et sans réserve et sans partage.
On ne peut l'estimer ni l'aimer à demi :
Qui n'est que son ami, veut être davantage ;
Qui n'est que son amant, veut être son ami.

LETTRE LXXX.

Il est une douce langueur
Que la tendresse nous inspire,
Quand l'Innocence à notre cœur
Cache encore ce qu'il désire:
Une plus brillante clarté
Sourit à notre œil enchanté;
Un nouvel univers commence;
Loin de lui le cœur emporté
Nage dans une mer immense
D'amertume et de volupté.

Songe heureux! aimable délire!
Vous vous envolez pour toujours
Dès que la vérité déchire
Le bandeau léger des Amours.
Au jour fatal qui nous éclaire,
Quand nous discernons les objets,

Adieu bonheur, adieu chimère !
On se dit, d'une voix amère :
C'est donc là ce que je cherchois !
Ah ! n'éclairons point l'Innocence.
Laissons la tendre Adolescence
Désirer, espérer, languir.
L'Amour n'a point de jouissance
Qui vaille le premier désir.

Scylla, fille de Phorcis et d'Hécate, éprouvoit cette mélancolie, plus douce, plus enivrante que le plaisir même, lorsqu'elle apperçut, au bord de la mer, un jeune pêcheur qui se préparoit à tendre ses filets. Son regard étoit tendre, sa figure languissante, sa taille svelte et majestueuse. Ses jambes nues ressembloient à celles de Mercure, ses bras à ceux de Ganimède. Une courte draperie, flottante sur ses épaules, laissoit entrevoir son sein oppressé de soupir et palpitant des feux de la jeunesse.

Deux malades qui se rencontrent, s'intéressent mutuellement, sur-tout quand leur maladie est la même. Glaucus et Scylla se regardèrent, se plaignirent et associèrent ainsi leurs souffrances :

» Vous soupirez, Nymphe charmante ?
-» Jeune étranger, vous soupirez ?
-» D'une inquiéte ardeur mes sens sont dévorés.
-» La même inquiétude en secret me tourmente.
-» Je ne dors plus. -Ni moi. -Je viens rêver ici ;
» J'y désire quelqu'un ; j'y suis seul ; je soupire.
-» Je rêve comme vous, et je désire aussi,
» Sans savoir ce que je désire.
-» Moi, qui n'aurois pu voir même un oiseau souffrir,
» Qui du mal redoutais jusques à l'apparence,
-» Croiriez-vous qu'aujourd'hui mon unique plaisir
» Seroit de voir quelqu'un partager ma souffrance ?
-» Ah ! n'en rougissez pas ; vous me feriez rougir,
» Car, je vous l'avoûrai, j'ai le même désir.
-» De mes lèvres de feu quelles lèvres brûlantes

» Viendront respirer les ardeurs !
-» Quels soupirs sécheront les pleurs
» De mes paupières languissantes !
-» J'en jure par l'Amour, belle Nymphe: c'est moi
» Qui vais mettre un terme à vos peines.
-» Secourable étranger, dans votre état, je croi,
» Que l'on a bien assez des siennes.
-» Eh bien! échangeons-les. -Eh! qu'y gagnerons-nous ?
-» Qui sait! -Notre fardeau sera toujours le même.
-» Non; des peines de ceux qu'on aime
» Le partage est, dit-on, plus doux.
-» Vous croyez ? Essayons. -Hélas!... Votre main tremble...
-» La vôtre tremble aussi.-Notre mal se ressemble..
-» Asseyez-vous. - Reposez-vous;

et ils s'assirent; mais se reposèrent-ils? Si vous êtes curieuse de l'apprendre, interrogez cette femme, vêtue de noir, qui s'avance à grands pas vers le rivage, et les observe d'un œil courroucé. Voyez comme ses cheveux se hérissent, comme

sa baguette s'agite dans ses mains. Entendez-vous siffler ce serpent sur sa tête ? Peut-on être à ce point jaloux du repos de deux jeunes infortunés ! Quelle est donc cette femme qui ne peut souffrir qu'une autre ?... Hélas ! c'est une femme...

Adieu, ma bonne et tendre amie,
Ange d'innocence et de paix,
Dont le cœur ne connut jamais
La haine ni la jalousie :
Si votre sexe a le malheur
D'éprouver souvent la fureur
De cette double frénésie,
Votre inaltérable douceur
Avec lui me réconcilie.

LETTRE LXXXI.

Fille de la Nuit et du Jour,
Et favorite de sa mere,
Par ses enchantements Circé fit tour-à-tour
Gronder les cieux, trembler la terre,
Frémir la Nature et l'Amour,
Et pâlir le front de son pere.

Épouse d'un jeune roi des Sarmates, elle empoisonna la coupe nuptiale, et se réfugia sur un promontoire de la Campanie. Là, seule, dévorant ses remords, errant à travers les rochers et les précipices, elle recueilloit, avec le poison des plantes, le noir venin des reptiles. De longs voiles, parsemés d'étoiles de feu, ceignoient son front, et tomboient en

flottant jusqu'à terre. Une baguette magique s'agitoit dans sa main, et traçoit autour d'elle un cercle mystérieux, dont elle occupoit le centre. C'est là que.... mais une plume immortelle a tracé ce tableau (1); et quand Pindare a parlé, je ne sais plus qu'admirer et me taire.

La fauvette timide et son foible ramage
Doivent céder aux chants du cigne harmonieux;
Et quand il plane dans les cieux,
L'Aigle impose silence aux oiseaux du bocage.

Tandis que Circé achève ses noirs enchantements, Glaucus, immobile sur le sein de sa chère Scylla, ouvre languissamment ses paupières appésanties, cherche des yeux les yeux de son amante, et ne rencontre que les regards affreux

(1) Voyez la Cantate de Circé, par J. B. Rousseau.

de six têtes énormes, dont les bouches béantes lui présentent leurs triples rangs de dents ensanglantées. Saisi d'étonnement et d'effroi, il se lève, recule, et contemple, en frissonnant d'horreur, un corps informe opposant ses vastes flancs à la fureur des flots, et environné de chiens furieux, dont les hurlements menacent de loin les vaisseaux que le monstre attend au passage.

Tel fut le sort de la malheureuse Scylla, que vous distinguerez d'une autre Scylla, fille de Nisus, qui trahit son pere, et fut changée en Alouette; car il faut bien se garder, sur-tout aujourd'hui, de confondre le sort du criminel avec celui de l'infortuné.

Les enchantements de Circé échouèrent contre la prudence d'Ulysse, qu'elle voulut asservir, et qui l'asservit elle-même.

Je vous raconterai ces détails dans l'histoire de ce héros, dont elle eut, en moins d'une année, trois enfants....

Trois enfants!... quand la mere est aimable et jolie,
On peut lui pardonner cette sorcellerie.

Il arrive quelquefois qu'une enchanteresse, par jalousie d'état, nous préserve des enchantements d'une autre. Circé avertit Ulysse de se boucher les oreilles avec de la cire, et de se faire attacher au mât de son vaisseau pour résister à l'attraction du chant des Sirènes, et éviter les écueils qu'elles habitoient auprès des côtes de Sicile. Ces trois sœurs étoient filles du Fleuve Achéloüs et de la la Muse Calliope. On les nommoit Leucosie, Lydie et Parthénope. Leucosie tenoit des tablettes et chantoit, tandis que Lydie l'accompagnoit avec la flûte et Parthénope avec la lyre.

Parthénope donna son nom à une ville célèbre d'Italie, où l'on prétend qu'elle mourut. La ville de Parthénope ayant été détruite, Phalaris la réédifia et la nomma Néapolis, Ville-neuve. Naples n'a point oublié le chant des Sirènes. Elle est encore la patrie des successeurs d'Orphée et l'école de la mélodie ; mais, hélas ! l'Amour, trop souvent, n'y chante ses exploits qu'après avoir perdu ses armes.

Là, la Muse du chant, craignant que de sa voix
Les combats ou la chasse ou la fraicheur des bois
N'altèrent l'organe fragile,
Lui laisse son arc inutile,
Et lui dérobe son carquois.

Les talents des Sirènes les firent admettre dans la société de Proserpine, puisqu'elles furent témoins de son enlèvement. Ce fut pour la chercher que les

Dieux leur accordèrent des aîles. Mais elles ne conservèrent pas long-temps leur plumage. Ayant osé disputer aux Muses le prix du chant, elles furent vaincues par leurs rivales, qui se couronnèrent de leurs plumes. J'ignore si Calliope, mère des Sirènes, prit part à leurs dépouilles.

Mais j'apperçois, de temps en temps,
Plus d'une mere de famille
Qui, malgré tout l'amour qu'elle a pour ses enfans,
Voudroit bien se parer des plumes de sa fille.

Les Sirènes, à l'aide du temps et de la vanité, se consolèrent peu-à-peu d'avoir été surpassées par les Déesses, mais elles ne purent survivre à l'affront d'avoir été vaincues par un mortel. Déjà les Argonautes, attirés par leurs chants, oublioient la conquête de la Toison d'or;

déjà leur vaisseau dérivoit vers l'île fatale. Soudain Orphée monte sur le tillac ; et, d'une voix divine, chante le combat des Dieux. A ces accents inspirés par le génie, animés par la gloire, épurés par la vertu, le prestige se dissipe, le charme cesse, et le navire vogue à pleines voiles vers le rivage de Colchos. Les Sirènes, réduites au silence et au désespoir, jetèrent leurs instruments dans la mer, et s'y précipitèrent elles-mêmes.

Le Dieu de l'humide séjour
Les y reçut en souveraines.
Elles firent depuis l'ornement de sa cour :
La cour fut de tout temps le pays des Sirènes.

On pourroit les représenter d'abord sous la figure de jeunes Nymphes tenant des instruments de musique ; après l'enlèvement de Proserpine, on leur donneroit des aîles ; après leur recherche infruc-

tueuse, des plumes et des pieds d'oiseau; après leur arrivée chez Neptune, des nageoires et une queue de poisson.

L'image de Circé varie également suivant le temps et le lieu où elle est représentée. Accorde-t-elle sa main au jeune prince des Sarmates? c'est Vénus montant sur le trône de Paphos et de Gnide. Conjure-t-elle la perte de Scylla? la fureur ride son front, la rage s'exhale de sa bouche écumante; les serpents sifflent et s'entrelacent dans ses cheveux hérissés; l'orage gronde sur sa tête; la foudre obéissante sillonne, à ses pieds, le cercle magique qui l'environne. Un jour pâle et livide éclaire son attitude terrible, sa baguette menaçante, son voile noir, sa robe étincelante, et les coupes empoisonnées, dont la vapeur s'élève vers les cieux épouvantés. Mais accueille-t-elle.

dans son île le roi d'Itaque et les héros qui l'accompagnent ? les roses couronnent sa chevelure blonde et parfumée. La pudeur est sur son front, la persuasion sur ses lèvres. Son regard exprime la langueur du désir, son geste la molesse de la résistance. Sa robe transparente trahit les contours de sa taille flexible, et l'albâtre mobile de son sein agité. Les Zéphyrs se jouent dans les plis de son voile, autour de ses bras arrondis et de ses pieds délicats. D'une main elle tient sa baguette entourée de fleurs; de l'autre elle présente, en souriant, une coupe pareille à celle que je vous envoye par le porteur de ce message.

L'Amour vous donna de Circé
La taille enchanteresse,
Son sourire, son œil baissé,
Son esprit, sa finesse.

Comme Circé vous nous charmez,
Comme elle vous nous enflammez;
Mais pour qu'en tout vous souteniez
Cet heureux parallèle,
Je veux encor que vous ayez
Une coupe comme elle.

Celui qui de ce vase aura,
Après vous, les prémices
A longs traits y savourera
L'amour et ses délices.
D'espoir, de crainte, de désir,
Son sein va brûler et transir,
Et quand sa bouche aura d'abord
Bien épuisé la coupe,
Ses lèvres presseront encor
Les bords de la soucoupe.

Ah! si dans votre île, à son tour,
Aborde la nacelle,
Faites-moi, dès le premier jour,
Devenir tourterelle.

Là, près de vous, je veux gémir
Et me consumer de plaisir.
Et quand je n'aurai plus enfin
Que quelques étincelles,
Je m'éteindrai sur votre sein
En étendant mes aîles.

LETTRE LXXXII.

L'AMOUR, auteur de tant de maux,
L'Amour, qui jusqu'au sein des flots
Porta le trouble et les allarmes,
Fit pleurer Amphitrite et les Nymphes des eaux,
Deux fois sur leur rivage a répandu des larmes.

Alcione et Céix lui coutèrent des pleurs.
Son souffle de Borée adoucit les rigueurs
Pour protéger encor ce couple aimable et tendre(1);
Et sa voix gémissante attendrit les échos
Quand l'Aquilon fougueux, aux rives de Sestos,
Éteignit le flambeau qui conduisoit Léandre.

Alcione, fille d'Éole, avoit épousé Céix, roi de Trachine, fils de Chione et de Lucifer (2).

(1) Les Alcions.

(2) On le nomme *Lucifer* avant le lever, et *Vesper* après le coucher du soleil.

Lucifer est ce Dieu qui, dès l'aube du jour,
Précéde du soleil la jeune avant-courrière.
Quand Phœbus étincèle au bout de sa carrière,
Lucifer de la nuit annonce le retour;
Et, sans trahir leurs pas, sa discrette lumière
Conduit au rendez-vous l'Espérance et l'Amour.

Céix jouissoit, près de sa chère Alcione, de cette inaltérable félicité qu'on n'entreprendra jamais de peindre quand on l'aura bien sentie.

Ce n'étoit point ce délire amoureux
Qui s'éteint avec la jeunesse,
Et dont le souvenir ne laisse
Que le néant d'un vuide affreux.
Ce n'étoit le plaisir, l'estime, la constance,
L'amitié ni l'amour; mais c'en étoit l'essence,
Nectar délicieux dont le Destin jaloux
Remplit si rarement la coupe des époux!

En épuisant, chaque jour, cette coupe céleste, Alcione étoit devenue mere. Céix

partageoit, avec ivresse, ses soins, ses peines et ses plaisirs. Quelquefois, pour lui renouveller le sentiment de leur félicité commune, il se plaisoit à lui en tracer la peinture, comme on aime à présenter un Miroir à la modestie pour lui rappeller qu'elle est belle. Appercevoit-il sur son front quelque nuage de tristesse? il s'asseyoit près d'elle, et lui disoit, en la tenant embrassée:

Je ne t'ai pas vu sourire
Depuis le lever du jour.
J'entends ton cœur qui soupire:
Est-ce de peine ou d'amour?
Pour chasser la rêverie
Qui s'empare de tes sens,
Rappelle-toi, mon amie,
Ton époux et tes enfants.

Au sein de notre famille,
Le soir, l'un et l'autre assis;

Dans mes bras je tiens ta fille,
Dans tes bras tu tiens mon fils.
Sous les traits de leur jeunesse
Je crois démêler tes traits,
Et j'embrasse, avec ivresse,
Le modèle et les portraits.

J'apperçois sur ton visage
Les traces de la douleur.
J'en demande le partage,
Et j'en obtiens la faveur!
Embrasse-moi; je t'adore;
Pour mon cœur c'est un besoin...
Notre baiser dure encore:
La Douleur est deja loin.

Tel fut le bonheur d'Alcione tant que Céix n'eut d'autre ambition que celle de lui plaire. Mais bientôt la Fortune, en étendant son empire et ses richesses, alluma dans son sein la soif des grandeurs. Ebloui de sa nouvelle puissance, il osa prendre

le nom de Jupiter (1), et son épouse s'apperçut qu'il en prenoit aussi le caractère et l'indifference conjugale. Riche d'honneurs et pauvre de plaisirs, Alcione, au sein de sa stérile opulence, regrettoit chaque soir sa féconde médiocrité.

La Grandeur et l'Amour s'accordent mal ensemble.
L'une cherche l'éclat, l'autre l'obscurité.
L'une aime à découvrir toute sa majesté ;
Dès qu'on apperçoit l'autre, il tremble
De laisser voir sa nudité.
Aussi, je l'avoûrai, jamais de la puissance
Je n'ai pu concevoir le suprême plaisir ;
Mais que je conçois bien la douce jouissance
De savourer son existence
Dans un modeste et vertueux loisir !
Ah ! que l'ambitieux du bonheur de sa vie
Trouble, à son gré, le fond pour la superficie ;

(1) Apollodore, Liv. premier.

J'ai besoin d'un bonheur moins brillant, mais plus sûr,
Qui ressemble, s'il est possible,
A cette source obscure, mais paisible,
Dont la surface est calme et le fond toujours pur.

Jupiter vit avec indignation un foible mortel usurper le nom du roi des Cieux, et depuis ce moment, la vengeance céleste plana sur la tête de l'usurpateur.

Chione, suivant quelques autres, mere de Céix, et selon plusieurs autres, niéce de ce prince, fière d'avoir épousé, en même temps, Apollon et Mercure, osa se préférer à Diane elle-même. Cette témérité demeura long-temps impunie. Diane, insensible à l'amour, n'étoit point encore jalouse de sa beauté; mais elle vit Endymion, et Chione tomba sous ses traits. Dédalion, pere de cette infortunée, se précipita d'un rocher du mont

Parnasse. Les Dieux eurent pitié de son sort et le changèrent en Epervier.

Céïx, effrayé des malheurs de sa famille, et les regardant comme un sinistre présage pour lui-même, résolut d'aller à Claros consulter l'oracle d'Apollon. Ceux qui le prétendent fils de Chione, assûrent qu'il vouloit y conjurer le Dieu de la médecine de rendre le jour à sa mere. Vous aimerez à penser, mon amie, que ce fut là le motif de son voyage;

Et d'après votre cœur jugeant le cœur d'un autre,
Vous croirez que Céïx, en écoutant sa voix,
Pour sa mere fit autrefois
Ce qu'aujourd'hui vous feriez pour la vôtre.

A la nouvelle de ce départ précipité, Alcione, saisie de douleur et d'effroi, vole au rivage, apperçoit Céïx, dont le pied touche la barque fatale, pousse un

cri, se précipite, et, le visage et le sein inondés de larmes, s'écrie en embrassant ses genoux :

Que t'a fait la triste Alcione !
Quel crime a-t-elle donc commis
Pour que son ami l'abandonne !..
Si pourtant mon époux l'ordonne,
A ses lois mon cœur est soumis ;
Mais au moins, en quittant celle qui vous fut chère,
Pourquoi d'un perfide élément
Voulez-vous braver la colère ?
Si l'aquilon repose en ce moment,
Croyez-moi, son repos présage le tonnerre.
Je suis fille d'Éole et connois mieux que vous
Les emportemens, le courroux
Et l'inconstance de mon pere.

Confiez ce voyage à la mere des Dieux (1) ;
Elle vous conduira par des routes fleuries.
Les éclats de la foudre et les vents furieux
Et les flots écumants pour vous valent-ils mieux

(1) Cybèle, Déesse de la Terre.

Que le zéphyr des champs et l'émail des prairies ?
Chez Cibèle, en quelques climats
Que Mercure guide vos pas (1),
Rêvant à vous le soir, quand la nuit sera close,
Et vous introduisant au milieu des palais,
Sous l'asyle du chaume ou l'ombre des forêts,
Je pourrai me dire : Il repose ;
Reposons-nous. Mais sur les flots,
Point d'asyle, point de repos.
J'interrogerai le nuage
Qui vers la mer prendra son cours,
Dans ses flancs je croirai toujours
Entendre murmurer l'orage,
Et si quelque banc de rameurs
Vient échouer sur ce rivage,
En proie à de sombres terreurs,
Ne songeant que mort et veuvage,
Je croirai répandre des pleurs
Sur les débris de ton naufrage !...

A ces mots, l'époux d'Alcione, se croyant encore son amant, interrompit

(1) Mercure, Dieu des Voyageurs.

ses plaintes par un baiser, et lui dit, du même ton qu'autrefois :

Avant que de la nuit l'inégale courrière
Ait deux fois dans les cieux achevé sa carrière,
Je jure qu'en ces lieux je serai de retour.
Si j'ai choisi la mer pour quitter ce séjour,
C'est que les vents rendront, sur le liquide empire,
Mon retour plus rapide et le trajet plus court.
Attends-moi, je reviens. Souviens-toi que Zéphyre
A des aîles comme l'Amour.

Il dit, s'échappe de ses bras, et s'élance sur le vaisseau qui fend l'onde et fuit le rivage. Là, les bras étendus, immobile de douleur, Alcione attache ses derniers regards sur son époux, sur le navire, sur la voile blanchissante, dont l'image fugitive s'efface et disparaît.

Alors, l'œil morne et la tête abattue, elle retourne lentement dans son palais, où chaque objet renouvelle ses regrets et son désespoir :

Cet asyle silencieux
Qui des secrets du roi fut le dépositaire,
Ses habits, son armure éparse sous ses yeux,
Et cet alcove solitaire,
Et ce lit tiéde encor de leurs derniers adieux.

Mais bientôt la douleur céde à la crainte. Alcione, pour le salut de son époux, prépare un sacrifice au Souverain des ondes et au Dieu des tempêtes. Je suis fille d'Eole, disoit-elle; et peut-être ses fougueux enfants accueilleront-ils l'offrande et les vœux de celle qui doit le jour à leur pere.

Déjà le sang d'un noir taureau coule sur l'Autel de Neptune. Tandis que ses prêtres le recueillent dans des coupes dorées, un énorme sanglier, l'œil farouche, le poil hérissé, se roidit contre le bras qui l'entraîne, approche et tombe, en rugissant, sous la hache sacrée. Les sa-

crificateurs jettent, au sein de la mer, les entrailles palpitantes, et rougissent l'onde amère de leurs coupes ensanglantées. Cependant, sur un rocher battu des vagues irritées, on immole une brebis noire, en conjurant à grands cris Eole et les orages. Ces sinistres accents sont, de temps en temps, interrompus par le chant des vierges couronnées de guirlandes, et conduisant à l'autel du Zéphyre un agneau qu'allaite encore sa mere. Soudain le bûcher s'allume, et la vapeur des offrandes monte, avec l'encens, vers le trône de nuages où siége le Roi des airs. En ce moment Alcione élève vers le ciel ses regards brillants de ferveur et d'espérance, et tombe à genoux en s'écriant :

D'une fille autrefois chérie,
Eole, entends les vœux et calme la douleur.
Mon pere, souviens-toi que tu dois le bonheur
A celle qui te dut la vie.

Aux Aquilons impétueux,
Interdis l'empire des ondes;
Enferme leur essaim dans tes grottes profondes,
Et si leurs cris tumultueux
Menacent les remparts de ta retraite obscure,
Rappelle à tes enfants qu'Alcione est leur sœur,
Et, s'il se peut, enchaîne leur fureur
Des nœuds sacrés de la nature.

Redoutable amant d'Orithie (1),
Épargne ce que j'aime, et jusqu'à son retour
De ton souffle mortel comprime la furie.
Tu sais, si tu connais l'amour,
Que d'un souffle dépend le bonheur de la vie.

Et toi, dont l'esprit est si doux!
Toi que j'aime à nommer mon frere,
Si jamais ta sœur te fut chère,
Zéphyr, protége mon époux.
Si tu rends à mes vœux le héros que j'adore,
Quel encens envers toi m'acquittera jamais!

(1) Borée, qui enleva Orithie, dont il eut deux enfants.

Heureusement, pour payer tes bienfaits,
Il ne faut qu'un baiser de Flore ;
Et quoique tu sois à ses yeux
Plus beau que l'Amour même et plus frais que l'Aurore,
Après avoir fait des heureux,
Tu seras plus aimable encore.

Eole, s'il eût pu l'entendre, eût sans doute exaucé la prière de sa fille ; mais les noirs Autans, en poursuivant le vaisseau de Céix, emportèrent l'encens et les soupirs d'Alcione.

Cependant l'Espérance abrégeoit pour elle les heures qu'éternisoit la crainte. L'Espérance, sœur de la Piété, habite, avec elle, le sanctuaire des immortels. Alcione, les mains chargées d'offrandes, alloit, chaque jour, la chercher dans le temple de Junon. Mais la Reine des Dieux, fatiguée d'entendre des vœux impuissans, et ne pouvant souffrir qu'un vain espoir

fût le prix des sacrifices offerts en son honneur, ordonne à Iris, sa prompte messagère, d'aller détromper la crédule Alcione.

Falloit-il la guérir de sa crédulité?
Par elle si souvent, de la felicité
Le rapide éclair se prolonge!
Quand le bonheur tient au mensonge,
Pourquoi dire la vérité?
Si jamais vous cessiez de m'aimer, mon amie,
Moi, qui jusqu'à la mort compte sur votre cœur,
Laissez-moi mon erreur
Pour me laisser la vie.

Iris, portée sur l'aile des Songes, pénètre dans l'asyle ou repose Alcione, et se présente à sa pensée sous les traits de son époux. Mais ses yeux éteints, son teint livide, ses lèvres décolorées, ses cheveux et ses vêtements souillés de vase

et d'écume, annoncent à son épouse quelle est sa destinée. A cette vue, elle pousse un cri, s'éveille, court au rivage, et, d'un œil égaré, cherche sur le lointain des flots, l'objet qu'elle tremble d'appercevoir. En vain ses compagnes affligées s'empressent de calmer son effroi. C'est lui, s'écrioit-elle; c'est son ombre; je l'ai vue, je la vois encore. « Pourquoi, chère Alcione, pourquoi vous livrer aux prestiges d'un vain songe? Ignorez-vous que les Songes, enfants de l'Erreur, se jouent sans cesse de la crainte et de l'espérance des mortels? Ce qu'ils disent n'est-il pas toujours le contraire de ce qu'ils semblent dire? et, puisqu'ils vous annoncent la perte de Céix, ne sont ils pas les messagers de son retour? »

Alcione, saisissant cette consolante idée, essuyoit peu-à-peu ses larmes,

et, d'un air reconnoissant, sourioit à ses compagnes, qui chantoient en cueillant des fleurs :

Si le bonheur fait les beaux jours,
Ne redoutez plus les orages.
L'essaim fidele des Amours
Loin de vous chasse les nuages.
Il ramène du haut des Cieux
Phœbus vers Thétis attendrie,
Et guide en ces aimables lieux
Le Bien-aimé vers son amie.

De joie et d'espoir bondissants,
Les Tritons et les Néréides
Font retentir de leurs accents
Les échos des plaines liquides.
Les fleurs aux rives d'alentour,
Sur les rochers, dans la prairie,
Naissent pour orner le retour
Du Bien-aimé vers son amie.

Voyez dans le lointain des airs,
Ces hirondelles, chaque année,
Venant des bouts de l'univers
Habiter le nid d'Hyménée.
Modèles de l'amour constant,
Aux bords chéris de leur patrie
Elles ramènent, en chantant,
Le Bien-aimé vers son amie.

Alcione, attentive à ces chants, qui berçoient sa douleur et ranimoiènt son espérance, promenoit ses regards rêveurs sur la vaste étendue de la mer unie et tranquille. Un rocher s'élevoit-il dans la vapeur azurée ? c'étoit le vaisseau de Céix ; et si quelqu'oiseau, si quelque nuage lointain traversoit l'horizon, c'étoit le pavillon ou les voiles du vaisseau.

Au milieu de ces illusions, un objet qui flotte lentement vient fixer sa vue

incertaine. Point de mâts, point de voiles. « Ce ne peut être un vaisseau, » dit-elle en soupirant. Et soudain son imagination lui trace la forme d'une barque légère, qui, à la faveur du calme, précéde et ramène peut-être son époux. Cependant l'objet approche, et peu-à peu la barque s'évanouit. Une blancheur terne, des cheveux noirs et flottants, des bras immobiles et étendus, lui présentent, par dégrés, l'image d'un malheureux, victime de la tempête. « Infortuné ! dit elle, que je plains ton épouse » ! et ses yeux, qu'elle détourne, se reportent involontairement sur cet objet d'horreur et de pitié. Plus le corps approche, plus il attire les regards et glace les sens d'Alcione, aussi pâle, aussi froide que lui même. Son époux, ce songe effrayant, ce corps livide, mais majestueux... quels sinistres

rapports ! Cependant elle ose douter encore. L'onde couvre à moitié ses traits... étrangers peut-être. Mais un flot soulève sa tête... !

« Céix !... ah! cher époux !... et vous l'avez permis,
» Dieux cruels qu'invoquoit ma crédule tendresse!
» Céix ! mon cher Céix ! est-ce là ta promesse !
» Voilà donc ce retour que tu m'avois promis !... »

En prononçant ces mots, étouffés par la douleur, elle s'élance au sommet d'un rocher, dont la voûte menaçante s'avance au dessus des flots. Tout le peuple attentif la suit d'un œil inquiet, et pousse un cri de terreur en la voyant se précipiter vers son époux. Mais bientôt le silence de l'étonnement étouffe le murmure de la crainte. Des aîles étendues suspendent Alcione au milieu des airs. D'un vol paisible, elle plane sur le corps inanimé

le couvre de ses caresses, le réchauffe de ses baisers, et lui communiquant sa nouvelle existence, elle voit du sein des flots s'élever son époux, vêtu comme elle d'un plumage nuancé d'or et d'azur. Sous cette forme nouvelle, échappés à l'ambition et rendus à la nature, ils se retrouvent aux premiers jours de leur hymenée. Leur fidelité se prolonge avec leurs années; et quand la vieillesse a détendu les ailes de Céix, Alcione, aidant encore son époux, le soulève au dessus des ondes, et soutient sa course en voltigeant à ses côtés.

Eole, touché du sort de sa fille, fit assembler ses enfants, et après leur avoir sévèrement reproché l'infortune de leur sœur, il les retint sept jours enchaînés dans son palais. Céix, profitant de l'absence de ses ennemis, construisit, sur

la mer tranquille, une demeure flottante, où son épouse fit éclore les premiers gages de leur nouvel hyménée. Tous les ans, sous le règne de Borée, Eole pleure sa fille, bannit ses persécuteurs, et le même exil favorise les mêmes amours.

Grace aux immuables decrets
Du Dieu qui tient les airs en son pouvoir suprême,
Les Alcions, objets de ses tendres regrets,
Ont, tous les ans, sept jours de bonheur et de paix.
C'est peu, me direz-vous. C'est beaucoup quand on aime;
Et si des Dieux la céleste bonté,
Des rapides instants de ma félicité,
Des retours de votre tendresse,
Et des éclairs de notre ivresse,
Et de ces regards dont le trait
Pénétre mon ame attendrie,
Et de ces mots touchants que jamais je n'oublie,
Et de tous ces moments ou l'amour me distrait
Des amertumes de la vie,

Tous les ans, auprès d'Emilie,
Me composoient sept jours de paix et de bonheur,
Je n'exigerois d'eux, pour dernière faveur,
Que de les ajouter aux jours de mon amie.

LETTRE LXXXIV.

SUR les bords de l'Hellespont, au milieu des remparts de Sestos, s'élevoit un temple célèbre, dédié à la mere des Amours.

C'est là qu'une tendre Vestale,
Prêtresse consacrée à la chaste Vénus (1),
Cachoit en rougissant, ses charmes ingénus
Sous une gaze virginale.
Pour calmer leurs tourments, quand les jeunes mortels
Venoient par des présents appaiser la Déesse,
Leurs offrandes, avant d'arriver aux autels,
Tomboient aux pieds de la Prêtresse.

A ces mots de CHASTE VÉNUS, il me semble, Emilie, que je vous vois malignement sourire.

(1) On adoroit Vénus pudique; Horace l'appelle *Venus decens*.

Ce nom peu mérité vous surprendra peut-être :
Apprenez donc qu'alors on adoroit
Vénus, non telle qu'elle étoit,
Mais telle qu'elle devoit être.

Chaque année, au retour du printems, ses fêtes attiroient à Sestos quelques amants heureux, une foule innombrable d'amants désespérés, et la multitude de ceux que l'amour naissant agite encore entre la crainte et l'espérance.

Léandre, atteint de cette épidémie
Qu'à dix-huit ans on se plaît à souffrir,
Alla prier la reine d'Idalie
De le soigner, mais non de le guérir.

Le front couronné de myrthe, il se présente à la porte du temple, traverse l'assemblée, les yeux baissés, pénètre jusqu'au sanctuaire, et, avec cette timide ferveur qui plaît tant aux Déesses, dépose

sur l'autel un nid de tourterelles et un vase de parfums. L'Adolescent, après une longue et pieuse extase, lève enfin les yeux, et croit voir Vénus elle-même qui le regarde, rougit et agrée ses présents.

Sa méprise étoit naturelle :
Héro sur Vénus même eût emporté le prix,
Puisqu'elle étoit plus sage et n'étoit pas moins belle.
Tout ce qu'on eût pu dire en faveur de Cypris,
C'est que l'autre Vénus étoit Vénus mortelle.

Mais est-on mortelle à dix-huit ans? Les vœux de Léandre, en s'élevant vers Cythérée, s'égarent sur les pas de sa Prêtresse. Retiré à l'écart, et cachant son trouble derrière une des colonnes du temple, il admire furtivement, au milieu de la pompe des cérémonies, cette taille élevée, cette démarche majestueuse, ces traits enchanteurs, ce tendre sourire, et

les voiles voluptueux et les plis de cette robe flottante, que semblent se disputer les Zéphyrs et les Amours. O si ma main pouvoit toucher cette main divine! s'il obtenoit de ces yeux seulement un regard, de ces lèvres une parole seulement! et si jamais il osoit leur répondre! mais elle est si belle! et lui si timide!

Pour vous peindre son embarras, rappellez-vous, mon amie, ce premier moment si redouté et si peu redoutable, où, sans prononcer un seul mot, nous nous dîmes tant et tant de choses! Rappellez-vous ce cabinet, asyle de l'étude et des arts, ce désordre du Génie, ces tableaux, ces dessins, ces pinceaux épars, et ce demi jour donnant sur votre figure abattue et sur mon portrait commencé. Je vois encore ce petit ruban jaune parsemé d'etoiles d'azur, qui s'entrelace dans

vos

vos cheveux, autour de votre cou, et noue, sur votre sein, une tunique blanche, dont les plis mystérieux se soulèvent par intervalle. Mes yeux, fixés vers la terre, n'ont osé s'élever jusqu'à vous, et pourtant rien ne leur est échappé. Et vous, dont les regards m'évitent si scrupuleusement, vous avez deviné ma pâleur, mon trouble, mon incertitude mortelle; et votre main, en m'ordonnant foiblement de sortir, semble m'inviter à m'asseoir. Me voilà tout prêt de vous, me détournant toujours et me rapprochant encore. O mon amie! le pénible silence! quoi! pas un seul mot sur mes lèvres! et sur les vôtres pas un soupir! du moins si vos regards... mais vos larmes vous déroberoient les miennes.

Le lendemain je vous revis, et il me sembla que nous nous étions dit tout ce

qu'on peut se dire. Votre front m'offrit ingénument et ma bouche prit de même le baiser de la confiance; et nos cœurs, ainsi rapprochés, tressaillirent en reconnoissant qu'ils s'étoient rencontrés la veille.

Ces rencontres, quoiqu'elles aient toujours les charmes de la nouveauté, ne sont pourtant pas nouvelles, sur-tout à la cour de Cypris. Léandre, dans le temple de la Déesse, attendit, vers le déclin du jour, l'heure où le peuple, en s'éloignant, laisse la Prêtresse au pied de l'autel solitaire. D'un pas tremblant, il pénétre dans l'obscurité du sanctuaire. Héro paroît émue, mais non pas irrritée. Elle se détourne, mais elle ne s'éloigne pas. Elle se tait, mais sans lui imposer silence. Il se tait lui même, et le lendemain, à la même heure et dans le même lieu, il élève familièrement une voix

profane. En vain la Prêtresse employe, pour l'interrompre, les prières, les menaces, et même le geste d'un prompt châtiment.

Les menaces d'amour ressemblent aux promesses,
Et ses châtiments aux caresses.
Chaque non est un oui; chaque larme un aveu;
Et pour exaucer sa prière,
Il faut l'interprêter souvent en sens contraire,
Car ce qu'il craint le plus, est toujours ce qu'il veut.

« Au nom des Dieux, répétoit la » Prêtresse d'une voix mal assûrée, re- » tournez, jeune étranger, aux bords » qui vous ont vu naître; quittez un » espoir auquel mille obstacles s'oppo- » sent ».

» Ma vertu... -La vertu qui conduit au bonheur,
» Ne peut être un obstacle à celui de vous plaire.
-» Mais le devoir sacré de mon saint ministère,
Et Cythérée et sa rigueur..

» -Rassurez-vous : la reine de Cithère
» N'exigera jamais pour son honneur,
» Qu'en vouant vos appas aux lois de la pudeur,
» Chez elle vous fassiez ce qu'elle n'a pu faire.
» Craignez à tant d'attraits d'unir trop de vertus :
» Les Dieux sont nés jaloux ; leur haine est éternelle.
» C'est beaucoup pour une mortelle
» D'être aussi belle que Vénus ;
» C'est trop d'être plus sage qu'elle.
-» Mes sévères parents m'ont ordonné ces vœux,
» Et ne me permettront jamais de m'y soustraire.
-» De quel droit ? le bonheur n'est-il fait que pour eux ?
» Et si votre pere est heureux,
» Peut-il vous reprocher d'imiter votre mere ?...
-» Léandre, croyez-moi, renonçons à l'espoir
» De nous parler et même de nous voir.
» J'habite, au bord des flots, une tour solitaire.
» Là je consume mes beaux jours
» Sous les lois d'une esclave affidée à mon pere.
» Son cœur, depuis trente ans délaissé des Amours,
» Dort éternellement, ses yeux veillent toujours.
-» Et de cette retraite sombre

» Garde-t-elle l'entrée ! -Oui. -J'y pénétrerai.
-» Mais la mer nous sépare. -Oh ! je la franchirai.
-» Si l'on vous voit ! . . . -La nuit me prêtera son
ombre.
-» Quoi ! sans guide ? -Et mon cœur ! -Les vents...
-J'arriverai...
-» Mais les écueils, mais la tempête,
» La foudre... -Epargneront l'amour,
» Et si, pour vous, ma mort s'apprête,
» Je ne mourrai qu'à mon retour ».

En parlant ainsi, leurs mains se sont rencontrées et déjà se tiennent enchaînées sur l'autel, lorsque l'esclave vient avertir la Prêtresse que la nuit la rappelle dans sa demeure. L'amant s'échappe dans l'ombre et trouve, sur les dégrés du temple, ses amis prêts à s'embarquer pour retourner aux remparts d'Abidos, située sur l'autre rive de l'Hellespont. Léandre les suit à regret et vogue tristement vers sa patrie, tandis qu'en soupirant, Héro regagne lentement sa retraite escarpée.

Déjà les jeunes habitants d'Abidos s'élancent sur le rivage, se dispersent et vont raconter à leurs familles rassemblées les merveilles et la pompe des fêtes de Sestos. Léandre, seul, assis sur un rocher désert, mesure et dévore, en silence, l'espace qui le sépare de son amante, et cherche vainement, sur le rivage opposé, cette tour qu'enveloppent déjà les ténèbres.

Cependant le vent s'élève et les astres de la nuit s'obscurcissent. Héro, palpitante d'espoir et de crainte, lève un œil timide vers sa sévère compagne, et lui dit, d'un air ingénu :

» L'Aquilon ramène l'orage.
» Je ne sais quel pressentiment
» Semble m'annoncer le naufrage
» De quelque malheureux amant.
» Je frémis en songeant qu'une épouse craintive,
» Jusqu'au soleil naissant, attendant son retour,

» Le trouvera demain étendu sur la rive,
» Ou brisé sur l'écueil qui borde cette tour.
» Vénus aux malheureux veut qu'on soit sécourable :
» Sur le haut de la tour allumons un flambeau,
» Peut-être cet astre nouveau
» Sauvera quelque misérable.
» Les Dieux nous sauront gré du bien qu'il nous devra,
» Et, tôt ou tard, l'Amour nous le rendra.
-» L'Amour ! lui répondit la vieille courroucée.
-» Hélas ! reprit la jeune, en soupirant tout bas,
» Si je médite un bienfait, ce n'est pas
» Pour en être récompensée ;
-» Un sentiment plus pur occupe ma pensée.
» Vous le partagez avec moi :
» Je vous estime et je vous croi
» Le cœur trop délicat, l'ame trop bien placée
» Pour laisser échapper le plaisir d'un bienfait,
» Et d'obliger l'Amour même sans intérêt ».

Lorsque, dans le cœur d'une femme, l'amour est éteint ou endormi, l'amour-propre, dit-on, lui succède, ou plutôt

il occupe seul un empire que, jusqu'alors, il avoit partagé. Moins tendre, mais aussi crédule que son frere, on le gouverne, comme lui, par la flatterie et les caresses. Héro en fit l'heureuse expérience : l'amour propre de sa surveillante, pour soutenir un éloge qu'elle ne méritoit pas, tyrannisa son caractère, et le dénatura au point de la rendre un instant généreuse. Elle se lève, saisit un flambeau, l'allume, et, d'un pas précipité, gravissant tous les dégrés de la tour, elle attache entre les crénaux le fanal dont le vent excite et aggrandit la flamme ; puis, d'un air satisfait, elle revient s'asseoir auprès de la Prêtresse, qui lui dit, avec l'accent de la reconnoissance : Si vous saviez combien vous m'êtes chère, et comme la bienfaisance vous rend aimable ! je suis assurée qu'il n'existe pas un

seul amant qui, dans cet instant, pût vous voir sans vous aimer. - Sans m'aimer! répond-elle en rêvant. Heureux prestige de l'imagination! aimable et dangereuse magicienne!

Elle prête à l'hiver tous les feux du printems,
Rend au jour pâlissant tout l'éclat de l'aurore,
Et par elle, quand l'âge aura glacé mes sens,
Je croirai vous aimer et le prouver encore.

Tandis que, dans ce triste asyle, la jeunesse espère et que la vieillesse rêve l'espérance, au milieu du tumulte des vents et des vagues, un cri perçant se fait entendre... Ah! s'écrie la vieille en tressaillant, c'est la voix d'un jeune homme! - Croyez-vous, dit Héro, qui l'avoit reconnu avant elle? - Si je le crois? regardez à travers ces grilles, l'appercevez vous à la lueur de notre flambeau?

Il n'est plus qu'à vingt pas du rivage.. Voyez comme il franchit les vagues, comme il passe légèrement entre les écueils, comme il aborde au pied de la tour, comme il escalade le rocher qui nous sert de rempart ! Quel instinct l'entraîne si rapidement vers notre demeure ? On croiroit qu'il vient y chercher... du secours, interrompt la Prêtresse tremblante ; et puisque vous avez déjà sauvé ses jours, vous ne laisserez pas sa vie en danger, ni votre bienfaisance imparfaite. Non, non, ma chère fille, reprit vivement la compagne en descendant précipitamment vers le rocher ; et je jure, par Cupidon, de le rendre sain et sauf à son épouse. - Hélas ! que l'Amour vous entende !

A ces mots, tendant au malheureux une main sécourable, la surveillante l'in-

troduit dans l'asyle de la Prêtresse. Léandre, essoufflé de fatigue et palpitant de joie, tend les bras à son amie, interdite et muette comme lui. La vieille empressée l'accable de tendres soins, de questions importunes et de réflexions indiscrettes : Le beau jeune homme ! que c'eût été dommage ! D'où veniez-vous ? où alliez-vous ? quel est votre nom ? votre âge ? quatre lustres au plus ? avez-vous encore vos parents ? êtes-vous riche ? aimez-vous ?... -- Oui ! s'écrie Léandre en recouvrant la voix. -- Et vous aime-t-elle ? Ici Léandre baisse les yeux. Pourquoi vous taire, ajoûte Héro ? -- Si elle ne m'aime pas... -- Il faudroit qu'elle fût bien ingrate. -- Et elle ne doit pas l'être, poursuivit l'esclave, car elle est jeune et belle sans doute ? Léandre, pour toute réponse, regarde son amie. -- Sera-t-elle bientôt

votre épouse ? -- Hélas ! dit le jeune homme, si le nœud de l'hyménée consiste dans le serment du cœur, j'ai reçu le sien... -- Elle est votre épouse, s'écria la Prêtresse... -- Pas tout-à-fait encore, interrompit la vieille. Ce serment est il ancien ? -- Nous le prononçâmes hier dans le temple et sur l'autel de Vénus. -- De Vénus ?... Prenez garde, jeune étranger ! Connoissez-vous celle devant qui vous parlez ? Vous voyez la Prêtresse elle-même. A-t-elle reçu vos serments ? (Héro rougit). Vous a-t elle engagé le cœur de votre épouse ? (Héro baissa les yeux). Apprenez que, sans elle, votre hymen ne peut s'accomplir, (Héro se couvrit de son voile) et que ce voile et son silence vous accusent d'avoir trahi la vérité. -- Il ne l'a point trahie, dit la Prêtresse d'une voix troublee -- Eh ! comment,

ment, hier, assise tout le jour au pied de l'autel, n'ai je pas été témoin de leurs serments ? - L'univers les ignore. - Dieux vengeurs ! un hymen clandestin !

- « Eh ! qu'importe qu'il soit ignoré sur la terre,
» S'il est avoué par les Dieux ?
» L'Olympe, hier du haut des cieux
» Descendit, à ma voix, dans l'ombre du mystère,
» Et nous environna de sa Divinité.

» C'est sous les yeux de l'antique Cybèle,
» Mère de la Fidélité,
» De Junon, qui soutient la constance éternelle,
» Et l'ardeur et les soins de la maternité,
» De l'austère Pallas, qui donne la sagesse,
» De Vesta, dont la flamme épure la tendresse,
» De tous les Dieux enfin, immortels protecteurs
» De la félicité, des vertus et des mœurs,
» Que constant à jamais, à jamais vertueuse,
» Au nom d'Hymen, au nom d'Amour,
» Nous nous jurâmes tour-à-tour,
» Moi de le rendre heureux, lui de me rendre heureuse...

-» Vous!.. ô crime!... - Telle est la rigueur de mon sort.
» L'orgueil du sacerdoce et son joug solitaire
» Changeoient mes plus beaux jours en une lente mort.
» Pour rompre ces liens il est vrai que mon pere
» Me présente un époux, mais quel époux, grands Dieux !
» Toi qui le connois, toi dont le cœur généreux
» A mes vœux fut toujours propice,
» Tu sais que, de l'autel en passant dans ses bras,
» Je n'aurois fait que changer de supplice.
» Si c'est mourir, que vivre, hélas!
» Privé d'un objet qu'on adore ;
» Vivre pour ce qu'on n'aime pas,
» C'est mourir cent fois plus encore.
» Ah ! puisqu'aux lois d'un maître il nous faut obéir,
» N'est-il pas naturel au moins de le choisir?
» Et peut-on exiger du devoir d'une fille
» Qu'elle enchaîne au hazard et son cœur et sa main ?
» Trop de soumission compromet son destin,
» En exposant un jour l'honneur dont elle brille.

» Si Vénus n'avoit pas écouté sa famille,
» Auroit-elle épousé Vulcain ?
» Et dans le sein d'un bon ménage,
» Soumise, par son choix, aux désirs d'un époux
» Plus digne d'elle et moins jaloux,
» Ne seroit-elle pas plus heureuse et plus sage ?

» Tu le vois, c'est pour ma vertu
» Que je te presse, te supplie
» De céder à mes vœux. Lorsque j'aurai vêcu,
» N'adorant que l'époux dont le cœur m'a choisie,
» J'en jure par les Dieux, je n'oublirai jamais
» Qu'à tes soins j'aurai dû la pureté, la paix,
» Et l'innocence de ma vie.

» Mais le bonheur se cache et veut être ignoré :
» Sur le mien garde le silence ;
» Et nous prîrons tous deux l'Amour pour qu'à ton gré,
» Sa mere ou lui te récompense ».

J'ignore ce que répondit la confidente, mais je sais que, les jours suivants, elle

alluma le flambeau précisément à la même heure ; que bientôt même elle s'en fit un devoir, et puis une habitude.

Cependant l'hiver approchoit ; l'hiver, si doux pour les amants réunis dans un même asyle ! si cruel pour ceux dont les demeures sont séparées !

Un matin, Héro, triste et pensive, embrassoit son époux en silence, et soupiroit en lui cachant ses larmes.

- « Tu soupires, ma tendre amie ?
-» Non. -Qu'as-tu donc ? dis-le moi, je t'en prie !
-» Rien ». Or, qui connoît bien le cœur de la beauté,
Et sa discrétion et sa timidité,
Sait que, sur ses lèvres de roses,
Rien veut dire beaucoup de choses.

Léandre insista donc, et à force de prières et de caresses, il obtint enfin cette réponse entrecoupée de sanglots :

« Si tu conçois combien je t'aime,
Juge quel est mon désespoir
Quand je suis réduite moi-même
A te défendre de me voir !
Mais il le faut ! Borée a fermé la carrière
Que tu franchissois chaque soir.
Attendons, mon ami, la saison printanière.
Adieu. Séparons-nous ; et, si je te suis chère,
Pars, je le veux, pars, cher amant ;
Crains, si tu tardes un moment,
Que je ne veuille le contraire ».

Léandre résiste long-temps. Héro lui reproche sa résistance, prie, presse, ordonne, exige qu'il parte sans différer. Il obéit enfin. Hélas ! dit-elle, il a bientôt obéi !

Le soir, soit oubli de l'épouse, soit habitude de la confidente, le flambeau brilloit au sommet de la tour. Léandre, des rives d'Abidos, l'apperçut à travers la vapeur des frimats. Soudain, regardant

ce signal comme le rappel de son exil, il vole au rivage; mais les vagues irritées opposent à ses efforts leurs mobiles remparts et leurs gouffres menaçants. La mer se gonfle, les nuages roulent, s'étendent, et le flambeau disparoît. A cette vue, le malheureux amant, se croyant exilé de nouveau, seul, au milieu des ténèbres et du deuil de la nature, gagne, à l'abri d'un rocher, la cabane d'un Pêcheur. Là, pour soulager sa douleur, il trace, à la lueur d'une lampe rustique, ses souvenirs et ses regrets.

Le Pêcheur, au lever du jour, devoit aller à Sestos. Léandre, que le jour n'avoit jamais surpris sur ce rivage, dans les temps même de son bonheur, n'osa, dans le temps de son adversité, concevoir même la pensée d'y voir l'aurore. Un tel excès de délicatesse est admirable sans

doute ; aussi vaut-il mieux, je crois, l'admirer que l'imiter.

A l'amour trop souvent le scrupule est funeste.
Je sais qu'en l'esquivant pour un tel procédé,
A toute outrance on est grondé,
Maltraité, chassé ; mais on reste.

L'amant scrupuleux demeura sur le rivage, et après avoir couvert sa lettre de baisers, il la ferma et la remit au passager.

Héro, depuis un jour, solitaire et déjà repentante, apperçoit la barque du haut de sa tour, et vole vers la rive en remerciant intérieurement son ami de sa désobéissance. O comme elle va se plaindre et le récompenser de sa témérité ! Mais en arrivant, elle n'apperçoit qu'un matelot, chargé pour elle d'un billet qu'il lui présente. « Hélas ! dit-elle en

regardant tristement la barque, il pouvoit venir, et il écrit! » Cependant elle ouvre la lettre et lit, en essuyant ses pleurs:

L'Aquilon gronde sur ma tête;
Chargés d'écume et de frimats,
Les flots mugissent sous mes pas,
Mais mon cœur franchit la tempête.
En vain Borée et les Autans
Nous poursuivent dans les ténèbres,
Malgré l'ombre et leurs cris funèbres,
Je te vois, et toi tu m'entends.

Elle m'est à jamais présente
Cette silencieuse nuit
Où vers toi je nageai sans bruit
Sur la mer calme et transparente.
De Phœbé la pâle clarté
Blanchissoit l'onde et le rivage:
Là j'entrevoyois ton visage,
Ta robe et ton voile argenté.

Toi-même, non loin de la rive,
Dès que tu pus me découvrir,
Vers moi je te vis accourir,
D'amour palpitante et craintive.
Déjà les flots couvrent tes pieds :
Bientôt ils gagnent ta ceinture :
Mais j'arrive, je te rassure,
Et tes genoux seuls sont mouillés.

Dans ta demeure solitaire,
Près de ton feu tous deux assis,
De mes cheveux, de mes habits
Tes mains expriment l'onde amère.
Quel souper ! quels doux entretiens !
Que de baisers sur notre bouche,
Que de volupté sur ta couche !
Que de fois !... mais tu t'en souviens.

Réduit sombre, adorable asyle,
Petit foyer, lit amoureux,
Siéges, coussins voluptueux,
Lampe obscure, alcove tranquille,

Jusqu'au moment de mon retour,
Au doux objet de ma tendresse
Retracez mes feux, mon ivresse
Et les songes de notre amour ».

Pendant cette lecture, Héro avoit plus d'une fois pâli de dépit et rougi de souvenir. En proie aux sentiments confus qui l'agitent, elle referme la lettre, l'ouvre encore, la relit, et d'une main égarée trace rapidement sa réponse :

D'un inconnu j'ai reçu ton message.
Je crois te voir luttant contre l'orage.
J'accours, je vole... et c'est un étranger !
Et vous m'aimez ! vous ?... mes feux, mes allarmes,
Mon abandon, mon désespoir, mes larmes,
Tu ne vois rien ; et tu vois le danger !

Quand ma raison t'interdit ma présence,
Mon cœur, croyant supporter ton absence,
Bravoit un mal qu'il ne connoissoit pas.

Il est affreux ! il m'obsède, il me tue ;
Et de langueur ton amante abattue
Meurt en baisant la trace de tes pas.

Quand vous quittez celle qui vous fut chère,
Les jeux, les arts, les honneurs et la guerre
Viennent remplir le vuide tour-à-tour.
Vous rêvez peu ; mais une pauvre fille,
En maniant les fuseaux et l'aiguille,
Rêve sans cesse et ne rêve qu'amour.

Cruel ! pourquoi retracer à mon ame
Et nos transports et mes feux et ta flamme ?
En parle-t-on quand on peut les sentir !
Pour te borner à peindre notre ivresse,
Attends, ingrat, attends que la vieillesse
Nous ait tous deux réduits au souvenir.

Sortant des flots de la mer écumante,
Comme il est doux, auprès de son amante,
D'entendre au loin la tempête mugir !
De recevoir un baiser pour l'orage,
Deux pour la crainte, autant pour le courage,
Vingt pour la peine et cent pour le plaisir !

Ah! si l'honneur, si la pudeur austère
N'avoient besoin des ombres du mystère,
Comme déjà j'aurois volé vers toi!
Mais toi qui peux te passer de son ombre,
Que tardes-tu?... Non... Dès que la nuit sombre
Aura couvert le rivage, attends-moi.

Que je t'attende! répétoit Léandre en frémissant de dépit et d'effroi; et déjà la nuit déployoit ses voiles, et le fidèle flambeau brilloit sur le haut de la tour. L'impétueux amant s'élance au milieu des vagues, lutte avec effort contre elles, les surmonte et s'éloigne du rivage.

Héro, fidèle à sa promesse, se dispose à partir, mais la tempête s'oppose à son passage, et sa compagne, embrassant ses genoux, l'arrête au bord des abîmes qui s'ouvrent pour l'engloutir. Cependant les vents soufflent, le flambeau s'éteint, la mer s'éléve, et le désespoir de la jeune épouse s'accroît avec l'orage.

» Grands

« Grands Dieux ! s'écrioit-elle, éplorée, éperdue,
» Moi qui jamais n'attendis vainement
» Les promesses de mon amant,
» Serai-je donc par lui vainement attendue ! »

Telles furent ses plaintes jusqu'au retour de l'aurore. Alors sa compagne, la voyant pâle et immobile, prit l'abattement de la douleur pour le calme du repos, et crut pouvoir elle même se livrer au sommeil. Mais à son reveil sa maîtresse étoit disparue. Elle la cherche vainement, l'appelle d'une voix tremblante, et pressant ses pas tardifs, elle arrive au sommet de la tour. Là, parcourant d'un regard inquiet la mer et ses rivages, au pied d'un rocher, entre les roseaux, elle apperçoit quelques vêtements et reconnoît le voile de la Prêtresse; elle y vole, et la trouve pâle et tiéde encore sur le corps livide et glacé de son amant.

En voyant moissonner, à peine en son printemps,
Ce couple que l'amour enivroit de ses charmes,
Ses yeux desséchés par le temps
Retrouvèrent encor des larmes.

Le lendemain, les habitants de Sestos, en longs habits de deuil, se rassemblèrent sur le rivage. La Douleur y réunit tous les époux qui sentoient le prix du bonheur d'aimer, et les vieillards et les adolescents qui soupiroient ou de n'aimer déjà plus ou de n'aimer pas encore. Leurs mains, après avoir couvert de fleurs et de parfums ces deux victimes de l'amour et de la fidélité, les déposèrent au pied de la tour, dans un même tombeau; et ce Dieu qui m'inspire quand je vous écris, mon amie, leur dicta ces vers, qu'ils tracèrent sur un marbre de Paros :

Amants, puissent les Dieux vous réserver le sort
Des fidèles époux que ce tombeau rassemble !
Ils s'aimèrent jusqu'à la mort,
Périrent l'un pour l'autre, et reposent ensemble.

LETTRE LXXXV.

Vous souvient-il, mon aimable amie; de tous ces instants de gaîté scientifique où, pour nous rappeller nos vieilles lectures, nous prêtons aux moindres personnages et aux plus petites actions de nos contemporains le nom des héros les plus fameux et des événements les plus mémorables de l'antiquité ? Une jeune fille passe-t-elle un réchaud à la main; c'est une Vestale, peut-être, portant le feu sacré. Une autre nous offre-t elle des pains ou des gâteaux ; c'est une jeune Prêtresse présentant les corbeilles de Cérès. Cette beauté matérielle qui marche entre deux guerriers, est la belle Cléo-

patre qui trompe César, trahit Antoine et périra victime d'un serpent caché sous les fleurs.

Ainsi, dans ces entretiens où la Gaîté rend l'Esprit indulgent, où tout ce qui fait rire est bien, la Folie, parodiant l'auguste Antiquité, égaie, bien ou mal, ce que nous appellons nos journées Historiques.

Or, pour nous rappeller également une partie des personnages et des événements fabuleux, j'ai projeté ce matin de passer une journée Mythologique, composée des événements les plus simples. Vous allez vous éveiller; nous descendrons au jardin, nous dînerons, puis nous traverserons la ville pour aller dans la campagne. A notre retour, nous causerons, vous me direz bonsoir et je m'en irai seul!

Rien de plus commun que ces détails; mais entourés des prestiges de la Fable, ils vont prendre une teinte de sentiment et de grace, quelquefois même un appareil de grandeur et de dignité.

Voici le jour; commençons:

Déjà la Nuit tranquille, en repliant ses voiles
Parsemés d'azur et d'étoiles,
D'un vol silencieux plane vers les enfers.
Lucifer la poursuit, et la naissante Aurore
En souriant promet à l'univers
Le beau jour, les plaisirs, les feux qui vont éclore.
Mais, si jeune, auroit elle éprouvé des malheurs?
Pourquoi ses larmes sur la terre
Viennent-elles baigner le calice des fleurs?
Ah! la source en est pure et doit plaire aux bons cœurs.
Dans leur crystal mouvant reconnoissez les pleurs
D'une fille annonçant le retour de son pere...
Que dis-je! sur le lin vos charmes étendus
Pressent en ce moment la plume de Cygnus;
Cependant que Phœbus dans sa vaste carrière

S'avance en conquérant, et d'un trait radieux
Perçant autour de vous les voiles du Mystère,
Effarouche Morphée. Il s'enfuit, et vos yeux,
Libres de ses pavots, s'ouvrent à la lumière.

La Pudeur aussi-tôt vous offre un vêtement
Dont la simplicité forme votre parure.
Comus tresse légèrement
Les trésors ondoyants de votre chevelure.
L'Amour frappe à la porte; elle s'ouvre à moitié;
Mais il n'ose entrer seul. Je prends sa main tremblante;
Il me suit; je vous le présente
Comme frere de l'Amitié.
En admirant vos traits, ce Dieu voudroit encore
Qu'un bouquet ornât votre sein,
Et l'heure du repas vous appelle au jardin;
Visitons les trésors de Pomone et de Flore.

Minerve m'a donné ces jeunes oliviers.
Ce sont des rejetons de l'olivier d'Athène.
Cette vigne est un don que le pere Silène
M'apporta sur son âne, escorté des guerriers
Qui du vainqueur de l'Inde adorant les merveilles,

Après avoir goûté le nectar de la treille
Se rendirent tous prisonniers.

Quel peuple intéressant habite cette enceinte ?
Le jeune Cyparis sur cette urne incliné,
A ses pieds voit Zéphyr caresser Hyacinthe,
Et Narcisse y fleurit à l'ombre de Daphné.
Ajax respire ici sous la fleur azurée
Qui retrace son nom. Là Clitie éplorée,
Vers le char du soleil se tournant lentement,
Oppose ses rayons à ceux de son amant.
L'anémone a fleuri, la rose vient d'éclore;
L'innocente rougeur dont elle se colore
Est le sang de Vénus versé pour Adonis.
Leur sang et leur destin dans ces lieux sont unis:
Vénus rougit la rose, Adonis l'anémone.

Mais quelle est cette vieille apportant un panier?
C'est sans doute Vertumne. Il vous prend pour
Pomone;
Fuyons; je dois me défier
De ses discours flatteurs et de son imposture.
Il approche... Ah! je me rassure:
C'est la femme du jardinier.

Elle vient nous offrir les trésors de l'Automne
Dans l'osier couronné des pampres de Bacchus ;
Les Gâteaux de Cérès, la grappe d'Erigone,
La Pomme de Pâris, la Pêche de Vénus,
La mûre de Thisbé, le fruit qu'aux Hespérides
Le héros de Thèbe enleva,
Avec les pommes d'or dont l'attrait captiva
D'Atalante les pas rapides.
Ce fruit n'a rien perdu de son charme fatal.
Atalante fuit-elle, Hippomène lui jette
La pomme d'or, elle s'arrête,
Il l'atteint ; je l'ai vu dans le palais royal.

Mais l'art captive ici les fleurs et la verdure ;
Allons dans la campagne admirer la Nature,
Et sur ses gonds forgés par l'époux de Vénus,
Ouvrons cette cloison consacrée à Janus.
Fions-nous à ses soins, mais fermons la serrure.

Saluons, en sortant, ces Dieux Thermes postés
Pour protéger nos murs et nos propriétés.
Hélas ! ces Dieux trop bons, pour prix de leurs
services,
Se laissent entourer d'étranges sacrifices !

Evitons leur encens. Devant ce forgeron,
Quel est ce rustre armé d'un gros bâton
Qui montre l'ours ? C'est Mercure lui-même
Qui chante au bruit du marteau,
Et fait danser Calisto
Pour amuser Polyphême.

C'est encor lui sur ce tréteau :
Le voilà médecin à quatre sols par tête.
« Quels mortels insensés voudroient à si bas prix
» Ne pas avoir la fièvre afin d'être guéris?
» C'est un marché tout d'or! » on écoute, on s'arrête ;
» Il descend de voiture et repart aujourd'hui ;
» Hipocrate vers nous l'envoye en ambassade ;
» Mais il expédie. Avec lui,
» C'est un plaisir d'être malade.
» Son remède est universel.
» C'est le chef-d'œuvre d'Esculape.
» Jeune ou vieux, qui le prend, le jour même en réchappe,
» Ou meurt... Mais dans ce cas, la volonté du ciel».

N'en risquons pas l'épreuve, et gagnons la campagne,

Mais, au bout du faubourg, près de ce cabaret,
Quel est ce chanteur aigre, armé d'un maigre ar-
chet,
Raclant un violon qui grince et l'accompagne ?
Approchons; c'est peut-être Apollon déguisé.
Apollon! C'est lui-même. Un chansonnier de place!
Oui; le peuple rimeur a métamorphosé
En chansonnier du coin le maître du Parnasse.

Voyez sur le rivage errer ce long troupeau.
Le taureau poursuit la génisse,
Le ravisseur d'Europe aime la jeune Io.
Près d'eux, je vois brouter les compagnons d'Ulysse.
La baguette à la main, un jeune pastoureau,
Affublé d'un petit manteau,
Les suit sur son baudet qui trote à l'aventure.
Le berger chante, et l'ane a chaque pas,
Marche à côté de la mesure.
Vous riez? C'est encore Apollon ou Mercure
Grimpé sur le roi Midas.

Au sein de ce lac immobile,
Qui peint le ciel et les oiseaux,
Vous ne voyez qu'une eau tranquille;
Moi, j'apperçois sous les roseaux

Une Naïade fugitive
Qui vous dit, d'une voix craintive :
« Sur ma fougère viens t'asseoir.
» Mes joncs, mes saules, ma verdure
» Couronneront ta chevelure,
» Et mon sein sera ton miroir ».
Hâtons-nous de fouler cette mousse légère.
Le jour pâlit ; Phœbus voile son front serein ;
Des Autans orageux le murmure lointain
Aux Zéphyrs déclare la guerre ;
Leur essaim prend la fuite, et la pluie, à grands flots,
De cercles redoublés va sillonner les eaux.

Les Hyades pleurent leur frere
Qu'un monstre dévorant ravit à leur amour.
Le roi des Cieux, touché de leur douleur amère,
En vain les transporta dans son brillant séjour :
Les consolations qu'on reçoit à la cour
Jusques au cœur n'arrivent guère.
Mettons-nous à l'abri sous ce feuillage épais,
Et de ce bosquet sombre invoquons la Dryade.
L'orage continue ? Entrons chez l'Oréade
Qui préside à cet antre frais.

Cependant

Cependant la nuit vient; l'éclair part, le ciel
gronde.
Sur ses vieux fondements qui fait trembler le
monde?

Au moment où Vulcain, des forges de Lemnos
Apporte la foudre à son pere,
Mars vient prendre congé, car il part pour la
guerre.
Jupin, qui veut flatter et gagner le héros,
Le fait entrer au bruit de son nouveau tonnerre
Tout l'Olympe s'assemble, et tandis qu'en leurs
coins
Les tristes Hyades gémissent,
Jupiter parle, tonne, et les Dieux applaudissent,
D'autant plus qu'ils entendent moins.
L'allégresse fermente et les cieux retentissent
D'un murmure confus; les courtisans jamais
Ne se taisent quand ils jouissent.
Éole et ses enfants d'allégresse frémissent;
Écho redit leur joie aux antres des forêts.
Ainsi, ce qui chez nous produit une tempête,
Dans l'Olympe n'est qu'une fête.
Ce n'est pas la première fois
Que la terre a payé les fêtes de ses Rois.

Mais le jour reparoît. Éole se retire ;
Il emmène les Aquilons,
Et ne laisse que le Zéphyre
Pour relever les fleurs et sécher les moissons.

Voyez-vous l'écharpe d'Iris
De mille couleurs nuancée ?
La Déesse voyage, et sa course, tracée
En demi-cercle, aboutit chez Thétis.
Elle descend au palais d'Amphittrite,
De la part de Junon à la fête l'invite.
Amphitrite est malade et ne peut y venir.
Elle engage Neptune à faire le voyage ;
Le bon Neptune part. Phœbus, dans un nuage,
Descend chez la malade, afin de la guérir ;
Car il est, comme on sait, Dieu de la médecine.
Son char à l'horizon baisse, et le jour décline....
Mais sur ce chapitre laissons
Les commentaires inutiles.
La nuit vient ; rejoignons nos Pénates tranquilles,
Nos Dieux-Lares et nos tisons,

Emprisonnons les Vents dans cette outre élastique,
Et qu'en s'échappant de son sein,
De leur souffle irritant ils excitent Vulcain
A dévorer ce chêne antique
Qui couvrit les amours de Faune et de Sylvain.

Voici l'heure où Thalie et Colin sur la scène
Dans un riant miroir nous montrent nos défauts.
Irons-nous contempler leurs magiques tableaux ?
Irons-nous admirer Ducis et Melpomène ?
Ou bien sur ce théâtre où les Arts réunis
Obéissent ensemble à la voix du Génie,
Applaudirons-nous Gluck, Sacchini, Polymnie,
Vestris et Terpsichore, Amphion et Laïs?
Non; le Pasteur qui chante au milieu de la plaine,
La bergère qui rêve en tournant son fuseau,
Charme mieux vos loisirs. Eh bien! chez Erato
Nous verrons Favart et Sédaine;
Et pour assaisonner ce plaisir innocent,
Et joindre au sentiment une gaîté facile,
Chez Momus et Barré nous prendrons, en passant,
Un grain de sel au Vaudeville.

Mais l'esprit, la gaîté valent-ils les soupirs,
Les doux épanchements de deux amis fidèles?
Demeurons : l'Amitié concentre ses plaisirs.
C'est pour les vrais amis que le Temps a des aîles,
Et déjà sur l'émail où l'Art sut mesurer
Le cercle de notre existence,
L'airain mobile qui s'avance
Marque l'instant fatal qui va nous séparer.
Ah! du moins que ce front, au nom de l'Innocence,
Avant de m'exiler de cet aimable lieu,
M'accorde seulement un baiser pour adieu :
Adieu! que le sommeil, que la Paix, le Silence
Régnent jusques au jour dans cet asyle... Adieu!
Des Songes près de vous que la troupe empressée
Rassemble les Amours et les Plaisirs... Adieu!
Qu'en apportant aux fleurs la vie et la rosée,
L'Aurore vous revoie encor plus fraîche... Adieu!..
Adieu charme, bonheur, délices de ma vie!
Adieu, ma bonne-sœur et ma plus tendre amie...
Emilie! encor un adieu!

Fin de la sixième et dernière Partie.

00081698

Digitized with financial assistance from
Observer Research Foundation
on 17 May, 2019